Jean-Yves Bouet

La Dette



« Une dette est belle par son paiement. »
Proverbe russe

« Homme paie tes dettes. Le chemin de la vie est long et maintes fois encore tu prendras à crédit comme tu l'as déjà fait si souvent. »
Heinrich Heine – Livre des Chants, 1823

« Les vieilles dettes ne sont payées que d'ingratitude. »
William de Britaine – La prudence humaine, 1689

Chapitre I

EST DE LA FRANCE – FIN MAI 1917

Voilà déjà un bon bout de temps qu'ils vivaient dans la boue. Combien ? Une semaine ? Deux ? Trois ? Tous les hommes de la section commençaient à se ressembler entre eux. Dans quel endroit géographique étaient-ils réellement ? Ils ne faisaient qu'avancer et reculer. Un morceau de plaine coupée de tranchées ou plutôt aurait-il fallu dire de terriers. Immenses galeries creusées dans une terre qui n'arrêtait pas de s'écrouler, un jour françaises et le lendemain allemandes. À tel point qu'on arrivait après un certain temps à retrouver des objets que l'on avait laissés là un mois plus tôt et même des ustensiles appartenant aux Allemands qui étaient dans la même gadoue et avec les mêmes problèmes. Eux aussi devaient s'enterrer dès qu'on entendait le sifflement des obus. Si seulement on pouvait rentrer dans la terre, se fondre complètement avec cette boue. En fait, on n'y pensait pas, on pouvait

dire qu'on ne pensait à rien d'autre qu'à la minute présente, voir la seconde qui suivait, mais guère plus loin.

L'uniforme était d'une couleur marron sale. Tout le monde pataugeait dans la même boue qui montait à mi-jambe et qui imprégnait autant les soldats que les officiers.

Ils étaient six dans ce boyau : Gaétan de Villiers, lieutenant d'infanterie, bloqué avec ses hommes depuis deux mois alors que, pensait-il, sa place aurait dû être à l'état-major, ainsi que Bernard Champion, Gilles Moreau, Yvan Leclerc, Jaques Bœsset et Pierre Baumier. Ils étaient tous nés autour du même village dont le lieutenant en était le châtelain. Mais, en cet instant, si un observateur étranger les voyait, il aurait été incapable de différencier le gradé des hommes de troupe, entre les godillots rafistolés avec des bouts de tissu, qui de toute façon traînaient continuellement dans la boue, les bandes molletières à moitié déchiquetées qui ne couvraient plus rien du tout et surtout cette capote lourde, incommode, toujours mouillée et cartonnée jusqu'à la ceinture sous l'effet de la vase. Et c'était sans compter ce satané fusil qu'on avait dû entourer de chiffons pour qu'il ne rouille pas, car la boue pouvait rendre inutilisable un morceau de métal en deux semaines, alors pensez donc une arme…

Même les hommes rouillaient. Comme les parois qui bordaient la tranchée étaient moins hautes qu'un homme debout, ils passaient leur journée courbés en

deux et même les sentinelles avaient dû creuser des trous sous leur poste de surveillance pour pouvoir être debout pendant leur faction.

Ces tours de guet étaient plutôt symboliques. Ils n’avaient que rarement tiré sur l’ennemi ou été pris pour cible par les tireurs d’en face. Après un bombardement français, les soldats, qui avaient agité pendant plus d’une heure un drapeau blanc, s’étaient levés de leur tranchée pour en sortir les morts et les emmener une dizaine de mètres plus en avant. Les Français les avaient regardés faire sans tirer. Ils savaient la place qu’occupaient les défunts dans leur culture, mais, compte tenu des circonstances, il leur était impossible de les enterrer. Il fallait s’en débarrasser avant que les vers commencent à grouiller de partout ou que les corps ne se fassent attaquer par les rongeurs. Ces derniers étaient plus gras que les soldats. Dans certaines tranchées dont l’accès par les cantiniers était difficile, les rats faisaient partie de l’ordinaire des soldats. Ils les chassaient les faisaient sécher et les cuisaient en ragoût. Heureusement, ça n’avait jamais été le cas pour Pierre et ses copains, mais il savait que dans les autres tranchées ça existait et il croyait que s’ils avaient été obligés…

Ça rappelait à Pierre des souvenirs, même s’il avait du mal à trouver comment il avait fait cette association d’idées. Au jour de Noël, voilà deux ans, ils étaient dans une tranchée un peu plus à l’est et la soirée du 24 avait été très froide. Les bombardements avaient cessé dans

la nuit et depuis le matin le front était calme sans qu'il n'y ait le moindre tir isolé. Vers 10 heures du soir, un aumônier était venu avec un petit autel portatif, faire la messe de minuit. Croyants ou pas, tous les hommes étaient présents. À la fin de l'office, les chants de Noël avaient commencé à résonner d'un bout à l'autre de la tranchée. Et, lors d'un moment de silence entre deux couplets ils entendirent, venant du côté allemand un chant s'élever, Stille Nacht, leur version de « douce nuit ». Après quelques secondes d'hésitation, la version française avait débuté et retenti de leur côté et, peu à peu, le chant s'était harmonisé entre les deux nations, un chant en chœur se faisant entendre au beau milieu de la nuit. Pierre regardait ses copains et tous avaient les larmes aux yeux. Que pouvaient ressentir ces hommes, qui la veille essayaient de s'entre-tuer et qui aujourd'hui chantaient ensemble ?

Le lendemain à l'aube, Yvan Leclerc était sorti de la tranchée avec un drapeau blanc et s'était dirigé vers l'ennemi. Un peu avant qu'il n'arrive, un soldat allemand s'était levé hors de la tranchée et s'était approché d'Yvan. Ils étaient à deux mètres l'un de l'autre et Yvan avait sorti de sa poche une bouteille d'alcool et l'avait tendue à son adversaire. Celui-ci l'avait regardée fixement et avait avancé la main vers la bouteille, saisissant celle-ci et buvant une longue rasade. À ce moment avaient surgi du côté allemand d'autres soldats qui s'étaient approchés. Les Français en voyant cela avaient quitté aussi leur abri et pendant

une heure ce ne fut que gestes amicaux envers leurs adversaires, échanges de bouteilles, de tabac, grands cris de joie de pouvoir vivre quelques heures sans toutes les saloperies journalières. Certains avaient montré des photos et tout compte fait c'était presque les mêmes clichés qu'ils soient français ou allemands. Malheureusement, ça ne pouvait pas durer et les officiers avaient rappelé leurs troupes des deux côtés, chacun rentrant chez soi en attendant l'inévitable reprise des hostilités.

Pierre gardait un souvenir très fort de cet incident. Plus tard il apprit que d'autres soldats avaient même fait un match de foot entre les belligérants. Ce qui n'empêcha pas le lendemain recommencent les bombardements et les tirs. Mais ils avaient volé une journée de paix qui resterait gravée à jamais dans l'esprit et le cœur des Français et des Allemands.

Voilà dix jours ils étaient encore quinze. Une attaque allemande à l'obus avait laissé leur effectif à six personnes. Par chance, l'infanterie n'attaquait pas trop ce qui leur avait permis de s'installer un peu. Ils avaient poussé les cadavres tout au bout de la fortification pour dégager la route des cantiniers qui de temps en temps leur apportaient à manger. Une cavité dans le boyau, le gourbi ou la cagna comme ils avaient pris l'habitude de l'appeler, leur servait de dortoir. Ils y avaient aménagé un plancher qui avait été retapé par les Allemands lors de leur dernière avance et consolidé avec des morceaux de caisse de

munitions quand les Français avaient récupéré leur bien. Au final, la tranchée n'avait vraiment été construite par personne. Elle était au mieux une ligne imaginaire sur une carte d'état-major dessinée par des gens qui n'étaient jamais venus au front, mais dont le vrai tracé avait été de la responsabilité des hommes de troupe et assujetti aux aléas de la dureté du sol, des racines d'un arbre ou bien d'un gros caillou. Conclusion, au fil des semaines les mêmes tranchées servaient tour à tour aux Français ou aux Allemands qui tous en prenaient soin, sachant qu'un jour ou l'autre ils pourraient revenir et ils maudissaient les obus des deux camps qui détruisaient leur maigre tanière.

La vie dans les terriers s'était organisée. Enfin si on pouvait parler d'organisation. Toutes les actions vitales étaient conditionnées par le milieu où ils vivaient. La boue vous envahissait tellement qu'elle faisait partie du quotidien. Cela faisait des semaines qu'ils n'avaient pas changé de vêtements et encore moins de sous-vêtements. Ils arrivaient à se raser une fois tous les… En fait, ça faisait combien de temps qu'il ne s'était pas rasé ? Ils avaient bâti une sorte de boyau où ils avaient creusé un trou qui leur servait de toilettes. La puanteur était immense et, très souvent, il fallait en chasser les rats ou demander à un collègue de vous accompagner, histoire de ne pas être dérangé en plein milieu par ces bestioles. Dans la journée ils passaient leur temps à jouer aux cartes dans le gourbi. Là aussi le nettoyage et

l'hygiène laissaient à désirer. Mais de temps en temps ils étaient relevés et restaient une petite semaine à l'arrière ce qui leur permettait de se récurer, d'enlever toute la vermine, de nettoyer un peu leur tenue avant de revenir à la tranchée. Ces jours-là ils les passaient plus en beuverie qu'en repos, même s'ils ne pouvaient plus, depuis déjà une bonne année, aller dans les bistrots ou les épiceries de village. Les habitants avaient tellement augmenté leur prix qu'une bouteille de vin valait presque une semaine de solde. Alors ils se débrouillaient avec ce qu'ils pouvaient glaner à l'ordinaire et bienheureux celui qui avait un copain qui travaillait à l'intendance ou aux cuisines. En été le cycle de tranchée arrière avait bien fonctionné. Mais depuis l'automne il n'y avait plus de relève. Était-ce par manque d'effectif ? Personne n'avait bien sûr de réponse, même le cantinier disait qu'il y avait chaque fois moins de troupes à l'arrière.

Leur tranchée faisait une cinquantaine de mètres de long. Elle faisait partie d'un ensemble de la forme d'un Y dont elle aurait été la branche haute à droite. À gauche, à environ 200 mètres, la même tranchée à peu près, reliée elle aussi avec l'arrière par la branche centrale de l'Y, qui en fait était plus tôt en zigzag que droite. L'arrière était à 1 500 mètres et le chemin était traversé par deux rangées de tranchées qui étaient pour le moment abandonnées, mais qui pouvaient servir de ligne de repli. Les lignes allemandes étaient à environ 600 mètres. Ils les connaissaient, car après les

avoir conquis au mois de juin, ils en avaient été chassés en septembre. De toute façon c'était le lot quotidien de tous les poilus du front. Un jour on avançait et plus tard soit les Allemands les chassaient soit, on ne savait pourquoi, ils recevaient l'ordre de décrocher et de se replier une ou deux tranchées à l'arrière.

Voilà qu'ils se battaient pour aller vers l'est. Le terrain qu'ils gagnaient une semaine était reperdu la semaine suivante. Mais les cantiniers avaient déjà dit que l'assaut aurait lieu fin du mois. Il suffisait d'attendre. Et de toute façon, même si la ville était prise ils iraient à un autre endroit. Il n'y avait ni pessimisme ni optimisme, seulement de la résignation et une recherche d'un peu de bien-être possible et immédiat. Voilà déjà quelques mois qu'il n'y avait plus de courrier. Ils pouvaient écrire, mais n'ayant pas de nouvelles en retour, ils ne savaient même pas si leur lettre arrivait. Entre les hommes peu de dialogue. Étant pour la plupart paysans ils avaient l'habitude du silence et en plus ça ne servait pas à grand-chose de se plaindre. Même le lieutenant avait fini par économiser ses paroles. Il était déjà d'une classe sociale plus élevée et la plupart des parents des appelés vivaient sur les terres de sa famille. En temps normal il aurait pu avoir des contacts, surtout avec un soldat, Pierre Baumier qui était un des rares qui ne travaillait pas pour son père et dont il avait une très bonne opinion. Le soldat était volontaire, naturellement discipliné, ne parlant

qu'à bon escient et il était sensé, avec du respect pour les gradés et une certaine foi en Dieu ce qui lui conférait un peu d'humanité. Mais sa position de lieutenant et de châtelain lui interdisait quelque part de lier connaissance avec un paysan, même si aujourd'hui la différence entre le paysan et lui s'était bien estompée au fond de ce boyau.

Pierre mangeait le rasta qu'avait apporté avec beaucoup de peine le cantinier. Celui-ci devait faire près de deux kilomètres avec ses bidons pour ravitailler ceux du front. Il admirait ce garçon qui venait du sud de la France et qui tous les jours essayait de leur apporter quelque chose de chaud. Mais quand il arrivait, sa bouffe était presque froide, mais même tiède cette espèce de pâte indéfinissable faisait du bien tant au corps qu'au cœur. « Il ne les avait pas oubliés » disait-il. Et puis il racontait deux ou trois potins, parlait de l'attaque ou des avancées de l'armée avec son accent chantant du sud. Ces jours-ci, il se murmurait à l'état-major que les Américains avaient fourni des engins qui pouvaient passer partout. Des tanks disaient-ils, mais pour l'instant il y en avait très peu même si l'attaque pour le fort était maintenue pour la fin du mois. Les hommes finissaient de manger et il repartait.

Quelques semaines plus tôt, le cantinier est venu avec un chien. Une espèce de corniaud noir et blanc affectueux au point de faire la fête à tout le monde. Il lui apprenait le chemin pour aller de l'arrière jusqu'aux premières lignes. Effectivement, ils virent

une fois le clébard arriver avec des sacoches sur son dos, pleines de grenades. Quand on lui eut enlevé la musette, il repartit vers l'arrière. Par contre ils ne le virent que deux ou trois fois. Ou l'arrière avait cessé ce genre de transport ou le chien était tombé au front. Quelque part le corniaud leur manquait. Il était tellement affectueux que tout le monde l'aimait. Mais ils ne pouvaient pas y faire grand-chose.

Chapitre II

Depuis plus d'une heure, il tombait une petite pluie froide qui pénétrait partout. Pierre et Yvan Leclerc rentraient dans le gourbi quand, d'un seul coup, ils entendirent les sifflements des obus qui passaient au-dessus de leur tête. Yvan sortit du gourbi pour essayer de voir. Quoi ? Lui-même ne devait pas le savoir. Une explosion d'enfer retentit au moment même où il passait la tête par la porte. Pierre n'entendait plus rien, le toit du gourbi s'était effondré sur lui. Il fallait qu'il sorte.

Il s'ébroua et regarda sa gamelle, marmonnant sans s'en rendre compte « merde il en restait encore beaucoup ». Il sentit alors du liquide chaud qui lui coulait dans le cou. En y passant la main, il la ressortit rouge. Du sang…

« Et merde j'aurais dû garder mon casque ». Il réalisa vaguement qu'une masse de terre s'interposait entre lui et la sortie. Peu à peu, il la déblaya tant bien que mal et, une heure après, il s'extirpa de la casemate

écroulée. Levant les yeux, il réalisa que des planches de bois traversaient la tranchée.

« Tiens les Boches sont passés… On est derrière les lignes… Merde et merde… »

Dehors, le bout de la tranchée n'existait plus. À sa place, on pouvait voir une espèce de trou où bouillonnait une boue brune et rosâtre, là où des morceaux de soldats flottaient. D'Yvan, qui était à la porte, ne restaient que des fragments humains, mais d'une certaine façon, il avait protégé le lieutenant qui était assis juste à côté de lui. Ce dernier était rouge de sang et râlait doucement. Pierre, avec ses 130 kg d'avant la guerre, même s'il en avait bien perdu une bonne vingtaine, souleva le lieutenant et essaya de l'installer du mieux qu'il put. Il tenta ensuite d'aller plus loin dans le boyau, réalisant les dégâts que l'obus avait faits. Il ne retrouva rien d'autre que cette bouillie rosâtre et quelques morceaux de viande dont il avait du mal à définir la nature. Il tenta alors de regarder par-dessus la tranchée vers l'arrière, mais sans rien distinguer du tout. Le canon continuait de tonner, mais les obus passaient beaucoup plus haut et n'étaient plus dangereux dans l'immédiat. Il revint alors vers le gourbi et s'approcha du lieutenant. Il ne voyait pas grand-chose, car la nuit était en train de tomber. On lui avait appris que dans ce cas-là, il fallait se planquer et attendre l'obscurité pour essayer de revenir vers les lignes.

De toute façon, dans une demi-heure, il ferait nuit

pour de bon. Il souleva alors le lieutenant et sauta hors de la tranchée. À moitié penché, il chargea l'officier sur son épaule tout en songeant « je ne pensais pas qu'il était aussi léger. Il paraissait plus épais… Tant mieux… ». Il commença à marcher péniblement vers l'arrière. À une vingtaine de mètres de la tranchée, il déposa le lieutenant et s'approcha en rampant du boyau. Personne.

« Merde, ils ont dû aller plus loin… Va falloir continuer… »

En revenant vers le blessé il eut un moment de doute.

« De toute façon, il ne va peut-être pas s'en tirer… Et puis j'irais plus vite tout seul… Mais c'est un gars du pays, ce n'est pas une bête, j'peux pas le laisser… »

Et, tout en maugréant, il revint chercher le lieutenant, traversa la tranchée et il s'orienta à la lueur des explosions lointaines. La région lui était un peu connue, ils y étaient passés trois semaines plus tôt. Il reprit sa stratégie d'approche pour la tranchée suivante. Mais, alors qu'il s'approchait, il entendit des voix allemandes. En réfléchissant, il se souvint qu'une partie de la tranchée était inachevée, car ils étaient tombés sur les racines d'un très grand arbre et n'avaient pas eu le temps de finir leur construction. À la lueur d'une nouvelle explosion, il s'orienta et vit l'arbre en question à demi déchiqueté à environ 300 mètres sur la droite. Il retourna alors chercher le lieutenant et repartit en essayant de faire le moins de bruit possible. En rampant

et en traînant l'officier, il arriva à contourner l'obstacle et put continuer vers l'arrière vers l'autre tranchée qui devait se trouver à environ 600 mètres. L'espace entre l'arbre et la tranchée était truffé de rouleaux de fils barbelés et il allait falloir passer par dessous. Chaque chemin de barbelés lui coûtait des efforts considérables. Il avançait mètre par mètre, traînant le lieutenant par le col de la vareuse malgré la peur de l'étrangler. Il rampait en tirant le corps du blessé à côté de lui tout en surveillant que rien ne s'accroche aux vêtements. Chaque mètre, chaque centimètre lui faisaient résonner dans la tête un bourdon qui commençait à l'étourdir. Il ne réfléchissait pas, concentré vers son but là-bas, vers ces lignes. Peut-être que s'il laissait le blessé il irait plus vite. Mais il ne s'était pas reposé la question depuis qu'il avait pris sa décision quelques heures plus tôt. Il allait au bout et c'était tout. Lever les barbelés, avancer en tenant le corps d'une main et continuer à ramper dans la boue. Plusieurs fois il dut faire marche arrière, les pointes avaient accroché la capote du lieutenant. Faut dire qu'entre les fils et la boue il n'y avait pas beaucoup d'espace. Il avait trouvé un bout de bois qu'il coinçait sous les barbelés pour les maintenir en hauteur et qu'il récupérait après avoir passé le lieutenant. Mais fallait faire vite, le bâton s'enfonçait dans la boue. La boue, il en avait plein la bouche et il commençait à avoir mal à la tête du côté de sa blessure. Malgré tout, il arriva à passer les trois rangées de barbelés et à se retrouver à 50 mètres de la tranchée. Il s'en approcha seul, toujours en

rampant. À 5 mètres il entendit alors des voix françaises.

« Sauvés… Merde… »

– Hé les copains…

– Qui va là ?

– Deuxième bataillon 1re compagnie.

– Restez là. On se renseigne !

Pierre retourna chercher le lieutenant. Lorsqu'il revint, le silence continuait de régner sur la tranchée.

– Hé les copains…

– Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai un blessé, j'ai besoin d'aide…

– Les ordres sont les ordres. Tu attends.

Au bout d'un temps assez long…

– Ho les copains !

– Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai un lieutenant avec moi qu'est blessé et s'il ne voit pas un médecin il va crever.

– Tu attends, j'ai pas d'ordre.

– Vous me faites chier, j'vais pas attendre toute la nuit !

Sur ce il se releva et commença à marcher vers la tranchée.

– Arrête sinon je tire !

– Je m'en fous… crever pour crever…

Et il continua à marcher avant de se retrouver face à un soldat qui le tenait en joue.

– Tiens, prend le galonné.

Et par un mouvement du torse, il fit basculer le

lieutenant dans la tranchée. En voyant le corps lui tomber dessus, le soldat prit peur et tira. Pierre sentit alors un énorme coup de poing dans la hanche.

« Et merde, j'ai passé les Boches et je me fais descendre par un français… »

Et il s'enfonça dans un grand lac noir et tiède…

Au réveil, Pierre se retrouva la tête à moitié bandée et tout le corps immobilisé. Il avait très soif. Il essaya de tourner la face sans y parvenir. La seule chose visible était un plafond tout blanc.

– L'hôpital ?

Il essaya de bouger le corps sans y parvenir. Il paraissait totalement enveloppé dans des bandages. En plus il avait l'impression qu'un silence profond l'entourait. D'un seul coup, un visage se pencha sur lui.

– J'ai soif.

Il n'était même pas sûr d'avoir réussi à parler à voix haute.

– Calmez-vous. Vous avez encore de la fièvre, lui dit une voix féminine en lui mouillant les lèvres avec un linge humide.

Il apprécia la fraîcheur de l'eau et retomba dans son trou noir.

Plus tard, il rouvrit les yeux et se rendit compte que c'était la nuit. Il avait toujours soif et commençait maintenant à avoir faim. Il ne pouvait pas bouger, mais de nouveau un visage féminin se pencha sur lui.

– Ne bougez pas. Vous avez été blessé, mais maintenant vous allez bien. On a extrait la balle et on

vous a bandé la tête. Par contre, on n'a pas pu vous recoller l'oreille.

Quoi ? Sans oreille ? Il allait avoir l'air fin comme ça. Enfin faudra faire avec.

– Et le lieutenant ? marmonna-t-il, ou il lui sembla marmonner…

– Votre copain se porte bien. Par contre à lui on lui a amputé un bras et il avait perdu beaucoup de sang. Et s'il demeurait dehors deux heures de plus il avait de grandes chances d'y rester. Vous lui avez sauvé la vie.

« Peut-être, mais qu'il lui manque une partie du corps il va pas forcément me remercier… » Inutile de dire ça à voix haute.

– Bientôt vous pourrez faire quelques pas. Dormez maintenant.

Il se laissa doucement sombrer dans le néant. Le bandage de la tête le gênait un peu, il commença à sentir des élancements de douleurs vers la hanche et il continuait à avoir soif et faim.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Il arrivait un peu mieux à tourner la tête ce qui lui permit de distinguer qu'il était dans une grande salle dont il avait du mal à voir le bout. Son voisin, le voyant réveillé, lui sourit.

– He ben dit donc, la belle au bois dormant, au moins toi tu sais roupiller.

Et devant le regard interrogatif que lui lançait Pierre, il ajouta d'un ton amusé.

– Ben oui ça fait 10 jours que tu es là et tu t'es

réveillé que deux fois. Prépare-toi, y'a le toubib qu'arrive.

Pierre tourna la tête dans la direction que lui indiquait son voisin et en effet un médecin, accompagné de plusieurs personnes, arrivait.

– Pierre Baumier, non ? Blessure à la hanche. Ah oui, une balle qu'on a enlevée… Bon, mais l'articulation a été touchée. Vous boiterez toute votre vie, mais bon… Vous êtes en vie ? C'est le principal non ? Ah l'oreille ? Ben vous l'avez laissée quelque part il n'en restait pas grand-chose… Mais bon… Ça ne vous empêchera pas d'entendre… Allez bon courage. Bon… On va essayer de se lever et de manger un peu.

Étourdi par tant d'informations, Pierre reposa sa tête sur l'oreiller pour tâcher d'y voir plus clair. Une fois le médecin parti, son voisin le bavard voulut continuer de parler.

– Ben dis donc toi, t'en as fait des tiennes. On en dit des choses sur ton compte. Déjà avoir ramené la sardine depuis ta tranchée, c'est du boulot. Ensuite, avoir balancé le gus sur la sentinelle ça, c'est fort. Mais pas de pot, il a eu peur et le coup est parti. Mais bon il t'a touché que la hanche, ça guérira. Par contre, la P.M. va venir te voir. Je crois qu'il y a une question d'ordre non respecté… Enfin tu verras bien quand ils viendront.

Toujours cette avalanche d'informations qui à la fois perturbait et rassurait Pierre. L'infirmière s'approcha alors de lui.

– On va essayer de se relever un peu pour manger.

Avec son aide il se redressa un peu et accueillit le bol de soupe comme une offrande de Dieu.

– Vous avez des nouvelles du lieutenant qu'était avec moi ?

– Ça va. Il a plus de mal à récupérer que vous… Il était vraiment mal en point. Heureusement que vous êtes arrivé sinon il y laissait sa peau. Même s'il a laissé une partie de lui, il se remet et un de ces jours il sera sur pied. Sa famille est venue le chercher et ils l'ont emmené je ne sais où. Je reviendrai dans l'après-midi pour essayer de vous faire faire quelques pas.

Pierre se recoucha, cherchant à reprendre ses esprits.

– Tu sais elle est directe, mais très gentille. Faut dire avec tous les éclopés qu'elle a ici et à qui elle n'ose pas dire la vérité, quand quelqu'un est assez fort elle préfère tout lui dire. Tu vois, moi j'ai eu droit aux deux jambes. Perdues… Une complète et l'autre au-dessus du genou. J'suis un peu inquiet. Je ne sais pas c'que je vais faire au magasin maintenant. Va falloir que le paternel me trouve quelque chose. Tu me diras, pour être cordonnier, t'as pas besoin de guibolles… Mais enfin, faut se déplacer… Ça fait deux mois que je suis là et j'ai beau réfléchir, je ne trouve rien. D'autant plus que mon petit frère s'est fait gazer à Ypres… Alors là mon vieux ça, c'est dégueulasse. Il est devenu tout mou du cerveau. Je ne l'ai pas encore vu, mais quand la famille me l'a raconté, ils n'ont pas

osé me révéler comment était son aspect. Ah ça, tu peux le dire, elle n'est pas en forme la famille…

Peu à peu Pierre récupérait. Au bout de quatre jours, il avait réussi à se mettre debout, mais la douleur l'avait obligé à se recoucher. Le lendemain matin il reçut une visite.

– Soldat Pierre Baumier ?

Un capitaine se tenait au pied du lit.

– Ou devrais-je dire, soldat de première classe Baumier ?

Pierre le regardait d'un œil méfiant. Son voisin lui, n'en perdait pas une miette.

– J'ai plusieurs nouvelles pour vous. Des bonnes et des mauvaises. Lesquelles voulez-vous en premier ?

Pierre répondit par un grognement. Il attendait.

– Bon… Commençons par la bonne. Vous avez été cité à l'ordre militaire pour avoir sauvé la vie d'un officier. En même temps vous avez été nommé première classe ce qui comptera beaucoup pour votre pension. Ensuite, après avis des médecins, vous avez été déclaré inapte au service armé. Donc vous êtes d'ores et déjà démobilisé, après votre guérison bien entendu. Par contre, maintenant, nous avons un problème. Vous avez désobéi à un ordre direct d'un supérieur en temps de guerre. Normalement c'est passible de cour martiale. Mais le sergent sur lequel vous avez jeté le lieutenant a témoigné en votre faveur et a dit que vous ne pouviez pas savoir qu'il était gradé et qu'en fait vous faisiez tout pour sauver votre compagnon d'armes.

Pierre continuait à regarder le capitaine avec ce même regard sceptique. Le voisin lui, commençait réellement à rigoler.

– Donc, comme il reconnaît qu'il aurait dû vous croire et qu'il n'avait pas fait feu exprès. Vous vous en tirez avec une peine de consignation dans vos quartiers jusqu'à votre libération c'est-à-dire jusqu'à votre guérison. Prenez la médaille qui vous revient. Et bonne chance.

Sur un salut militaire un peu vite fait le capitaine se retira. Le voisin était en transe tellement il riait.

– Tu te rends compte ? Tu sauves la vie d'une sardine et tu as failli te retrouver en taule… C'est beau l'armée hein ?

Pierre ne savait pas trop si se réjouir ou si laisser sa colère contre le système l'emporter. Déjà pour l'acte de bravoure mentionné sur son diplôme qui était avec la médaille, lui, il ne voyait pas trop ce qu'il avait fait de si extraordinaire. C'est vrai qu'il avait traîné le bonhomme sur des kilomètres, mais était-ce réellement pour le sauver ou simplement pour ne pas le laisser mourir ? Il considérait ce geste comme celui qu'il aurait fait pour une bête. Dieu donne la vie et le devoir de l'homme est de la préserver sous toutes ses formes. C'est un fait, il s'agissait d'un lieutenant et en plus d'un gars du pays, mais il pensait que si ça avait été quelqu'un d'autre ça n'aurait rien changé. Il posa le diplôme et la boîte avec la médaille à côté de son lit et se recoucha.

Il regardait le plafond et l'œil dans le vague ne pensait à rien. Il évitait surtout de revivre l'enfer de cette traversée des tranchées… Déjà que la nuit il en rêvait, la journée il essayait de l'éviter. Mais sa sagesse paysanne, faite du contact de la terre qui elle, ne s'émeut pas d'une tempête, mais qui calmement attend que le beau temps revienne, le fit se calmer et supporter un peu mieux son infortune.

Quelques jours plus tard, aidé par la garde-malade, il put faire ses premiers pas et aller aux toilettes. Faire ses besoins dans l'espèce de bassin que l'infirmière lui apportait à sa demande et être obligé de se laisser nettoyer par elle après l'acte, lui faisait honte et lui causait des soucis à chaque fois. Son voisin n'avait plus de problème depuis longtemps déjà.

« Je n'ai pas le choix », disait-il. « De toute façon c'est des bonnes sœurs qui en ont tellement vu, qu'une quéquette de plus ou moins c'est pareil. »

Mais ça gênait tellement Pierre, qui au fond n'avait eu guère de contact féminin, qu'il considéra comme une victoire personnelle le jour où il arriva à se traîner tout seul aux toilettes. Déjà qu'ils étaient habillés avec une espèce de chemise ouverte par-derrière qui ne cachait rien du tout, il préférait aller, même si c'était avec sa patte dure, jusqu'aux latrines plutôt que subir toute cette assistance qui le perturbait.

Chapitre III

Peu à peu, quand le temps était clément, il commença à sortir du pavillon pour aller dans le jardin. Là il redécouvrit la terre et même si l'herbe en question était plutôt rachitique, il sentait la nature et son âme de paysan renaissait au contact de cette verdure. Pour son voisin, il avait vu une espèce de fauteuil roulant qui n'était peut-être pas prévu à cet effet, mais qui, bon gré mal gré, servit à trimballer son cordonnier dehors. Chaque jour ils s'éloignaient plus de leur pavillon jusqu'au jour où ils arrivèrent à côté du bâtiment des gazés. Sous un préau, des blessés allongés sur des civières, prenaient l'air. Ils s'en approchèrent et ils virent les corps de ces jeunes hommes auxquels il manquait à tous quelque chose. La plupart étaient amputés soit des bras ou des jambes. Mais le plus triste était leur regard. Les yeux grands ouverts regardaient dans le vague et rien ne pouvait les distraire de leur néant. Pierre sentait qu'Yvon était très embarrassé de voir ces mêmes

garçons que lui, sans aucune réaction alors que lui…

Dans une autre cour, les médecins essayaient de faire marcher des patients. Ceux-ci ressemblaient à des pantins désarticulés et marchaient comme des marionnettes manipulées par un mauvais manipulateur. Ils lançaient leurs membres dans tous les sens espérant qu'ils iraient dans la direction souhaitée. On sentait le désespoir de ces garçons incapables de contrôler leur corps et faisant des efforts inouïs pour avoir un semblant d'apparence humaine. Et ils recommençaient sans fin comme si, dans un coin de leur tête, ils pensaient à un moment ou à un autre, tromper leur handicap et pouvoir faire les gestes normalement.

Un peu plus loin assis sur des chaises, sous une véranda, un groupe de garçons était là. Ils ne paraissaient pas blessés ou du moins en apparence. Les yeux dans le vague, ils faisaient quand même des gestes désordonnés avec les bras essayant de se toucher soit le visage soit l'autre main, mais dans l'incapacité de le faire. Et ils recommençaient sans jamais y arriver.

Pierre et le cordonnier les regardaient, profondément choqués par le spectacle.

– Ben dis donc, nous on se plaint… Dit Yvon.

Pierre avait du mal à concevoir ce spectacle. Quel esprit tortueux et démoniaque avait pu imaginer un produit pour rendre ces gens comme ça ? Comment des hommes avaient-ils inventé des armes aussi dénigrantes pour tuer ou rendre inopérants d'autres

hommes ? Comment l’espèce humaine pouvait-elle concevoir ce genre d’abomination ?

Ils restèrent quelques jours sans sortir et chaque fois qu’ils se regardaient sans se parler, ils savaient que l’autre pensait à ces pantins. Ils croyaient être arrivés au bout de l’horreur et pourtant…

Janvier 1918

Les interminables parties de belote avec d’autres blessés plus ou moins valides ne leur apportaient que la satisfaction du temps passé. Un après-midi, ils retournèrent près du pavillon des gazés. Dans la cour, les mêmes pantins qui tentaient de faire les mêmes gestes. Sous la véranda, les soldats assis essayaient toujours de reproduire leurs mimiques. Une infirmière qu’ils connaissaient de leur salle s’arrêta près d’eux et les dévisagea d’un air bizarre.

– Ce n’est pas beau à voir.

Pierre la regarda en silence.

– Mais vous n’avez pas vu le pire.

Le pire pouvait exister ? Pierre et le cordonnier se regardèrent. Ils n’étaient pas certains de vouloir voir le pire.

– Il faut aller jusqu’au bout, voir ce qu’ils ont fait…

– Mon frère a été gazé, mais il est déjà rentré à la maison. Mes parents ne m’ont pas parlé de tout ça…

– Peut-être qu’il n’est pas aussi atteint ou que votre famille n’a pas voulu vous inquiéter. Allons jusqu’au pavillon du bout.

Très réticent, Pierre poussa la chaise d'Yvon et ils suivirent l'infirmière. En entrant dans le pavillon, ils arrivèrent dans une grande pièce où de nombreuses personnes étaient assises autour de tables et jouaient aux cartes ou à autre chose. Ce fut en s'approchant qu'ils découvrirent l'horreur absolue. Tous les visages, et c'était ça que l'on voyait en premier, étaient difformes. Les chairs s'étaient déformées pour ne faire plus qu'un amas où disparaissait l'apparence humaine de nez ou d'oreille ou même de visage. On aurait dit que leur physionomie avait fondu sous l'effet d'une chaleur immense et des parties entières de leur face avaient glissé de leur emplacement d'origine pour se retrouver parfois plus bas parfois sur le côté. À certains il leur manquait carrément une partie du visage. Ils n'avaient à la place qu'une plaque lisse où plus rien n'avait de forme parfois avec juste un trou béant où aurait dû figurer l'œil. Un autre avait un nez qui faisait peut-être 30 cm et lui retombait jusqu'au menton.

Pierre et le cordonnier essayaient de dévier le regard et ne pas fixer toutes ces horreurs pour ne pas gêner leur propriétaire. Mais en détournant les yeux, ils virent que dans un coin de la salle, sur des lits, étaient allongés d'autres blessés. Ceux-ci étaient torse nu et grande partie de leur buste en plus du visage donnait aussi l'impression d'avoir fondu. Un bras se retrouvait d'une longueur inusuelle où carrément était collé le long du corps. Les deux valides ne savaient pas où regarder et, sentant la gêne profonde

de son ami, Pierre fit demi-tour presque en courant pour sortir du pavillon en poussant la chaise. Dehors, ils s'arrêtèrent et il entendit le cordonnier avoir des hoquets et commencer à se vomir sur lui. Il fit quelques pas pour calmer les contractions qu'il ressentait et revint s'asseoir à côté de son copain.

– Comment est-ce possible cette horreur ? Et mon petit frère comment est-il ?

Ils restèrent là un long moment silencieux. Honteux même de s'en être tirés comme ça.

– Ils en ont pris leur parti, déclara l'infirmière qui était revenue à côté d'eux et qui sentait leur désarroi. Ils savent que rien ne va changer et qu'ils vont rester comme ça entre eux, cachés, comme des monstres. Alors ils cherchent une raison pour vivre et c'est la seule solution. Beaucoup se laissent mourir, ils refusent toute nourriture et ce n'est qu'une question de temps avant que les infections ne reprennent le dessus et ne les libèrent. Mais on ne peut que les accompagner. C'est très dur, pourtant la plupart ont énormément de courage.

Pierre et son copain n'en avaient eux plus de courage. Il leur coûta un effort immense pour revenir à leur chambre. Ils se couchèrent pourtant et s'endormirent presque tout de suite, comme assommés par ces visions d'enfer. Le lendemain au réveil ils avaient encore un goût de cendres dans la bouche. Le cauchemar avait-il réellement existé ? Ces gens étaient-ils sortis d'une imagination macabre ? Pierre avec son

âme paysanne et ses pieds sur terre commençait à effacer toutes ces horreurs. Par contre le cordonnier, lui, imaginait son frère et l'angoisse le saisissait. Les jours passaient et aucun des deux n'osait ni même jeter un coup d'œil vers le pavillon. Ils évitaient soigneusement cette direction-là.

Ce fut vers cette période-là que des bruits coururent parmi les blessés que des mutineries avaient éclaté dans les rangs de l'armée française. Malheureusement Pierre apprit plus tard que c'était réel. Après les combats du chemin des dames où la boue et la boucherie avaient été 100 fois pires que dans la bataille où Pierre avait participé, les soldats s'étaient rebellés, non pour ne pas combattre, seulement pour le faire intelligemment et non pas ces mouvements dans une plaine où étaient morts des milliers de belligérants tant français qu'allemands, en vain, pour ne rien conquérir. Il y avait eu quelques fusillés et quelques soldats passés en conseil de guerre. Malgré tout, même si l'acte de rébellion leur faisait un peu honte, Pierre et ses copains comprenaient, ce que les officiers ne pouvaient envisager : que les hommes de base pouvaient réfléchir et en avoir assez d'une guerre où l'orgueil des chefs faisait tuer uniquement pour se satisfaire d'avoir pris une position que le lendemain ils abandonneraient.

Quelques semaines plus tard, lors d'une visite du médecin, celui-ci dit à Yvon qu'il était cicatrisé et pouvait bientôt rentrer chez lui. Après l'angoisse du

retour qui dura toute la semaine et après avoir fait promettre à Pierre de venir le visiter en Bretagne, il lui fit ses adieux. L'ambulance partie, Pierre se sentit un peu abandonné. Son autre voisin n'était guère affable et on verrait bien celui qui viendrait à la place du cordonnier.

Il arriva vers midi. Enveloppé de la tête au pied de bandages il poussait un râle constamment. L'infirmière vint le voir et le sermonna en lui disant qu'il y avait plus malheureux que lui et que peut-être il retrouverait la vue. Fallait avoir un peu de patience et bien se soigner. Les gémissements diminuèrent et quand le médecin fit sa tournée il regarda le dossier de Pierre.

– Bon, nous voilà au bout de nos peines. Vous aurez toujours la jambe dure et les jours d'humidité ça vous gênera. Mais bon, c'est un moindre mal en comparaison de beaucoup. Milieu de semaine vous pourrez rentrer chez vous.

Pour Pierre ça restait une très bonne nouvelle. Même s'il avait énormément de mal à marcher, et en boitant, il savait que ses déplacements seraient toujours limités, mais à la ferme son père avait encore des ouvriers agricoles et il n'aurait pas besoin de faire des gros travaux.

L'infirmière vint lui faire ses adieux et lui souhaiter bonne chance. Pierre pensait plutôt que c'est elle qui en aurait besoin et, péniblement, il monta dans le camion qui l'emmenait vers la gare où il prendrait le train pour

rentrer chez lui. Qu'en était-il devenu de cette infirmière ? Et de tous ceux, infirmières, médecins, brancardiers qui prenaient des risques journaliers pour aider leur frère d'armes, et qui ne seraient jamais récompensés ni avec une médaille, ni même avec la reconnaissance des patients qui les oubliaient une fois sortis de leurs épreuves. Beaucoup de sans-grade ont vécu, secouru les blessés et sont morts sans que jamais personne ne les nomme à aucune citation, à aucun ordre du mérite quelconque. Les cantiniers qui faisaient des kilomètres pour emmener une soupe, qui arrivait tiède, pourtant qui apaisait la faim du corps et de l'esprit, les fourriers qui s'occupaient du courrier et qui, même s'ils ne risquaient pas forcément leur peau, faisaient des efforts immenses pour acheminer des lettres, sachant l'importance des trois mots qui transitaient dans un sens ou l'autre, pour le bien des soldats ou de leur famille. Et tout ce personnel de santé qui, lui, risquait sa vie plus souvent que la normale pour récupérer un blessé entre les lignes ou soigner quelqu'un dans les tranchées. Et ceux qui accompagnaient les éclopés à l'hôpital et leur redonnaient un peu de souffle de vie. Aucun de ces personnels n'aurait de médaille ni même de considération de la part de l'état-major. Quelques-uns, morts, auraient droit à leur nom sur les monuments commémoratifs, cependant la plupart traverseraient cette guerre dans l'anonymat complet et peu de soldats se souviendraient de ces visages.

Chapitre IV

1918

Voilà trois mois que Pierre était rentré. Il lui semblait nécessaire de vivre doucement le temps de réadaptation. Voilà trois ans qu'il était parti et n'était jamais revenu en permission. Déjà il avait trouvé la ferme quasiment à l'abandon. Le père avait du mal à y arriver tout seul. Pas question de trouver un journalier, tous les hommes valides étaient partis à la guerre. Le petit frère à 12 ans faisait bien ce qu'il pouvait, aidé par la mère, malgré tout les gros travaux avaient été à moitié faits. Le père avait dû racheter des vaches et des cochons qui généraient moins de travail, mais fallait quand même s'occuper des champs où il y avait les cultures pour leur donner à manger. La mère et son frère soignaient les bêtes et ils maintenaient un potager et des poules ce qui leur assurait à peu près l'ordinaire. Pierre avait du mal à se situer au milieu de cette organisation. Marcher pour lui était très douloureux et fatigant. Il arrivait en une journée à faire ce que le père faisait en deux heures. Quand il

avait raconté son histoire, personne ne lui avait fait de reproches ouvertement. Le père avait juste demandé s'il avait laissé le châtelain dans la tranchée aurait-il été blessé ? Pierre répondait que peut-être pas, en revanche il serait reparti au front. Qu'importe, disait le père tu lui as quand même sauvé la vie, ils ont une dette envers toi. Une dette, oui peut-être pensait Pierre, mais à quoi bon ? Ce n'est pas ça qui va me faire marcher sans me fatiguer.

À Pâques, le curé organisa pour les petits une kermesse. Désireux de se changer les idées, Pierre y fit un tour. Et il se retrouva en face de Germaine qui jadis avait été une bonne amie. Il n'osait pas trop s'approcher se sentant diminué avec son infirmité. D'un autre côté les gens le dévisageaient parfois d'un drôle d'air. Il paraissait entier. Même s'il boitait, il semblait complet et les familles, qui avaient eu un brûlé, un gazé ou même un enfant qui avait perdu un ou plusieurs membres, le regardaient comme si sa place était encore au front. Pierre sentit bien cette attitude et en son for intérieur décida d'éviter au maximum de revenir au village. Avec son père ils allaient sur les marchés vendre soit un porc, soit de la volaille ou des légumes. Heureusement le père avait gardé la charrette et le cheval ce qui rendait moins fatigant le voyage. Lors d'un de ces marchés, il croisa de nouveau Germaine qui vendait quelques produits de sa ferme et il prit un moment pour discuter avec elle. Elle était toute seule chez elle avec sa mère. Son père et sa sœur étaient morts

de la fièvre en début de l'année dernière et ses deux frères étaient partis à la guerre. Le plus grand était mort à Verdun et le deuxième était encore sous les drapeaux ou fait prisonnier, personne n'avait de nouvelle. Donc sa mère et elle devaient s'occuper seules de cette ferme et, comme chez Pierre, une partie des travaux restait à faire. Mais le plus grave était l'entretien du corps de ferme. Chez lui entre son père et son frère ils avaient pu assurer le minimum de réparations, chez Germaine le toit commençait à fuir et de la menuiserie restait en chantier. Pierre promit qu'il ferait un tour ne serait-ce que pour voir les travaux les plus urgents.

Le dimanche il demanda la carriole à son père et fit les trois kilomètres qui le séparaient de la ferme de Germaine. En arrivant, il eut la même impression que chez lui, en un peu plus délabré. Des volets pendaient sur leurs gonds. La cour principale était sale et pleine d'herbe. Un aspect d'abandon général resserra le cœur de Pierre qui était venu avant la guerre avec ses parents visiter la ferme. Germaine sortit sur le pas de la porte et en reconnaissant Pierre lui fit un grand sourire. « Joli brin de fille » pensa Pierre. De taille assez grande Germaine était élancée tout en gardant les formes généreuses des paysannes de la région. Elle se mouvait avec grâce et la joie de la rencontre illuminait son sourire et ses yeux. Pierre descendit de la carriole et avec Germaine ils commencèrent à faire le tour. Le problème le plus important était bien sûr le toit, mais Pierre se voyait incapable de monter sur une échelle, sa

jambe le lui interdisait. Le reste des menuiseries était facile à réparer. Dans les écuries les vaches et les chèvres avaient l'air bien soignées.

– Comment vous faites pour le foin ?

– L'année dernière, on a réussi à avoir deux personnes qui avaient déserté de l'armée allemande et qui se sont cachées chez nous pendant quelques mois. On a pu couper le foin et le rentrer. Cette année je ne sais pas comment on va faire.

– Comment ils étaient ces déserteurs ? demanda Pierre subitement jaloux.

– Des jeunes hommes, répondit Germaine avec un grand éclat de rire. T'es jaloux ?

Pierre bougonna.

– De toute façon je serais mal placé, je n'ai aucun droit, et même, ce n'est pas un estropié qui pourrait dire quelque chose.

Germaine continuait à rire en le regardant.

– T'as pas changé, et puis ce n'est pas un petit défaut physique qui modifie ce qu'il y a eu entre nous, non ?

Pierre regardait la jeune fille avec des yeux pleins d'envie. Voilà des mois, voir des années qu'il ne côtoyait personne du beau sexe. Et puis toute cette vie dans les tranchées avec ses copains depuis trois ans et pour finir son expérience à l'hôpital l'avait plutôt renfermé sur lui-même qu'autre chose.

Comme il commençait à pleuvoir, ils se précipitèrent vers l'entrée de la grande salle.

– Finissez donc d'entrer, dit la mère de Germaine qui était originaire de la Corrèze.

– Bonjour Madame, répondit Pierre.

– Vous boirez bien une petite goutte…

– Volontiers…

Il regardait autour de lui. La pièce servait à la fois de cuisine avec une grande table pour ces repas de jadis où la ferme était pleine de monde. Un lit haut sur pattes trônait dans un coin et un plus petit entouré d'une espèce de rideau dans l'autre. Entre les deux on trouvait une armoire imposante patinée par le temps et la fumée de cheminée. Un buffet et la cuisinière flanquaient un foyer où un feu de petit bois brûlait pour faire fuir l'humidité. Pierre commençait à se sentir bien. On voyait que la pièce était occupée par des femmes et l'on discernait même un vague parfum d'eau de Cologne.

– Alors comment c'était là-bas ? demanda la mère.

Pierre regarda les deux femmes. Fallait-il parler de ces jours et nuits dans la boue ? De la mort de tous ces jeunes ? De l'angoisse perpétuelle, de la vie au fond de ces boyaux ?

– Bah ! Ce n'était pas facile, dit-il en pensant qu'elle y avait laissé un fils et que l'autre y était encore.

– Et votre accident ?

Cela, Pierre pouvait le raconter en évitant soigneusement ce qu'il avait vu à l'hôpital.

Au bout d'une heure, il décida que c'était le temps pour lui de rentrer d'autant plus que la pluie avait cessé.

– Tu reviens dimanche ? Lui demanda Germaine

avec de l'espoir dans les yeux.

– Bon et j'amènerais de quoi réparer les volets et la porte. Par contre, pour le toit je ne sais pas, on verra.

– À dimanche donc, tu mangeras avec nous.

De retour chez lui Pierre parla avec son père de la situation de la ferme.

– Tu sais la quantité d'exploitations à l'abandon avec ces départs au front ? C'est dommage c'est un beau domaine, mais que vas-tu y faire ?

– Moi ce qui m'inquiète c'est le toit de la maison et avec ma patte folle je ne peux pas faire grand-chose.

– Regarde bien et tu nous diras. On verra si on peut donner un coup de main.

La semaine passa lentement. Le regard, le sourire et le corps de Germaine étaient constamment présents à son esprit. Il en avait rêvé la nuit et s'était réveillé en sueur et mal à l'aise dans sa peau.

Arriva le dimanche. Pierre avait chargé dans la carriole quelques outils et des planches pour voir s'il pouvait faire quelque chose avec les volets.

En arrivant chez Germaine il trouva celle-ci qui l'attendait en train de désherber la cour devant la ferme. En l'apercevant, elle se releva, lui sourit en remettant une mèche de cheveux sous son foulard. Elle portait un tablier fleuri sur une robe qui lui arrivait jusqu'aux chevilles. Un fichu couvrait ses cheveux bruns.

Pierre descendit de la carriole et apporta ses outils et les planches auprès des volets.

– On est tout seul. La mère est partie hier avec le

voisin à Chateauvert pour voir sa sœur qui est malade, lui déclara Germaine.

– Bon, je vais attaquer par la porte.

Pendant deux heures, Pierre bricola la menuiserie tandis que Germaine entrait dans la pièce pour surveiller le déjeuner et sortait dans la cour continuer son travail. À chaque fois qu'elle passait, elle frôlait Pierre et parfois restait quelques instants à le regarder. Pierre était beaucoup plus grand qu'elle et avait une carrure de lutteur de foire. Ses cheveux avaient commencé à repousser et, quoique la tradition voulut que tout le monde soit avec la coupe « au bol », il aurait aimé les avoir un peu plus longs pour cacher le côté de son visage où il manquait l'oreille. Il portait la moustache traditionnelle et ses vêtements étaient composés de la chemise habituelle qui pendant la semaine servait de vêtement pour dormir et qui se changeait le dimanche avec le pantalon. Une casquette complétait sa tenue ainsi qu'un gilet sans manches. Il dégageait de sa personne une impression de force tranquille et ses traits, même s'ils étaient empreints d'un soupçon d'amertume, reflétaient une bonté certaine.

Vers midi la porte étant réparée Germaine le força à s'arrêter. Elle lui amena un verre de vin aigre et acide comme les petits vins de la région et lui ordonna de venir s'asseoir à table. Le menu était simple et festif à la fois. Elle avait cuisiné un poulet qu'elle avait sorti de sa basse-cour avec des légumes qui sortaient eux aussi du

potager. Pierre mangea avec beaucoup d'appétit. C'était bien agréable d'avoir Germaine en face de lui. Elle était belle et ne semblait pas trop gênée par son visage ni par sa démarche de canard. Ils parlaient des récoltes à faire en juillet et des problèmes d'organisation que cela allait poser. C'était très curieux entendre une jeune fille parler de ce genre de soucis réservés habituellement aux hommes. Mais la guerre avait tout chamboulé. Il fallait que les travaux se fassent et les seules personnes pouvant les faire étaient les femmes, les tout jeunes et les vieux. Dans un certain sens il avait la chance de ne pas être trop âgé même s'il son corps lui obéissait à moitié il pourrait bientôt tenir sa place. De là à s'imaginer avec Germaine les deux tout seuls, il n'y avait qu'un pas. Voilà de longues années qu'ils se connaissaient et avaient toujours été amis. Germaine avait bien eu un « promis », mais l'aventure avait tourné court au début de la guerre et le garçon avait été tué dans les premières escarmouches. Elle n'en paraissait pas autrement affectée. D'ailleurs ça choquait un peu Pierre de voir que tous donnaient beaucoup moins d'importance à la mort qu'avant. Était-ce à cause de la précarité de toutes ces vies envoyées en sacrifice sur ces fronts lointains que personne ne connaissait ou était-ce qu'en les voyant partir ils faisaient déjà leur deuil et comme la nature continuait son cycle les gens devaient suivre le rythme des saisons en oubliant si possible toutes leurs peines. Le repas se terminait doucement et comme le soleil

était chaud ils sortirent et allèrent s'asseoir sur un banc vers le marronnier où se reposait le grand-père. Pierre, fatigué, avait envie de fermer les yeux et de dormir, cependant Germaine se rapprochait chaque fois plus en voulant le taquiner. Elle finit par appuyer la tête sur l'épaule de Pierre et quand celui-ci se tourna vers elle il se retrouva lèvres contre lèvres. Leur baiser fut long et plein de tendresse. Plus que le désir on aurait dit que c'était la complicité qui les unissait ou était-ce l'union de deux solitudes qui les rapprochait et faisait que leurs cœurs battent à l'unisson. Pierre finit par se redresser.

– Je vais voir les fenêtres et après on regardera pour le toit. Si ce n'est pas trop dur, on viendra avec le père et le frère faire ce qu'on peut.

Vers la fin de l'après-midi, il avait à peu près réparé les volets. Au moins ils ne pendraient plus sur leur gond. Il commença à ranger ses outils et monta péniblement au grenier pour voir l'étendue des dégâts de la toiture. Ça ne va pas être trop compliqué. Quelques ardoises étaient déplacées et une branche en avait cassé quelques autres.

– Tu reviens quand ? lui demanda Germaine, les yeux pleins d'espoir.

– Je vais voir avec le père, mais je pense qu'une grande journée de travail devrait suffire. J'en discute avec lui et je reviens un soir dans la semaine te le dire. Germaine se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les lèvres.

– Je t'attendrais.

Chapitre V

Pierre repartit dans la carriole les yeux pleins de bonheur en songeant à Germaine. La vie reprenait son cours et même si la guerre continuait là-bas, ici il fallait être en osmose avec les champs et les bêtes et continuer coûte que coûte à faire vivre cette nature.

En rentrant, il parla avec le père en lui disant ce qu'il pensait qu'ils pouvaient faire et lui demanda quand pourraient-ils y aller.

– On peut essayer jeudi prochain. Et toi y'a quoi avec la Germaine ?

– Ben on se voyait avant… J'l'aime bien…

– Parce qu'il y a notre ferme ici, faut travailler avant d'aller courir…

Pierre comprenait ce que désirait le père et savait que s'il voulait continuer à voir Germaine faudrait qu'il prenne position vis-à-vis de celui-ci.

– Tu sais elle a une belle ferme et si son frère y revient, y'aura peut-être pas de place pour toi.

– On n'en est pas là encore. Pour l'instant elles ont besoin d'un coup de main… Alors si on peut…

– À moi personne ne me donne de coup de main.

Le mardi en fin d'après midi Pierre reprit la carriole et retourna voir Germaine pour l'avertir de la venue de sa famille pour le jeudi. Ils discutèrent un bon moment assis sur le banc, l'un à côté de l'autre sans se toucher et à peine en se regardant.

– T'es fâché ? lui demanda Germaine.

– Ben non… J'sais pas trop quoi faire… J'sais pas trop pour ma vie… Le père a besoin d'aide et puis toi aussi, c'est compliqué… Et puis tous ces morts… Dans les tranchées et la grippe… On croirait vivre dans un grand cimetière et ce n'est peut-être pas fini… Regarde au village il reste presque plus personne que des femmes, des vieux ou des gamins…

– Tu sais nous, on a déjà vécu un an comme ça et peut être que mon frère va revenir… Faut laisser passer un peu de temps… Et puis si tu n'es pas fâché, tu peux peut-être m'embrasser non ?

Ce n'était pas de refus. Il admirait cette fille qui avait traversé tant de tempêtes et qui malgré tout avait envie de vivre.

Plus tard il essaya sans succès de parler de sa rencontre avec le châtelain. Il avait du mal à trouver ses mots parce qu'en fait il sentait qu'il n'avait aucun sentiment pour lui, indifférence seulement.

Le jeudi ils arrivèrent milieu de matinée et entre le père et le petit frère ils purent changer les ardoises

cassées, heureusement il y en restait une pile à côté du potager. À midi la mère fit une omelette géante et même si au cours de la conversation il y avait plus de silence qu'autre chose le repas fut quand même agréable.

En rentrant le père assis à côté de Pierre, le regardait en coin.

– Et avec la Germaine, tu vas faire quoi ?

– J'sais pas. Elle me plaît bien…

– Ça serait un bon parti… Mais faudrait savoir quelle est la situation de la ferme.

Pierre reconnaissait bien là l'âme paysanne. Un mariage se regardait plus du côté de la dot de la mariée que de la mariée elle-même. Grande ferme, des bêtes, de la terre voulait dire bon parti.

– Je n'en ai point parlé, ni même de mariage…

– Elles aussi sont en déficit de bras… Enfin p'tête que le frère va revenir et pouvoir s'occuper de la maisonnée…

Pierre restait pensif. Il savait que son père aurait besoin de lui à la ferme et d'un autre côté il aurait bien aimé fonder un foyer avec Germaine ce qui le mettait dans une position délicate vis-à-vis de sa famille. Comme dirait Germaine, « faut laisser le temps… »

Pierre continuait à aller voir Germaine le soir. Il répartissait ses journées avec le père et chaque jour il sentait qu'il reprenait plus de vigueur quoique marcher longtemps le mette quand même au supplice. À la ferme on faisait chaque fois plus d'élevage. Il avait

acheté des chèvres et comptait en faire un petit troupeau. Ça facilitait le travail de tout le monde et les gros travaux se limitaient à récolter le foin et à s'occuper d'une parcelle de maïs qu'il gardait pour les cochons. Ils auraient donc à faire du fauchage ce qui inquiétait un peu Pierre, car là faudrait rester debout toute la journée. Enfin il prendrait son temps et son petit frère devenait un sacré gaillard et donnerait un bon coup de main. Pour Germaine se serait plus compliqué, on verra avec elle.

Avec Germaine ils commençaient à parler un peu plus d'avenir. L'été allait bientôt approcher et il y aurait des champs à moissonner. Aussi vaillantes qu'étaient la mère et la fille ce serait trop dur pour les deux. Faudrait voir si elles pouvaient trouver que ce soit une personne ou deux pour rentrer tous les foins.

Au mois de juin, Germaine, après bien des palabres dans les marchés avoisinants, réussit à convaincre un père, son frère et son fils à venir en août donner un coup de main pour les récoltes. Quand elle le dit à Pierre, celui-ci sentit d'un côté l'orgueil de Germaine de pouvoir mener sa barque toute seule et d'un autre côté ce sentiment de solitude qui lui pesait. Même s'ils se voyaient une ou deux fois la semaine et le samedi, la séparation leur paraissait longue.

L'été passa avec ses journées harassantes pour Pierre qui au fur et à mesure tenait le coup un peu plus longtemps, mais dont les visites à Germaine se limitaient au dimanche. Dans la semaine la famille

travaillait de sol à sol et le soir il était trop fatigué pour faire autre chose.

En rentrant le soir la mère de Pierre lui dit qu'il avait eu de la visite.

– Y'a ton lieutenant qu'est venu. Il reviendra samedi.

– Comment était-il ?

– Ben… Il lui manque un bras et il est comme toi la gueule toute râpée et il marche en boitant.

– Bon, on verra samedi.

En fait Pierre n'avait guère pensé au blessé. Ce n'est pas le même monde et même s'il avait une dette envers lui, le lieutenant demeurait le châtelain et ça restait un univers différent, avec d'autres problèmes qui lui paraissaient à des kilomètres des siens. Il l'avait sauvé, ça, c'est sûr, mais sans arrière-pensée et il aurait fait la même chose pour un quelconque camarade. Il avait un peu de mal à savoir ce que pouvait ressentir cet homme qui avait été sauvé par un paysan, par quelqu'un du peuple. Les différences de classe étaient encore très marquées et s'il venait pour le remercier ça devait lui coûter.

Le samedi suivant vers 11 heures, une voiture à cheval entra dans la cour. Pierre qui était à l'écurie sortit et vit une femme qui aidait son mari à descendre de la calèche. Le lieutenant marchait en traînant la patte et vint s'arrêter devant Pierre.

– Je viens vous remercier pour ce que vous avez fait.

– Bon… Je vois que ça peut aller.

Les deux hommes à un mètre l'un de l'autre se regardaient dans les yeux et se mesuraient du regard. Pierre se disait « tiens il est encore plus léger que je ne le pensais ». Gaétan de son côté devait lever la tête pour regarder Pierre. Son attitude était plutôt hautaine comme si ces remerciements étaient plus une corvée que des sentiments venant du cœur. Son regard restait distant et il redressait toute sa taille comme pour pouvoir s'imposer face à ce géant.

– Heureusement, si j'y étais resté la lignée des De Villiers se serait éteinte. Mon frère est mort au front le mois dernier, me voilà seul pour continuer la descendance.

« Ben dis donc » pensa Pierre « si c'est là son seul problème… »

– J'ai du mal à me remettre au travail surtout que presque tous nos employés sont partis à l'armée. Et avec un bras de moins, c'est plus dur. Je tenais à vous remercier et si vous avez besoin de quelque chose, j'ai une dette envers vous. Si vous voulez du travail, vous serez le bienvenu, on accepte toujours les bonnes volontés.

– Non merci, je dois m'occuper de la ferme et comme je ne vais pas vite…

– Bon comme vous voulez… Si vous avez besoin vous me tenez au courant.

Gaétan fit demi-tour et aidé de sa femme remonta dans la calèche.

– Tu aurais pu le faire rentrer, lui dit sa mère.

– Pourquoi faire ? Il venait faire une corvée ça sert à rien d'insister… On n'a jamais eu grand-chose à se dire…

En novembre la nouvelle de la fin de la guerre fit l'effet d'une bombe. Les gens paraissaient à la fois libérés et anxieux de l'avenir. Pierre n'avait eu quasiment pas d'information des batailles du front. Il lisait mal et les rares personnes qu'il voyait au marché n'étaient guère portées sur la conversation de la guerre. Pour elles, au-delà des cartes de rationnement, presque inutiles à la campagne où régnait plus le troc entre les paysans qu'autre chose, la préoccupation majeure avait toujours été la main-d'œuvre pour s'occuper des champs. Même si l'entraide fonctionnait bien, l'âge des paysans ou trop jeunes ou trop âgés, ne suffisait pas à combler le déficit de bras. Est-ce que la fin de la guerre rapporterait-elle des hommes au village ? Il y en avait qui n'avaient plus de nouvelles depuis des mois de leurs proches. Étaient-ils prisonniers et allaient-ils revenir ? L'inquiétude était toujours présente, malgré tout quelque part, une mince lueur d'espoir commençait à renaître.

Vers mi-décembre Germaine arriva un soir à bicyclette. C'était celle de son frère, trop petite pour elle, et l'effort d'avoir pédalé sur cette machine dure à maîtriser et dans le grand froid, lui donnait des couleurs au visage.

– Pierre, on a des nouvelles de mon frère.

– Il va bien ?

– On ne sait pas, il est à l'hôpital de la ville. Le maire est venu à la maison, faut qu'on aille le chercher.

– On peut y aller en carriole ? Je la demande au père.

Le lendemain, bien avant l'aube ils se mirent en route. À midi ils étaient arrivés.

À l'entrée de l'hôpital, ils furent surpris de la quantité de monde qui faisait la queue au guichet d'information. Après deux heures d'attente, ils demandèrent où était le frère de Germaine. On leur indiqua une salle où ils trouvèrent une centaine de lits avec des patients. Pierre avait l'impression d'être replongé quelques mois en arrière. Les malades paraissaient complètement amorphes. Un silence de cathédrale régnait dans la salle. Au contraire de la salle où Pierre avait été soigné, celle-ci semblait presque inoccupée tellement les patients étaient calmes. Ils demandèrent à une infirmière où était son frère. Celle-ci fit un geste vague vers la gauche de la salle. Germaine, avec de l'inquiétude dans le regard, recherchait dans les visages des blessés les traits de son frère. Au pied d'un des lits, Pierre réussit à lire le prénom et le nom du blessé. Germaine le regardait sans le reconnaître. Elle n'en croyait pas ses yeux. Le jeune homme était allongé sur le dos en fixant le plafond et était indifférent à tout ce qui l'entourait. Pierre retourna voir l'infirmière.

– On vient chercher le frère de ma fiancée.

– C'est bien… Il faut passer par l'administration…

– Il a quoi ?

– Rien de plus que les autres. On les a récupérés d'un camp de prisonniers, voilà quelques semaines et ils sont tous comme ça… On ne peut rien y faire.

Après avoir fait les démarches administratives, Germaine et lui demandèrent de l'aide pour emmener son frère jusqu'à la carriole. Pour l'accommoder, Pierre le prit dans ses bras pour le soulever. Le garçon ne devait pas peser plus de 25 kg et tout son corps paraissait un amas de chiffons…

– Qu'est-ce qu'il a eu ? N'arrêtait pas de répéter Germaine. Qu'est-ce qu'ils y ont fait ? Il va rester comme ça ?

Pierre n'avait pas de réponse, pourtant il avait vu dans les yeux du jeune homme la même opacité que beaucoup de gazés à l'hôpital. Mais lui avait été fait prisonnier on ne l'avait pas gazé…

Ils arrivèrent au milieu de la nuit chez Germaine. Le froid était bien présent et heureusement Germaine avait pris un bon nombre de couvertures dont ils enveloppèrent le frère et avec le reste ils s'abritèrent.

Une fois à la ferme Pierre le reprit dans ses bras pour l'emmener sur le lit de Germaine. La mère paraissait folle d'inquiétude.

– Mais qu'est-ce qu'il a ? Il va bien ? Pourquoi il ne dit rien ? Dis-moi, Germaine, dis-moi, ce qu'il a ?

Germaine bien sûr était incapable de répondre. Elle dressa la table et mit à chauffer la soupe. Ça va leur faire du bien, ils n'avaient rien avalé de la

journée. Une fois son fils couché la mère prit une assiette de soupe et retourna s'asseoir à côté de lui. Elle paraissait assommée. Elle n'arrivait pas à comprendre comment son grand garçon était devenu une loque humaine comme cela. Pierre se sentait presque gêné d'être plus vaillant que le frère de Germaine. Malgré l'heure il décida de rentrer chez lui en promettant de revenir le lendemain matin.

À la ferme tout le monde dormait et il alla se coucher et là, impossible de fermer les yeux. Dans sa tête se bousculaient toutes ces images de blessés, de gens désorientés autant les malades que les proches, qui au fond ne savaient comment agir avec ces grands corps malades.

Au matin dès qu'il entendit le père se lever il alla jusqu'à la cuisine où il buvait le café.

– On a récupéré le frère à Germaine…

– Il va comment ?

– Ben c'est bizarre il n'a aucune réaction.

– Il a été gazé ?

– Non il a été prisonnier.

– Ha… Le fils du quincaillier lui aussi a été prisonnier. Il raconte que là-bas ils les laissaient crever de faim. Quand la retraite a débuté, ils ne leur ont plus donné à manger. Ils les ont enfermés dans les baraquements et sont partis. Personne n'osait bouger et ils ont commencé à sortir au bout de trois jours. Ils étaient tous d'une maigreur impressionnante et ils étaient tellement faibles qu'ils avaient du mal à

marcher. Les soldats sont arrivés quelques jours après. Ils ont trouvé la moitié du camp mort de faim et l'autre moitié, encore vivante était complètement déboussolée. Le fils du quincaillier est toujours pareil que lorsqu'il est sorti.

Pierre reprit le chemin de chez Germaine le lendemain. Le froid était encore présent et il fut content d'arriver chez elle. Dans la pièce principale, un grand feu brûlait. Malgré la chaleur le frère grelottait. Sa mère était à côté et essayait de lui faire avaler un bouillon. Germaine regarda Pierre et lui fit signe de sortir.

– Je ne sais pas ce qu'on va faire. Le médecin va venir cependant la mère ne bouge pas d'à côté du gamin et lui qui ne réagit à rien du tout. Mais qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu pour mériter ça ?

Pierre n'avait guère de réponse. Après toutes les horreurs, qu'il avait vues il se trouvait confronté à ce drame chez lui presque. Pourquoi toute cette haine gratuite des hommes envers d'autres ?

Qu'allait devenir ce jeune homme ? En plus de tous les problèmes, Germaine arriverait-elle à supporter une douleur de plus ? Et pourtant il avait l'intuition que tout n'était pas fini et qu'ils connaîtraient encore bien des cauchemars.

– Je ne sais pas quoi te dire. La seule chose c'est de t'affirmer que je serais là pour toi quoiqu'il arrive.

Germaine se rapprocha de lui et les larmes dans les yeux, l'embrassa.

– Ta présence m'aide beaucoup. Dès que tout ça sera fini, on pourra peut-être reparler de nos projets ? Maintenant je vais retourner avec la mère.

En hiver l'activité de la ferme se limitait à s'occuper des animaux, les soigner et les traire.

– Je vais donner à manger aux bêtes, lui dit Pierre, après je partirai et je reviendrai demain.

Chapitre VI

Les jours suivants ce fut le même scénario. La mère continuait à s'efforcer de donner à manger à son fils qui même s'il mangeait chaque fois un peu plus n'arrivait pas à avaler autre chose que le bouillon et parfois un morceau de légume bouilli. Il restait prostré et le médecin qui était venu n'avait diagnostiqué aucune maladie si ce n'est que l'apathie et la prostration. La mère passait ses journées à côté de son fils et ne faisait plus rien à la ferme. Germaine assurait tout le travail des bêtes, cependant ça commençait à devenir une tâche écrasante. Pierre aurait bien aimé venir tous les jours et l'aider un peu plus, seulement la neige avait envahi la région et le grand froid verglaçait les routes. Malgré les chiffons qu'il avait enroulés autour des pieds de la jument, il sentait que celle-ci avait peur de glisser.

– On n'a qu'à arranger la petite pièce, lui dit un jour Germaine quand il lui fait part de ses réflexions.

Elle n’est pas très chaude, mais faudrait voir.

Le père n’avait guère besoin de la carriole que le mardi pour aller au marché et même avec cette neige ce n’était pas sûr qu’il y aille.

– Je vais en parler au père et je te dis demain.

Après s’être occupé des bêtes, il repartit vers chez lui. Le temps était clair et la température avait encore baissé. « Encore une calamité » se dit Pierre, « ça ne va donc jamais s’arrêter ? »

Le lendemain le père essaya d’aller au marché et dut y renoncer au bout d’une heure. Il avait fait à peine un kilomètre.

– Va donc chez Germaine, de toute façon on ne peut pas sortir. On va attendre que la neige soit partie. Les gens ne sauront pas que t’es chez elle, ils ne pourront pas trop cancaner.

Le lendemain Pierre mit quelques affaires dans un sac de l’armée et partit rejoindre Germaine.

Le froid était chaque fois plus vif et il mit deux bonnes heures pour faire les trois kilomètres tant la couche était épaisse et glissante.

Heureux d’être arrivé il mit la jument dans l’écurie. Germaine avait déblayé un chemin au milieu de la cour pour aller de la maison aux écuries et de chaque côté du chemin la neige atteignait presque un mètre. Pierre rentra dans la pièce et il retrouva le tableau habituel. La mère, qui chaque jour paraissait avoir vieilli, était à côté de son fils et lui fredonnait une quelconque petite chanson sans que celui-ci ne

réagisse. Germaine était en train de nettoyer des légumes auprès du feu. À son approche elle sourit.

– Alors tu vas quoi faire ?

– Ben… Si ta mère veut bien je vais rester jusqu'à la fin de la neige.

– Tu sais, elle ne s'en rendra même pas compte. Elle passe ses journées auprès du lit et la nuit comme on dort ensemble elle vient juste s'allonger un moment. Je suis sûre que si je n'étais pas là elle ne se ferait même pas à manger.

Pierre était choqué par cette situation. Déjà que le fils était là, allongé sans presque bouger, en plus sa mère demeurait à côté de lui comme s'il était retombé en enfance. Elle le nettoyait, lui donnait à manger avec la cuillère et entre les moments où elle s'occupait de lui, elle restait là à attendre qu'il ait besoin d'elle. La pauvre vieille essayait de régénérer le peu de vie qu'elle avait pour essayer d'infuser de la force à son fils.

Pierre sortit pour déblayer un peu plus la neige. Il avait froid et il était mouillé jusqu'aux genoux. Quelque part l'image des tranchées lui revint en mémoire. Il se sentait aussi déplacé dans cet univers que lorsqu'il était au front. Mais il relevait le regard, voyait la maison et à l'occasion d'un de ces regards il croisa celui de Germaine derrière la fenêtre inquiète de savoir comment il allait. Au bout de deux heures de pelletage intense, il commençait réellement à souffrir de la hanche, cependant la cour était à peu près propre. Il fit un tour pour voir les bêtes et se dit que l'après-

midi il devra venir nettoyer un peu toutes les litières, faudrait descendre un peu de foin et voir l'enclos des gorins*. Germaine se contentait de traire les bêtes et de leur donner à manger. Depuis que son frère était revenu et que la neige était apparue, elle n'avait pas le temps de faire autre chose.

À midi Germaine sortit sur le pas-de-porte pour l'appeler à manger. Pierre se sentit content du travail effectué et rentra en secouant la neige de son pantalon.

– Heureusement ça ne tombe plus… Mais le temps est encore couvert… De toute façon, ça sera plus facile de nettoyer maintenant…

On lui avait préparé une bassine avec de l'eau tiède et une serviette. Germaine le regarda se laver les mains une lueur heureuse dans les yeux.

– Viens manger.

Elle servit la soupe et un morceau de lard poêlé avec des pommes de terre.

– Faudra que j'aille voir la réserve à patates, elles sont toutes drôles. P'têt qu'il fait trop froid. On va y mettre un peu de paille pour pas qu'elles pourrissent.

Le maintien des légumes en hiver était toute une science transmise de mère en fille. Les seuls légumes du jardin en saison froide étaient les poireaux et quelques salades. C'était pour cela que la conservation des patates et des pommes était très importante et très délicate.

Germaine servit sa mère qui était quand même venue jusqu'à la table, cependant qui ne quittait pas des

yeux le visage du malade. Celui-ci paraissait un peu moins tourmenté, il arrivait à s'asseoir même si son regard flou n'avait pas changé, on avait l'impression qu'un peu de vie ou d'intérêt pour la vie renaissait en lui.

Le repas fini, Pierre retourna dans l'étable et passa l'après-midi à tout nettoyer et faire un chemin jusqu'au tas de fumier. En fin de soirée les animaux étaient propres et Germaine s'approcha pour la traite. Elle revint avec deux seaux de lait tiède. Un qu'elle passa à l'écrémeuse pour plus tard faire du beurre et l'autre, celui des chèvres qu'elle mit à cailler dans deux grandes jarres auprès du feu.

La nuit déjà entamée Pierre revint vers la maison. Son pantalon était de nouveau trempé et il avait un peu froid. Il se mit au coin de la cheminée et resta là, le regard dans le vague à sentir la chaleur du feu se répandre en lui et sécher ses vêtements. Malgré son immense fatigue, il se sentait heureux. Chaque fois qu'il levait les yeux, il voyait Germaine et dès qu'elle trouvait son regard sur elle lui souriait.

Après dîner, Germaine avait ouvert un bocal de conserve et de la soupe, il se remit au coin du feu et Germaine vint s'asseoir à côté de lui. Mais la fatigue le rattrapa vite et il décida d'aller se coucher.

– Tu me donneras ton pantalon que je le mette à sécher lui dit-elle à haute voix, et tout doucement pour que lui seul l'entende, après j'irais te roller**…

À ces mots Pierre ne put s'empêcher de rougir. Il

emmena son bougeoir dans la chambre enleva son pantalon et le tendit par la porte entre-ouverte sans l'ouvrir plus. Il retourna dans son lit et 5 minutes après il dormait malgré le froid qui commençait à s'infiltrer. D'un seul coup il se réveilla sentant une présence dans la chambre. Le temps qu'il se retourne pour chercher le bougeoir il se rendit compte que Germaine s'était glissée à côté de lui.

– Je suis venue te roller **.

– Mmmmm.

– Tu es tout froid.

Pourtant son sang commençait à chauffer dans les oreilles.

– T'as peur ?

– Non.

– Tu ne veux pas ?

– Bien sûr que si, j'en ai envie, mais je ne veux pas que ça se passe comme ça.

– Pour ma mère que tu dis ça ?

– Non, je désire une autre vie avec toi pas une aventure…

– Moi je n'ai pas peur, mais on va faire comme tu veux…

Elle posa la tète sur son épaule et se tint tellement tranquille que Pierre pensa qu'elle s'était endormie. Il n'osait pas bouger et même s'il avait chaud maintenant, il dormit sans remuer « demain ça va être dur, j'vais être tout ankylosé… »

Comme il avait dû finir par dormir, il se réveilla

seul dans le lit. « J'ai dû rêver », pensa-t-il.

Il entrouvrit la porte pour aller chercher son pantalon qui était resté auprès du feu. Les deux femmes dormaient et il entendit le frère respirer fort. Il vola un bol de lait et sortit dans le froid pour se diriger vers l'étable. Les bêtes se réveillaient et il commença à leur donner à manger.

Une heure après il avait fini et retourna dans la cuisine où il voyait une lueur. En entrant la première chose qu'il vit fut le regard de Germaine. Dans ses yeux elle exprimait sa joie, sa reconnaissance et tout l'amour possible. Elle lui présenta un bol de café qui sortait d'une cafetière trônant sur un coin de la cuisinière. Il s'assit à table. Germaine lui coupa une tranche de pain et lui mit à côté la motte de beurre.

– Le pain c'est moi qui l'ai fait… Le beurre pareil… On doit en refaire aujourd'hui et puis faire du fromage aussi, déjà qu'on va jeter une partie du lait. On donnera ce qu'on peut aux gorets mais le reste… Le laitier n'est pas près de venir le ramasser et il va tourner…

La mère vint s'asseoir en face de Pierre. Elle mangeait rapidement sans cesser de jeter des coups d'œil vers son fils.

– Tu vas rester ? demanda-t-elle à Pierre en le regardant droit dans les yeux.

– Ben… j'sais pas…

Il jeta un coup d'œil à Germaine et vit celle-ci qui avait le regard rieur.

– Parce que faudra voir votre situation à tous les deux…

– Ben… J'ai des bonnes intentions…

Pierre n'osait pas trop regarder Germaine. Il se sentait rougir et avait l'impression que Germaine riait en son for intérieur.

– Je sais, dit la mère, mais quand même…

– Ben… J'aurais bien aimé la marier à la Germaine.

Du coup Germaine avait affiché un immense sourire. Pierre aurait préféré rentrer sous terre. Mais heureusement, le frère avait commencé à bouger et la mère se déplaça rapidement vers lui. Pierre en profita et en marmonnant s'habilla et sortit.

Dans l'écurie il tournicota sans savoir bien quoi faire. La conversation avec la mère de Germaine lui trottait dans la tête. Il avait bien dit ce qu'il pensait, mais il sentait que la décision lui avait échappé. Il revérifia le fourrage des bêtes, même si elles avaient à manger puisque ça faisait une heure qu'il s'en était occupé. Quand à un moment il sentit la porte s'ouvrir, il se retourna et vit Germaine entrer dans l'étable.

– La mère t'a posé bien des questions ?

– Mmmmm.

– Ça te fait peur ?

– Non, mais je ne m'y attendais pas. Tu crois qu'elle sait pour cette nuit ?

– Non, elle dormait et ne s'est pas rendu compte.

– Écoute, je n'ai pas menti… Mais j'aurais voulu qu'on en parle tous les deux.

– Tu sais, c'est simple. Je t'aime, tu m'aimes, je crois, alors il n'y a rien de plus simple…

Germaine avait les yeux rieurs. Pierre se sentait gêné de la tournure des événements. Sûr, il voulait la marier la Germaine, mais comment pouvaient-ils faire ? Il avait du mal à imaginer leur vie et où allaient-ils vivre ? Chez lui c'était compliqué… En fait il ne s'était jamais posé la question. Fallait voir… Pierre aurait bien voulu reprendre le travail et laisser son esprit réfléchir tout seul. Mais chaque fois qu'il posait les yeux sur Germaine son sang se réchauffait, son cœur battait plus fort et même sa bouche s'asséchait.

– On pourrait aller voir pour les patates.

– Si tu veux.

Ils descendirent à la cave où étaient entreposées les pommes et les pommes de terre. Il n'y faisait pas chaud du tout et la protection qu'ils mettraient sur les réserves serait la bienvenue. Il passa un bon moment à apporter la paille nécessaire pour tout couvrir. Dans la cave il reconnaissait bien l'ordre de Germaine. Les fruits étaient mis à plat sur des claies et les pommes de terre sur des planches bien au sec. Sur des étagères il y avait un alignement de bocaux avec toutes les conserves faites en été. Sûr qu'elle savait tenir une maison la Germaine malgré son jeune âge. Ce qui l'amenait à se poser des questions. Est-ce qu'il serait capable de s'occuper de la ferme ? Même d'une ferme en général, avec son handicap ? Et puis aller où ? Chez

lui, il n'y avait guère de place et ici il n'avait pas encore réellement de place. Ses pensées l'occupèrent toute la journée. Germaine sentait bien le malaise de Pierre, mais laissait, avec son intuition féminine, que les idées suivent leur cours et qu'il trouve la solution tout seul sans qu'il pense qu'on lui forçait la main. Le soir Pierre annonça qu'il rentrerait le lendemain. Noël approchait et il voulait aller à la messe de minuit avec les parents. Germaine le regarda longuement, néanmoins ne dit pas un mot. Dans la nuit Pierre sentit que Germaine était de nouveau rentrée dans la chambre.

– Je peux venir me réchauffer ?

– Si tu veux, répondit-il un peu à contrecœur.

– Tu sais je suis bien avec toi… Faut pas avoir peur… Tas bien dit que tu voulais me marier non ?

– Ben oui… Mais avant le mariage… Ça serait un péché…

– Tu vois aujourd'hui avec la guerre on sait plus très bien… On est là et puis demain on est peut-être plus là.

– Oui, mais la guerre est finie… C'est plus pareil.

Germaine le fit taire d'un baiser. Pierre ressentait la chaleur de son corps… Le sang battait dans ses oreilles. Ses tripes se nouaient. C'était la première fois qu'il sentait ce genre de sensation. Pourtant ce n'était pas la première fois qu'il était avec une fille. À la campagne très souvent les choses sont plus faciles. On se pose moins de questions et même si la religion

considérait ces actes comme des péchés les gens étaient plus près de la nature et comprenaient les besoins naturels de chacun. Pierre commença à se laisser aller et se sentit parti pour commettre l'irréparable.

Un long moment après, avec dans le corps l'émerveillement de ce qui venait de se produire ses pensées essayaient de se remettre en place.

– Bon… On va se marier, hein ?

– Mais oui, t'inquiètes pas…

Mais il ne pouvait que s'inquiéter. L'avenir lui tourbillonnait dans la tête et ce n'est que très tard qu'il réussit à fermer les yeux. Germaine dormait depuis longtemps et lui écoutait sans la voir sa respiration tranquille.

Le lendemain il reprit la route même si la neige était toujours aussi haute. Il avait besoin de réfléchir a tout ce qui s'était passé. Germaine l'accompagna jusqu'à la carriole.

– Je t'attendrais avec impatience, lui dit-elle avec un petit sourire.

* Gorets : cochons en patois.

** roller : border, faire le lit en patois.

Chapitre VII

Pendant le trajet Pierre eut le temps de réfléchir. La route était encore pleine de neige et très glissante. Quelque part il se sentait à la fois piégé et heureux. Il n'aurait peut-être jamais osé dire et faire ce que les femmes avaient fait. Et il était content que la décision à prendre soit implicite. Et puis le moment qu'il avait passé avec Germaine avait été magique. Cet instant-là avait effacé toutes ces années d'horreur qu'il avait connues. Et même lui avait fait oublier son handicap et il se sentait capable de remuer des montagnes.

Quand il arriva chez lui la cour était dégagée, mais le père ne décolérait pas.

– Demain on ne va toujours pas pouvoir aller au marché. Ça commence à trop durer cette neige. Et après-demain pour assister à la messe de minuit faudra descendre à pied.

Pierre alla chercher ses brodequins, qu'il avait gardés de l'armée et qui étaient quand même plus pratiques que les sabots qu'il utilisait comme tout le

monde. Remettre ses godillots lui fit se souvenir de tous ces moments où il les avait portés.

– Le père faudrait qu'on parle.

– Comment ça va là-bas ?

– C'est de ça que je voulais parler.

Le vieux sorti sa blague a tabac et, assis en face de son fils à la grande table de la pièce regardait Pierre avec presque la même lueur dans les yeux que Germaine. Il prit du temps pour essayer de faire une espèce de mégot tout en examinant son fils par en dessous. Pierre ne savait pas par où commencer. Le père le laissait mijoter dans son jus. Il se leva et alla chercher la bouteille de goutte et deux verres. Comme la mère entrait dans la pièce, elle jeta un coup d'œil aux hommes attablés.

– La mère, je crois que Pierre a quelque chose à nous dire.

La mère regarda les deux hommes et vit la bouteille et les deux verres. En silence, elle prit place à côté du père en face de Pierre.

– Ben… Avec Germaine j'crois bien qu'on va se marier…

Les parents se regardèrent.

– Ben… On s'en doutait un peu, dit le père.

Elle se taisait. Ce n'était pas aux femmes à cette époque-là d'exprimer leur opinion. C'est d'ailleurs pour cela que Pierre admirait tant Germaine qui savait ce qu'elle voulait et qui le faisait savoir. Mais la mère regardait son fils avec les yeux de l'amour. Ben… Son grand garçon…

– Et vous allez faire comment ? relança le paternel en resservant à boire.

L'alcool commençait à monter à la tête de Pierre…

– Ben… Je ne sais pas trop… Son frère n'est pas mieux et la ferme va avoir besoin de bras… On n'a rien décidé.

– Et vous pensez vous marier quand ?

– On n'a pas fixé de date, mais je pense vers Pâques…

– Faudra p'têt attendre après les moissons… Et toi, tu vas tenir le coup ?

C'était très rare que déjà le père parle autant et qu'en plus il discute de l'avenir de son fils. Dans les campagnes on laissait plus tôt le silence s'installer que d'aller au-devant des questions. Mais Pierre sentait la préoccupation de son père et cela lui faisait chaud au cœur.

– Bon, ce n'est pas le tout, moi j'ai du travail. Tu viens ?

Pierre sortit avec lui, heureux que la conversation ne s'éternise pas trop. Il aurait incapable de répondre à plus de questions.

Le surlendemain en fin d'après-midi le soleil allait se coucher quand on donna le signal de départ pour aller à la messe de minuit. Ça restait une tradition et en général il y avait une veillée après. Mais cette année avec la neige ça allait être plus compliqué.

Ils prirent la route. Le père avait une lampe à

pétrole qui éclairait deux mètres devant eux, seulement laissait toutes les ombres autour. Ils mirent presque trois heures pour faire les 4 kilomètres qui les séparaient de l'église. Comme ils étaient en avance, ils en profitèrent pour aller voir un cousin qui habitait au centre du village. Après la messe le retour à pied fut aussi pénible que l'aller. Le froid était encore plus mordant et le père n'arrêtait pas de maudire ce temps de chien. Heureusement Pierre avait ses godillots qui, même s'ils lui faisaient un peu mal au pied, empêchaient de les avoir trop trempés.

Il passa le jeudi et le vendredi chez lui.

Le jeudi la mère réussit à le coincer alors qu'il tournait la manivelle de la baratte pour faire le beurre.

– La Germaine elle a un trousseau ?

– Je n'en sais rien maman…

– Parce qu'une fille sans trousseau… Elle sait faire à manger ?

– Mais oui maman c'est elle qui tient toute la ferme.

– Elle de bonnes hanches elle saura faire des enfants…

– Ce n'est pas pour tout de suite…

– Ben, j'l'aime bien, tu sais…

Et ce furent les seules phrases que sa mère échangea sur la question avec lui.

Le samedi matin il reprit la route. Son père lui laissa la carriole voyant que toute façon il passerait bien du temps avant qu'il aille au marché.

Le froid était toujours présent et l'on avait

l'impression qu'il recommençait à neiger.

Il arriva vers midi. Quand il rentra dans la pièce, la mère de Germaine était toujours au chevet du malade. Comme ça faisait plusieurs jours que Pierre ne l'avait pas vue, il la trouva encore plus rabougrie qu'avant.

– Bonjour la mère.

C'est à peine si elle leva les yeux vers lui.

– La Germaine, elle est où ?

– Au fromage.

Sentant qu'il n'allait rien en tirer de plus, il se rendit dans le coin du bâtiment où était la fromagerie. Quand Germaine l'aperçut, elle lui sauta au cou.

– Tu m'as manqué, tu sais…

Il lui raconta les conversations qu'il avait eues avec ses parents.

– Tu crois qu'on peut attendre jusqu'après les moissons ?

– J'sais pas trop…

– Tu vas rester maintenant que tout le monde est au courant ?

– Au moins jusqu'à la fin du mauvais temps. Après faudra rendre la charrette au père. Faudrait que je retape celle qu'est dans la remise.

La neige dura jusqu'à mi-janvier. Pierre fut bien occupé entre le pansage des bêtes et la réparation de la carriole, il n'eut guère le temps de s'ennuyer. Germaine vint le « roller » plusieurs fois, seulement elle aussi commençait à être fatiguée le soir et des fois

elle dormait d'une traite jusqu'au lendemain.

Le frère de Germaine reprenait un peu du poil de la bête. Il arrivait à se soulever dans son lit, toutefois il ne parlait toujours pas et son regard était aussi vague. Sa mère continuait à le soigner, en revanche on commençait à sentir son épuisement. Elle recommençait à faire de petits travaux, comme écrémer le lait ou baratter, mais elle retournait vite à côté de son fils.

Fin janvier les routes commencèrent à déneiger Pierre reprit le chemin de chez lui avec, attelée derrière lui, la charrette et le cheval de Germaine. Comme ça, il laisserait la carriole à la ferme.

La semaine suivante il accompagna son père au marché.

Ils croisèrent le cousin qui habitait le village.

– Alors la Germaine, elle va bien ?

Pierre se sentit idiot. Comment les gens savaient-ils ?

– Et le mariage c'est pour quand ?

Pierre le regarda pourtant ne répondit rien. Le cousin s'éloignant en riant.

L'après-midi il reprit le chemin vers chez Germaine encore inquiet de ce que pouvaient dire les gens sur elle.

En arrivant, il lui sembla que quelque chose n'allait pas. Sans dételer le cheval il rentra dans la grande salle et là il trouva le frère tout seul. Au deuxième appel Germaine apparut du fond de la

maison. Elle avait les yeux rougis.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– La mère… j’l’ai trouvée toute dure hier. J’suis allée chercher le médecin et il l’a emmenée à l’hôpital… Elle n’est pas bien.

Pierre se sentit coupable de n’avoir pas été là quand Germaine avait besoin de lui.

– Faut aller jusqu’à la ville ?

– Y’a la voisine qui va venir s’occuper du frère, alors là on pourra y aller.

Début d’après-midi après que la voisine fut arrivée ils prirent la route dans la charrette et arrivèrent à l’hôpital. Là, après bien des questions ils réussirent à voir le médecin qui s’occupait de la mère.

– Il n’y a guère d’espoir. Ça fait un moment qu’elle doit être comme ça. On dirait qu’elle se laissait mourir…

Germaine se mit à pleurer.

– J’ai rien vu, dit-elle entre deux sanglots… Qu’est-ce qu’on peut faire ?

– Rien, dit le médecin… Priez pour elle. Elle ne passera pas la semaine et de toute façon elle n’est pas consciente et je ne pense pas qu’elle recouvre ses esprits…

Pierre ne savait pas quoi faire. Lui qui avait vu tant de morts et qui n’avait jamais pleuré avait envie de vider toutes les larmes de son corps si cela avait pu aider Germaine. Que de douleurs s’abattaient sur les épaules de cette jeune fille. Et lui qui ne pouvait rien

faire si ce n'était qu'être à côté d'elle.

Ne pouvant rester ils retournèrent à la ferme. Le retour et l'arrivée furent plutôt sinistres. Germaine n'arrivait pas complètement à pleurer, pourtant on sentait que sa peine était là et ses larmes prêtes à couler. Après le travail la soirée fut plutôt morose. Le frère paraissait, dans la mesure du possible, inquiet, mais son regard n'avait pas changé. Germaine regardait autour d'elle et on sentait que tout ce vide créé par les absences successives lui pesait et même lui faisait peur. À l'heure d'aller coucher elle n'avait toujours pas desserré les dents, Pierre prit le bougeoir et quitta la pièce. Au matin quand il se réveilla, seul, il trouva Germaine en train de cuisiner. Elle lui lança un regard où la détresse perçait. Pierre s'assit et lui jeta un coup d'œil.

– Est-ce que je peux faire quelque chose ?

Germaine le regarda sans rien dire. Elle se retourna et Pierre se leva pour aller à l'écurie.

La neige avait cessé de tomber et à la place un petit crachin détrempait tout. La température n'était pas aussi basse même si l'air était encore vif. Il décida d'aller dans le potager déneiger le carré de poireaux. À midi Germaine lui dit :

– Demain on retourne à l'hôpital. On avertira la voisine pour qu'elle s'occupe de lui, dit-elle avec un mouvement de la tête vers son frère.

Celui-ci paraissait chaque fois plus agité. Il devait comprendre qu'il y avait quelque chose de changé avec la mère. Même si Germaine s'en occupait, il

devait ressentir l'absence de sa mère. La journée passa et les seuls mots échangés avaient trait au temps ou à la récolte de poireaux que Pierre avait fait.

Le lendemain ils se remirent en route et à l'hôpital quand le médecin arriva il les regarda.

– Elle s'est éteinte cette nuit tranquillement dans son sommeil. Son visage a retrouvé toute sa sérénité.

Germaine se détourna et sortit du bâtiment. Pierre se renseigna pour les démarches administratives.

L'enterrement eut lieu le mardi suivant. Pierre avait dû aller voir le croque-mort et le convaincre qu'il ouvre la tombe malgré le froid et la neige qui subsistait.

Il n'y avait personne au moment de la mise en terre. Pierre se dit que cette chère femme retrouvait son mari et sa fille et qu'elle en avait tellement supporté que c'était peut-être un soulagement pour elle. D'un seul coup, Germaine, à la vue de la descente du cercueil se rendit compte de l'irrémédiable de la situation et laissa échapper un cri de « maman ». Les larmes qu'elle avait retenues depuis quelques jours jaillirent en flot continu. Pierre s'approcha d'elle et lui passa le bras sur les épaules, il ne savait rien faire d'autre.

Ils rentrèrent en silence à la ferme. En arrivant Germaine se mit à cuisiner. Pierre après s'être occupé des animaux vint s'asseoir à la table et regardait Germaine s'affairer. Le silence s'installait de nouveau et Pierre ne savait comment engager la conversation.

– Va falloir qu'on aille chez le notaire pour les papiers…

Chapitre VIII

Germaine continuait à réfléchir à l'avenir de la ferme c'était bon signe. Après le dîner, Pierre resta au coin du feu pensif, regardant les flammes jouer avec le bois, l'esprit vide. Germaine naturellement prit le chemin de la petite pièce pour aller se coucher. Quand un moment après Pierre pénétra dans la chambre, il entendit la respiration régulière de Germaine qui dormait, épuisée. Il prit des couvertures et alla se coucher auprès de la cheminée. Un moment après il sombrait dans le sommeil.

Le lundi suivant, ils se rendirent chez le notaire.

– Bonjour Germaine, mes condoléances pour ta mère. Maintenant on va essayer de voir la situation de la ferme. Vous possédez 28 hectares. Ta mère, quand ton père a été malade, a emprunté de l'argent pour payer les journaliers. Même chose l'année d'après. Le problème principal va être le remboursement. La banque ne va pas attendre, une fois le testament

effectué. Si tu as l'argent, ce n'est pas un problème sinon tu devras te séparer d'une partie de la terre. Mais le seul qui pourrait vendre c'est ton frère, toi tu n'es pas majeure… Je peux attendre quelque temps, seulement faudra le faire avant ta majorité…

– C'est fin d'année, ce n'est pas pour demain…

– Avec le remembrement, et on commence en parler, la banque ne va pas patienter aussi longtemps. Tu me tiendras au courant…

À la sortie Germaine était encore plus catastrophée qu'avant.

– Qu'est ce qu'on va faire ?

Encore une fois il n'avait pas de réponse. Au retour, il décida d'aller le lendemain voir ses parents.

– C'est compliqué ton affaire, lui dit son père après qu'il eut expliqué son problème. Tout le monde parle du remembrement, donc personne ne veut rien faire avec les terres. D'un autre côté chez nous on n'a pas beaucoup d'argent alors on ne pourra pas t'aider de grand-chose. Faut p'têt vendre une partie. Au moins, même si c'est plus petit ça sera à elle. Ou sinon aller voir le châtelain. Après tout il te doit un service, peut être qu'il peut faire quelque chose pour la banque…

Pierre décida d'y aller le jour même.

Gaétan le reçut dans la salle à manger. Grande pièce où trônaient les tableaux des ancêtres et où tout paraissait guindé. Après avoir écouté Pierre :

– Pas question que je vous prête de l'argent vous

n'êtes pas mariés, donc vous n'avez aucune garantie. Est-ce que seulement tu y arriveras avec la ferme. Elle est peut-être trop grande pour toi… Tu ne dois pas avoir les yeux plus grands que le ventre…

– Je sais que j'ai une dette envers toi, néanmoins il ne faut pas mélanger le cœur avec les affaires. Il est hors de question que je te prête de l'argent dans ces conditions-là.

Pierre se leva fit demi-tour et partit sans ajouter un mot. Dans la charrette il bouillait de rage. Il regrettait, non pas d'avoir sauvé la vie du châtelain, mais d'avoir pu croire qu'il oublierait la différence de classe. En arrivant chez lui il s'en ouvrit à son père.

– Qu'est-ce que tu as cru ? Qu'il allait t'aider ? C'est un noble il ne va rien faire pour les paysans, ça c'est sûr. Pour la vente, je pense que l'unique solution c'est d'avancer ton mariage comme ça, elle aura la majorité.

– Mais on n'a rien préparé…

– Ben vous ferez une petite noce, voilà tout.

Pierre reprit encore une fois le chemin de chez Germaine. Dès qu'il arriva, elle sortit de la pièce guettant sur le visage de Pierre comment la rencontre s'était passée. Après lui avoir raconté les deux entrevues, il lui restait à aborder l'histoire du mariage. Il commença à en parler à Germaine et quand il croisa son regard il se rendit compte que ses yeux brillaient.

– Moi j'ai un autre problème… Je suis en retard dans mes règles.

– Ben ça veut dire que si ça continue, c'est que tu vas être papa…

Pierre ne savait plus si rire ou pleurer. Tous ces malheurs et ça qui arrivaient… Comment une aussi bonne nouvelle pouvait-elle surgir là où vivaient tous ces problèmes ?

– Ben voilà… Reste plus qu'à publier les bans…

Dans la nuit Germaine vint le rejoindre dans la petite pièce. Pierre l'accueillit avec joie, plein d'amour et de respect.

Le lendemain après leurs travaux ils allèrent voir le curé.

Au début ce dernier fut bien réticent. Ça faisait trop peu de temps que la mère était morte. Mais après qu'ils lui firent part des derniers changements de la ferme et un regard inquiet vers le ventre à Germaine, il comprit et les inscrit pour publier les bans. Ils pourraient se marier dans trois semaines. Puisqu'ils y étaient, ils allèrent jusqu'au notaire lui expliquer la situation. Celui-ci leur dit qu'il chercherait un acheteur pour 10 hectares pour le mois prochain. Tout paraissait s'arranger pour une fois…

En rentrant, ils passèrent par chez Pierre pour leur annoncer les nouvelles. Tout le monde se réjouit et la mère regarda avec plus d'amour sa future belle fille.

– Ça évitera aux gens de cancaner… De toute façon ils vont bien dire ce qu'ils veulent, conclut le père.

Le retour vers la ferme fut plus joyeux ou du moins, moins triste. Pierre commençait à envisager un bout d'avenir et Germaine se voyait un peu plus en sécurité…

Les trois semaines passèrent en coup de vent. Le frère avait l'air d'être calmé. On aurait dit qu'il avait compris pour sa mère et qu'il faisait des efforts pour progresser. Arriva le samedi du mariage. Pierre avait pris comme témoin son cousin et Germaine la mère de Pierre. La cérémonie fut courte et ensuite ils allèrent tous chez les parents de Pierre où ils déjeunèrent d'une oie qu'elle avait tuée et préparée la veille. Le repas fut bien arrosé et les jeunes mariés reprirent le chemin de la ferme. Le soir après s'être occupé des animaux, ils purent s'asseoir tranquillement et manger la soupe en se regardant dans les yeux au coin du feu.

Pierre était un peu étourdi par tout ce qui lui arrivait. Il regardait sa femme qui rayonnait et se sentait le plus heureux des hommes. Il savait qu'une lourde tâche l'attendait, mais ça ne lui faisait pas peur.

– Faudra faire attention à toi avec notre fils…

– T'inquiète pas.

Et pourtant il s'inquiétait. Le printemps arrivait et avec tout l'attirail de travaux pour redonner à la terre sa force et sa vigueur. Ils passèrent leur nuit de noce dans le petit lit de Germaine.

– Je vais faire une chaise pour ton frère comme ça, il pourra sortir de son lit et p'têt qu'on pourra le mettre dans la petite pièce. Il sera plus tranquille.

– Et nous aussi, lui répondit Germaine en souriant.

Les jours suivants il s'attaqua à la confection d'une chaise comme celle avec qui il avait trimballé son ami le cordonnier. Il récupéra des roues de vélo et, ma foi, l'ensemble avait l'air de fonctionner. Ils mirent l'handicapé sur l'engin et les premières frayeurs passées, le frère récupéra sa stabilité et il paraissait tout content de pouvoir mettre le nez dehors malgré le froid. Il passa ses journées assis et il se couchait que la nuit. Il avait l'air de reprendre un peu de vie ou du moins son regard s'éclairait un peu. Quels mauvais traitements avait-il subis ? Qu'avait-on fait à tous ces soldats ? Ce ne pouvait être pas seulement physique… On s'affaiblit, pourtant si on s'en sort on ne reste pas comme ça.

Souvent Pierre le regardait et souhaitait un peu qu'il reprenne vie pour raconter son calvaire et celui de ses copains. Et puis peut-être que son esprit s'était tellement renfermé sur lui-même qu'il avait oublié toutes ces horreurs. Une immense pitié envahissait le cœur de Pierre et il comprenait parfaitement Germaine, maintenant à la suite de sa mère, qui s'occupait de lui comme si c'était un bébé.

1919

Pâques arriva et le printemps reprit ses droits. Il fallait commencer les travaux pour préparer la terre et les journées pour Pierre, étaient longues et fatigantes. Germaine prenait chaque jour plus d'embonpoint et

Pierre essayait de faire le maximum de tâches pour qu'elle s'occupe de son frère et des petits travaux. Le laitier avait recommencé ses tournées et Pierre allait au marché le mardi pour vendre les fromages et de temps en temps une volaille ou deux. Il s'était installé à côté de son père et profitait de cette matinée pour lui soutirer le maximum de renseignements sur les semis et sur l'élevage des bêtes. La relation avec son paternel avait bien changé. Pierre se rendait compte de tout le travail qu'impliquait une ferme. Même s'il y avait participé avant d'aller à l'armée, maintenant qu'il était tout seul, il se trouvait face à toute une organisation qu'il ne se doutait pas avant. Pas question d'oublier quelque chose. La nature passait son chemin et fallait attendre l'année suivante. Il admirait son père chaque fois plus et leurs conversations au marché apportaient plus à Pierre que des années d'école.

Pierre aimait la terre qui était devenue sienne maintenant. Il commençait à en connaître tous les recoins et quand il regardait son troupeau paître dans la pâture il se sentait orgueilleux et fier.

Fin mai ils reçurent une lettre. Ils reconnurent le sigle du notaire, mais ne purent en déchiffrer guère plus. Même s'ils avaient été les deux à l'école, ils savaient les opérations essentielles de calcul en revanche la lecture était restée très basique. Dans les campagnes même si l'école était obligatoire ils y allaient quand les parents n'avaient pas besoin d'eux à la ferme, ce qui à la fin ne les faisait pas passer

beaucoup de temps à s'instruire. Comme les paysans ne jugeaient pas important de savoir lire pour labourer ou faucher, l'éducation était vraiment minimale. Donc le lendemain ils prirent la carriole et allèrent jusqu'au village.

– Je vous ai envoyé une lettre, car j'ai une proposition pour votre terrain. En fait l'acheteur voudrait les douze hectares qui sont au sud du petit ruisseau.

Tout de suite Pierre pensa que le propriétaire le plus proche de ce terrain-là était le châtelain.

– Par contre le prix qu'il vous propose est à peine l'officiel. En fait il offre pour la totalité le prix que vous demandiez pour les dix.

À ces mots Pierre faillit bondir de la chaise.

– Comment ose-t-il faire un coup pareil ? Il sait qu'on a besoin d'argent et il en profite…

Heureusement Germaine avait posé la main sur le bras de Pierre et celui-ci se calma bien qu'en son for intérieur il bouillait.

– Quand est-ce qu'on fait les papiers ? demanda Germaine.

– Disons semaine prochaine.

– On viendra.

Au retour comme ils avaient décidé de passer voir les parents de Pierre, celui-ci resta silencieux tout le long du chemin. Germaine le regardait en coin, mais n'osait rien dire. Arrivé chez ses parents Pierre prit son père à part et lui raconta l'entrevue avec le notaire.

– Tu sais, quelque part, il vaut mieux être débarrassé de cette dette. C'est sûr il en a profité… De toute façon il ne faut rien attendre de ces gens-là. Ils ont toujours sucé le sang des autres, ce n'est pas aujourd'hui qu'ils vont changer…

Peu à peu Pierre se calma. Quand il jetait un coup d'œil à sa femme il se sentait tellement bien qu'il en aurait fallu beaucoup pour l'abattre.

– On peut avoir peut-être deux ouvriers pour les moissons. Ce sont des Polonais ou quelque chose comme ça. On peut essayer de combiner pour faire les deux récoltes, dit le père pour changer de conversation.

Pierre pensait qu'au mois de juillet ils auraient assez d'argent pour pouvoir les payer ce qui les soulagerait du travail surtout que Germaine ne pourrait pas trop travailler alors…

La semaine suivante ils allèrent signer les papiers…

– Voilà c'est fait, lui dit Germaine en le regardant par-dessous. On a moins, mais c'est à nous…

Même si la colère de Pierre était passée il lui restait un sentiment indéfinissable de trahison et de se sentir berné. Non qu'il regrettât son geste d'avoir sauvé le lieutenant et que s'il fallait le refaire il le referait, mais… Et puis sur les prés qu'ils avaient vendus, poussaient quatre noyers qui jadis faisaient la fierté du père de Germaine. Aujourd'hui il continue à les voir seulement ils ne sont plus à eux.

1920

Le printemps passa puis l'été avec tout son lot de travail aux champs. Le père et son fils donnèrent un coup de main à Pierre pour faire les foins. Avec les deux ouvriers, ce fut plus vite fait même si ces derniers parlaient à peine le français et que l'on ne comprenait pas comment ils avaient atterri dans le village. Mais ils travaillaient dur et à la fin de l'été ils disparurent comme ils étaient arrivés.

Le terme pour Germaine arrivait à grands pas. Début octobre elle commençait à avoir des soucis pour se déplacer. Pierre se moquait gentiment d'elle, car il était obligé de faire son travail et il disait qu'il allait plus vite qu'elle. Et un jour après une journée d'orage Germaine lui demanda de courir chercher la voisine, elle sentait que le moment arrivait.

La voisine arriva dans l'après-midi et chassa Pierre de la maison. Il se réfugia à l'étable, là où il entendait un peu moins les cris de sa femme. Celle-ci cria toute la nuit, et au matin suivant la voisine ouvrit la porte. Pierre qui était assis dehors malgré la pluie se leva d'un bond.

– Ça y est. Un beau garçon, cependant je pense que ce sera le seul… Elle a trop souffert… Faudra aller voir le docteur… Vous pouvez entrer les voir.

Pierre se sentait tout intimidé face à sa femme qui tenait dans ses bras son fils et qui l'allaitait. Elle le regarda et lui sourit.

– Il s'appelle Paul comme mon père.

Pierre était plutôt gauche. Il tortillait sa casquette et dansait d'un pied sur l'autre. Son fils… Ce petit être goulu plein de poils était son fils.

– T'as vu comme il est beau ?

Pierre ne le voyait pas trop beau, mais bon… S'il lui plaisait, hein…

– Je vais aller chercher maman et passer en ville.

Il passa avertir sa mère qui décida le père à l'accompagner et Pierre descendit à la mairie pour inscrire son nouveau-né sur le registre. Chez son fils, le père commençait à tourner en rond et après avoir fait un tour de la ferme avec Pierre et l'avoir félicité de la bonne tenue de ses bêtes, il trouva une excuse de travail pour rentrer chez lui laissant la mère à côté de Germaine.

Quelques mois passèrent et Paul grandissait. Pierre se rendit compte que le frère de Germaine s'intéressait beaucoup au bébé. C'était un gros bébé plein de bourrelets sur tous les côtés. Il paraissait grand, mais ça, c'était la famille… Pierre commençait à le prendre dans ses bras, toujours avec précautions et un peu une certaine peur de lui faire du mal. Germaine s'était relevée et ils étaient allés chez le docteur qui leur avait confirmé qu'il y avait bien des chances que ce soit l'unique enfant que pourrait avoir Germaine. Ça l'attrista un peu… Elle était habituée à la famille nombreuse et savait qu'elle tremblerait longtemps pour tout ce qui aurait trait à son fils.

Ils organisèrent le baptême. Pierre choisit son frère

comme parrain et Germaine une vague cousine qui habitait Puyrensac. Germaine, aidée par la mère de Pierre, fit un repas et ils invitèrent quelques voisins. Puis vint Noël qu'ils passèrent chez les parents de Pierre ayant réussi à trimballer le frère dans la carriole.

Pierre continuait les travaux des champs. Au printemps il sentit que l'année serait fructueuse. Après avoir ensemencé de la luzerne et une parcelle de maïs pour les gorets, il essaya de faire un morceau un lopin en blé. C'était risqué et c'est pour cela qu'il n'en fit pas beaucoup. Pourtant la terre était bien grasse et noire. Il la prenait dans la main et l'émiettait entre ses doigts. Elle ne s'effritait pas et ne restait pas en motte non plus… De la bonne terre…

Germaine avait déjà recommencé à faire ses fromages et Pierre retourna au marché avec sa femme. Elle apportait Paul et tous les voisins de la foire venaient la féliciter pour son beau garçon. Personne n'avait osé faire une réflexion, que ce soit sur la date du mariage ni celle de la naissance… Rien qu'en regardant la stature de Pierre ça suffisait aux mauvaises langues pour ne rien dire, au moins devant lui.

L'année s'écoula. Pierre était heureux avec son fils. Il adorait passer du temps avec lui et le petit guettait toujours son arrivée qu'il accueillait avec de grands cris.

Chapitre IX

1920

Paul avait commencé à marcher. Il se dandinait depuis la grande pièce jusqu'au fauteuil de son oncle. On aurait même dit que ce dernier essayait de l'appeler en émettant un bruit de gorge. Et tout ça sous la surveillance de Germaine qui lorsqu'elle devait s'absenter en dehors de la maison mettait le petit Paul dans un parc qu'avait fait Pierre. Un jour qu'ils étaient au marché, ils apprirent que le châtelain avait eu un fils après avoir eu une fille l'année d'avant. « Au moins ils l'auront leur héritier… »

Pierre de son côté était heureux de ses cultures. Pour la moisson viendrait le père avec ses gens. La luzerne qu'il avait semée verdissait et le maïs pour nourrir les gorets commençait à pousser. À peu près toute l'exploitation était en train de se préparer à donner le maximum. Dommage qu'ils aient dû vendre ces parcelles. Mais d'un autre côté elles étaient situées sur l'autre versant du ruisseau et pour y accéder fallait faire un grand détour. De fil en aiguille il repensa au

châtelain et à l'entourloupe que lui avait faite ce dernier. Au lieu de l'aider, il avait essayé de l'enfoncer un peu plus. « Si c'est ça la reconnaissance… Hé ben mon chameau… »

1923

Paul grandissait. Il suivait sa mère partout et était aux anges quand son père l'emmenait dans les champs. Les deux marchaient tranquillement. Paul, avec sa barboteuse, tenant la main de son père. Lui, accordant son pas à celui de son fils, était rayonnant de bonheur malgré les douleurs à la hanche qui revenait chaque fois qu'il faisait humide. Un matin en juillet ils ne purent réveiller le frère. Il était parti dans son sommeil et sur son visage était apparu un masque de paix qu'ils ne lui avaient jamais connu. Pierre reçut un premier coup. Il s'était habitué à cette présence silencieuse et était heureux en le voyant progresser, si petite soit la progression. Germaine pleura beaucoup, c'était sa dernière famille. Maintenant il lui restait son fils et son mari et elle redoubla d'amour pour ses êtres chers.

1925

Le père avait acheté une faucheuse mécanique. Pierre était allé la voir le jour où ils la livrèrent. Une espèce de charrette, tirée par un cheval, avec un siège et un bras sur le côté, qu'on pouvait lever et abaisser et qui permettait, lorsqu'il était en bas de couper une largeur d'un peu plus d'un mètre et demi. Une

machine qui paraissait infernale à dompter, pleine de pièces, d'engrenages et de leviers. Le vendeur qui était venu l'installer avait fait un concours avec des gens du village qui eux fauchaient à la main. Il était allé cinq fois plus vite. Et quelle facilité de faire le travail sans se fatiguer ! Tous les voisins étaient venus voir une des premières machines de la région. Le père qui crevait de fierté s'installa sur la machine et voulut faire un essai. Heureusement que la jument était facile à guider, car l'ensemble ayant démarré, le père entreprit de baisser le bras et si Pierre n'avait pas stoppé l'attelage au bout du sillon il aurait fauché le champ d'à côté et Dieu seul sait où il se serait arrêté. Le vendeur lui avait laissé une lame de rechange et un bidon d'huile pourvu que ce dernier fasse de la réclame pour son engin. Il lui avait dit aussi que si quelqu'un venait le voir de la part du père il lui verserait une commission. Cette année-là ils virent empierrer le chemin qui arrivait de Saint-Georges, traversait La Grande Prairie et La Croisée et finissait au-delà de Puyrensac. Ceci facilita énormément les déplacements pour aller au marché. Quand ils y allaient, ils croisaient toujours le cantonnier qui servait de colporteur de ragots de toutes sortes, mais qui était au courant de tout ce qui se passait le long de sa route. Cette année-là aussi son petit frère fut appelé sous les drapeaux pour trois ans. Quand Pierre le vit en uniforme, son cœur se serra. Les souvenirs remontaient en masse à sa mémoire et il regardait ce jeune homme si frêle, engoncé dans son

uniforme bien ressemblant à celui qu'il avait porté, mais fier de l'endosser.

Régulièrement il faisait le tour des terres avec Paul. Celui commençait à s'intéresser à la vie de Pierre. Il voulait conduire le cheval, alors Pierre le prenait sur ses genoux et le gamin était persuadé qu'il guidait l'attelage en poussant de grands cris « Hue… Hue… ». Pierre le regardait avec tendresse et fierté. Pour lui c'était le prolongement de l'amour qu'il avait pour Germaine. En plus, le gamin était éveillé et curieux de tout. Il n'arrêtait pas de poser des questions à tout le monde son père, sa mère et même ses grands-parents. Souvent Pierre ne savait quoi lui répondre, toutefois il sentait que la question de celui-ci n'impliquait pas forcément de réponse. L'important était plus la communication entre les deux et ça, ça fonctionnait parfaitement. Vers 10 ans Paul n'avait pas d'autre ambition que celle d'aller « aux champs » avec son père ou aller soigner les bêtes, même s'il les regardait avec méfiance. Avec sa mère il entretenait une relation d'amour qui faisait fondre Germaine. Le petit lui imposait toutes ses volontés et c'était avec plaisir qu'elle faisait semblant de lui obéir. Le gamin en profitait et payait sa mère en câlins interminables. Germaine et Pierre étaient tellement heureux que c'en était presque douloureux.

1932

Paul avait 14 ans bien sonnés. Il allait à l'école pendant les périodes où son père n'avait pas besoin de

lui. C'était un bon élève, il apprenait vite. Il ressemblait beaucoup à son père tant par la taille que par le caractère doux. Germaine était en adoration devant ses deux hommes. Paul le lui rendait bien en vénérant sa mère. Souvent il allait voir les grands-parents et son oncle. Ce dernier n'avait pas une grande santé, cependant avec le père ils arrivaient à bien tenir la ferme. Paul causait des heures avec son grand-père et Pierre était un peu jaloux de cette relation. Mais son père n'apprenait à son petit-fils que des bonnes choses. Le respect aux autres, l'amour du travail et de la terre. En juillet quand Paul fut reçu le premier au certificat d'études le grand-père voulut organiser une fête. Heureusement tout le monde s'y opposa, Paul le premier.

L'instituteur et le curé vinrent voir Pierre à tour de rôle. Chacun voulait s'approprier le gamin qui avait eu d'aussi bonnes notes. Les deux avec presque la même démarche, que Paul continue ses études pour le curé au petit séminaire et pour l'instituteur dans un lycée au chef-lieu. Pierre et Germaine ne savaient pas trop quoi faire. Ce fut Paul qui décida de rester à la ferme. Il sentait que son paternel avait besoin de lui et en plus il aimait cette terre où il était né. Germaine en était bien contente, même si quelque part elle aurait préféré que son fils devienne un savant malgré qu'elle aurait eu du mal à envisager la séparation.

Paul commença à travailler avec son père à temps complet. Mais de temps en temps il allait chez le grand-père voir sa machine et discuter avec lui. Quand deux

ans plus tard le grand-père acheta une moissonneuse-batteuse mécanique, ce fut Paul qui apprit à conduire la machine. Non seulement il pilotait les engins, mais il s'était aussi pris d'une vraie passion pour les moteurs et était capable de réparer la mécanique ou de changer des courroies.

Un jour, ils étaient tous les deux à la limite de leur propriété à côté du ruisseau et ils regardaient les noyers qui étaient sur l'autre rive.

– C'est curieux la découpe du terrain avec ce morceau séparé du reste, observa Paul.

– Ça faisait partie du domaine du temps de ton grand-père, lui répondit Pierre après un silence.

Son fils était-il prêt à savoir la vérité ? Fallait-il lui en parler ? Il ignorait l'histoire de la vente et même, il ne connaissait pas les circonstances et les intervenants de cette affaire.

– On a dû s'en séparer voilà déjà quelque temps, dit-il avec un peu d'amertume.

Paul sentit, dans le ton de voix de son père, qu'il y avait quelque mystère derrière tout ça. C'est sûr, ce n'était pas la première fois que des questions restaient sans réponse. Le cœur de Paul se serra un peu, il aimait tellement ses parents que la moindre de leur peine le touchait au plus profond de lui. Mais il savait que l'on ne pouvait pas revenir sur le passé et quand il voyait l'harmonie qui existait entre eux, il ne souhaitait qu'une chose : que cela continue longtemps.

Chapitre X

En 1934 le grand-père vint faire les foins chez Pierre avec sa moissonneuse. Ça restait des machines énormes avec des courroies immenses, sans protection aucune et très dangereuses. Germaine, malgré la peur de voir quelqu'un happé par toutes ces sangles était émerveillée de voir son fils conduire les engins, donner des ordres aux ouvriers pour remplir le bac et empiler les bottes que celle-ci éjectait. En dépit de son jeune âge, sa stature en imposait à tout le monde et l'on sentait l'orgueil du père et du grand-père. L'année d'après ils louèrent la moissonneuse aux voisins et passèrent les trois mois d'été à parcourir toute la région. Paul avait des rêves plein les yeux et si cela n'avait dépendu que de lui, il aurait acheté plusieurs machines pour couvrir tout le département. Mais les anciens le freinaient, l'argent, même s'ils étaient à l'aise, n'était pas de trop et échaudés par leur passé n'avait guère envie de signer pour des crédits.

Paul rongeait un peu son frein. Il sentait bien que son père fatiguait et tout ce qui pouvait faciliter le travail de ce dernier l'intéressait. Il lui fit essayer plusieurs cultures qu'il abandonna l'année d'après, pas assez rentables ou trop fatigantes. Il allait au marché avec ses parents et il avait une facilité pour lier connaissance avec les gens que tous lui enviaient. Il connaissait tout le monde et tous le saluaient avec respect, sachant son savoir en mécanique et son habilité à conduire les machines qui faisaient encore un peu peur aux paysans.

Un jour en revenant du marché :

– Tiens j'ai connu quelqu'un aujourd'hui qui est le fils d'un de tes amis, papa.

– Un ami à moi ?

– Ben oui, De Villiers, tu sais le châtelain.

Pierre et Germaine échangèrent un regard.

– Je ne savais pas que tu le fréquentais.

Même regard entre les parents.

– Tu l'as connu où ?

– Au service militaire.

Par chance ils arrivaient à la ferme ce qui évita à Pierre de s'étendre sur le sujet et heureusement Paul ne redit pas un mot de cette conversation.

En 1935 le père de Pierre acheta une des premières voitures du village. À vrai dire c'était une camionnette.

– Ça nous servira pour aller au marché.

Le père était tout fier de son achat, mais l'était

encore plus Paul qui essayait, malgré les interdictions de son grand-père, de mettre le nez dans le moteur. Il pavanait jusqu'au jour où il croisa le châtelain dans une voiture de sport. Il s'en ouvrit à son aïeul, celui-ci le regarda en souriant.

– Tu sais il faut toujours apprécier ce que l'on possède. Peu importe ce qu'ont les voisins, on sait comment on l'a eu, en revanche pour les autres on ne peut pas savoir.

En 1936 le père de Pierre tomba malade en hiver. Au début une mauvaise grippe qui le cloua au lit deux longs mois. Pierre et sa famille allèrent le voir plusieurs fois. Le grand-père paraissait désespéré de ne pas pouvoir bouger. Le frère de Pierre essayait de faire le maximum, toutefois on voyait bien que tout seul il se sentait perdu. Le printemps arriva et chaque fois qu'il pouvait Paul allait voir son grand-père. Mais tout l'amour de sa famille ne suffit pas. Il s'éteignit dans son sommeil une nuit de samedi à dimanche. Pierre fut choqué, pourtant moins que Paul qui considérait que son grand-père avait encore beaucoup de choses à lui apprendre. Le frère de Pierre mit plusieurs mois à sortir la tête de l'eau. Heureusement la mère, comme toutes les femmes de paysans et particulièrement celles de cette époque, reprit la barre et guida son fils jusqu'à ce qu'il soit sur la bonne voie.

Pierre à 50 ans devint l'aïeul de la famille. Sa responsabilité l'obligeait à veiller sur les terres de sa mère, dont une partie devrait lui revenir un jour en

plus des siennes. Il continuait à traîner la patte et avait appris à conduire la camionnette du père ce qui lui facilitait les déplacements. Il persévérait à faire les marchés et une fois par mois allait à la sous-préfecture faire la foire aux bestiaux. Le maire était venu le voir pour l'enrôler dans le conseil municipal, cependant sachant que le châtelain était son adversaire, il ne voulut pas faire de nouveaux conflits et refusa. Les récoltes et les moissons le fatiguaient énormément même si son frère, qui arrivait à la trentaine tenait bien son rôle dans sa ferme. Il était resté célibataire voulant rester près de la mère et n'ayant guère d'occasion pour convoler. Et c'était encore pire maintenant après la disparition du père.

1938

Paul passa la visite médicale pour l'incorporation et fut admis à l'armée. Il devrait être appelé l'année suivante. Cet événement troubla énormément Pierre. Il allait encore se retrouver tout seul. Même s'ils avaient réduit le service à deux ans c'était quand même très long. Enfin on verrait, comme disait Germaine. En attendant, son rejeton grandissait et avait tissé tout un réseau d'amitiés avec des jeunes de son âge. Il avait l'impression que même le fils du châtelain en faisait partie. Tant mieux… Fallait s'ouvrir aux autres et Pierre n'avait jamais trop eu ni l'envie ni l'occasion de le faire. Des fois même il ne rentrait pas de la fin de semaine et le lundi était une

lutte continue pour lui tenir les yeux ouverts. Germaine le regardait avec amour.

– Un de ces jours, il va nous ramener une bonne amie.

Pierre bougonnait, même si au fond de lui il était tellement fier.

Chapitre XI

Mai 1939

Pierre apprit la mobilisation générale par le garde champêtre qui parcourait toutes les fermes. Paul était en train de labourer et il partit le chercher. Paul ne parut pas trop inquiété. Il descendit au village et revint dans l'après-midi à la ferme.

– Ça y est. Ils ont déclaré la guerre. Mais ça va être rapide. Les Allemands ne passeront pas la ligne Maginot. On leur filera la raclée et on sera de retour pour les moissons.

Pierre sentit une immense tristesse l'envahir. Encore une guerre. Encore contre les Allemands. Les gens ne comprendraient jamais qu'à la guerre tout le monde perd.

– Ne vous inquiétez pas, je serais là pour l'été.

Dans l'après-midi, les copains de sa bande vinrent le chercher et ils partirent pour la gare.

Le lendemain Pierre essaya de savoir où son fils

avait été muté. À la mairie personne ne sut lui répondre. Ils pensaient qu'ils allaient être affectés à la défense de la ligne Maginot. Les soldats du village déjà sous les drapeaux étaient dans ce secteur.

Dans le train le sentiment qui dominait était la joie. Pour ces gamins, dont la plupart n'avaient jamais quitté ni leur ferme ni leurs parents, partir était plus une aventure qu'autre chose. Ils croyaient qu'ils allaient revenir avec l'uniforme qui donne du prestige et fait tomber toutes les filles. Ils se sentaient libérés de la férule des vieux et même si ceux-ci disaient des atrocités de la guerre, eux pensaient que celle-ci ne serait pas pareille. Déjà elle serait plus courte et ils seraient bientôt de retour, auréolés de gloire d'avoir vaincu l'ennemi. Et même si presque tous avaient au moins une fois chassé et tiré avec le fusil de la famille, là ils auraient de vraies armes. Un des garçons sortit un harmonica et ils commencèrent à chanter.

Pierre lui était resté à la ferme. Même sa femme ne parvenait pas à le dérider. Elle aussi, elle commençait à broyer du noir. Il venait de partir et déjà ils étaient inquiets…

Paul arrivait à la caserne. Ils n'avaient pas beaucoup d'informations sur leur destination finale. Toutes sortes de bruits courraient. Mais celui qui revenait le plus était que personne ne savait réellement rien et qu'il fallait attendre. Ils s'installèrent donc et c'est seulement au bout d'une semaine que l'on donna l'ordre de départ à une partie du régiment. Paul en

faisait partie. Une fois dans les camions toute l'insouciance du début avait disparu. Personne n'avait su leur dire vers quelle destination ils se dirigeaient. La seule chose dont ils se rendaient compte est qu'ils allaient vers le nord. Au bout de presque deux jours de voyage, ils arrivèrent en pleine nuit dans une autre caserne. Aucun soldat n'avait réussi à lire ou à découvrir dans quelle ville ils étaient. Le lendemain, au lever du jour, ils apprirent que leur détachement devrait renforcer les troupes dans la région de Sedan qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres. Mais encore une fois personne ne fut capable de leur dire exactement où. Ils touchèrent leur paquetage à l'intendance. Puis on leur montra leur dortoir. L'après-midi ils passèrent au coiffeur. Le soir, entourés de leur barda, ils commencèrent à s'inquiéter et beaucoup eurent du mal à s'endormir. Le matin suivant un sergent, après les avoir mis en formation, leur expliqua qu'ils allaient être formés au maniement des armes. Et pendant deux mois ils apprirent à tirer, à ramper, à courir avec le poids du paquetage sur le dos. Il faisait beau et la campagne environnante était accueillante. Quelque part les vacances continuaient. Au bout de ce laps de temps, l'armée considéra qu'ils étaient au point pour faire de bons petits soldats. Pendant toute cette période, ils passèrent une partie de leur nuit soit à jouer aux cartes soit à aller au cabaret du coin où ils trouvèrent d'agréables compagnies féminines et beaucoup d'alcool à boire.

Puis vint le jour où on leur déclara qu'ils étaient « aptes » pour monter en ligne.

Donc le lendemain ils furent transportés à une vingtaine de kilomètres dans un petit fortin où ils assurèrent la relève des troupes qui l'occupaient. Et la vie de caserne continua, sauf qu'ils étaient un peu moins nombreux. Une nuit ils entendirent des bruits sourds au loin « Le canon… Ils attaquent ». Mais ça ne dura qu'une heure ou deux et personne ne les attaqua.

– N'empêche que s'il y a eu du canon, ils ne doivent pas être très loin… marmonnait un sergent qui paraissait vieux comme Hérode, mais qui en fait avait 35 ans. Va falloir se préparer.

Rien que ce discours leur fit baisser leur moral au plus bas. Même s'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, leur instinct leur disait que ça ne présageait rien de bon. Le silence s'établit sur toute la section.

La journée passa sans que rien ne se produise. Dans la soirée le moral commença à remonter. Ils étaient renfermés dans leur fortin et les journées s'étiraient longues et ennuyeuses. De temps en temps au loin, le canon tonnait et un voile d'inquiétude couvrait de nouveau le groupe, mais vite dissipé. Ils commençaient comme leurs aînés à vivre moment après moment sans réfléchir à l'avenir.

Le mois passa et ils revirent à la caserne. Ils échangèrent leurs impressions avec les recrues restées sur place. Et la vie insouciante reprit ses droits. Paul

se forgeait une réputation de boute-en-train et même de casse-cou à l'occasion des entraînements. D'un autre côté sa passion des moteurs reprit le dessus. Dès qu'il le pouvait, il allait à l'atelier mécanique discuter avec les mécanos et essayer de mettre le nez dans les moteurs. Après deux mois ils eurent droit à leur première permission d'une semaine.

Paul rentra chez lui. Dans le train il se retrouva avec Michel Marie, le fils du châtelain, qui était lieutenant, « comme mon père » disait-il, et qui était cantonné pas très loin de la caserne de Paul. Leur jeunesse les fit se rapprocher et ils se rendirent compte que non seulement ils étaient du même pays ou presque, mais qu'en plus ils avaient beaucoup de points en communs. Ils partagèrent leur expérience naissante de la guerre et en arrivèrent à la conclusion que ça allait être une aventure qui devait durer peu.

Quand Pierre vit son fils en tenue de soldat son cœur faillit s'arrêter tant ses souvenirs lui revenaient en masse à la mémoire. Déjà l'uniforme, qui n'avait guère changé depuis l'autre guerre, et ensuite l'entendre raconter ses premières expériences, lui causa beaucoup d'émotions. Germaine elle, était contente tout simplement. Elle savourait le moment d'avoir ses deux hommes à la maison même si elle savait que le temps lui était compté. Déjà sa santé flanchait un peu. L'hiver dernier, elle avait mis longtemps à récupérer d'un rhume pourtant anodin. Et depuis elle sentait que son corps avait plus de mal à

réagir. La semaine passa en coup de vent et le temps du départ arriva. Paul retrouva dans le train Michel Marie et ils refirent le voyage ensemble en sens contraire. Ils se racontèrent leur permission. Cependant à aucun moment il ne fut question des parents ni de la relation qui avait pu exister entre eux. Les seules choses sur lesquelles tournait la conversation étaient en priorité les filles du village, les conditions des casernes respectives et en dernier la guerre. Ils passèrent la nuit dans le train et le lendemain se séparèrent, chacun retournant dans sa base.

Chapitre XII

Les mois d'hiver passèrent entre gardes dans le fortin et sorties près de la caserne. Paul commençait à se faire beaucoup d'amis de son village. Malgré tout, personne ne parlait du passé et ses questions sur ce qui était arrivé pendant la Première Guerre restaient sans réponse. Les jeunes n'avaient pas fait raconter au vieux leur guerre ; ils n'avaient pas trop insisté non plus. Il en sut un peu plus avec le fils du quincaillier qui avait vu son oncle revenir des camps de prisonniers. Il pouvait décrire comment il était et tout ce qu'il avait souffert jusqu'à sa mort, néanmoins il n'avait pas plus de renseignements. Puis Paul se désintéressa de l'affaire et, comme tout le monde, ses préoccupations se résumèrent à la vie journalière et le peu de nouvelles qu'ils avaient sur l'évolution du conflit. En l'état actuel des choses les Allemands étaient freinés sur cette ligne et tous pensaient qu'il y aurait une offensive au printemps. À la caserne, Paul

découvrit, en discutant avec les mécanos, qu'il avait la possibilité de se présenter pour un examen au permis de conduire. Il s'informa de tous les documents à fournir et un major lui fit passer son permis. Ce dernier lui dit que dans l'armée ça ne lui serait pas trop utile, pourtant si un jour il retournait dans le civil il pourrait s'en servir.

Ils allaient de temps en temps faire la relève de soldats qui étaient cantonnés sur la ligne Maginot et une fois même ils montèrent beaucoup plus au nord. Ils arrivèrent jusqu'à Ohain où ils remplacèrent une section dont les intégrants étaient presque tous malades. Ils s'installèrent dans le fortin qui était situé à la sortie du village. Bon… Village, c'était beaucoup dire. Une église, quelques maisons, un café c'est tout ce qui composait cette agglomération. Le bâtiment, étant orienté vers le nord en prévision d'une éventuelle attaque, était très sombre. Déjà qu'en temps normal la région n'était pas réputée par son ensoleillement, là il pleuvait et tout était gris. Dans le fortin trois pièces. La première servait de salle commune, la deuxième de dortoir et la troisième d'entrepôt de munitions. En théorie on aurait du se voir d'un fortin a l'autre, mais vu le temps gris l'unique moyen de communication était la radio qui marchait plus ou moins bien. Ils étaient douze soldats et un sergent. Pour celui-ci le leitmotiv était la défense de la patrie jusqu'au sacrifice de leur vie. Sincèrement, déjà ils n'avaient guère envie de mourir, et puis la

guerre était loin, donc il n'y avait pas trop de raison de s'inquiéter. Paul se trouvait patriote. Il aimait bien sa patrie et considérait que défendre la France était un devoir. Mais, bon, on verrait quand les Allemands arriveraient… La vie dans le fortin était très monotone. L'ennui les guettait. Une fois la casemate nettoyée, les armes révisées et huilées, le tour d'inspection terminé et la corvée de latrines effectuée il ne restait pas grand-chose à faire. De temps en temps on envoyait un soldat jusqu'au café chercher le journal ce qui donnait de quoi discuter toute la journée. Comme ils n'avaient pas le droit de s'éloigner de leur poste, ils n'avaient, encore une fois, qu'une vision partielle des événements. L'Europe entière attendait, La France, sûre de sa ligne Maginot, attendait. Tout le monde attendait. Et puis la corvée du fortin se termina et retour au bercail. Paul et ses copains ne pouvaient savoir que la prochaine garde serait très mouvementée.

De retour à la caserne, il y avait une lettre qui attendait Paul. La voisine avait écrit pour les parents, pour faire plus vite. Son père continuait avec son travail et chaque fois c'était plus pénible. Il avait des difficultés pour aller donner un coup de main à son frère et ce dernier avait été obligé de laisser en friches pas mal de terres. Sa mère après avoir vécu un hiver malade, avait du mal à s'en remettre. Elle continuait à tousser et n'avait guère d'allant. En lisant ces lignes, Paul sentit combien ses parents, sa ferme, en fait toute

son existence là-bas lui manquait. Et même si sa vie, en ce moment était tranquille, il aurait donné cher pour être dans son village.

Mai 1940

Début mai ils revirent au fortin. Dans le village rien n'avait changé et malgré les nouvelles contradictoires des journaux, les villageois n'avaient pas l'air inquiets. Et ils reprirent la monotonie du fortin. Comme d'habitude la première corvée fut celle du nettoyage des lieux. Ceux qui partaient avaient tellement hâte de rentrer qu'ils laissaient tout en plan et filaient à la vitesse de l'éclair. Puis le rangement dans l'armurerie. C'était curieux la distribution des armes et des munitions. Un bon tiers des fusils n'avaient pas les cartouches correspondantes, et un bon tiers de munitions ne correspondait pas à l'armement qui était en réserve. Heureusement il y avait de quoi approvisionner la mitrailleuse qui était sur le toit. Ensuite nettoyage général. On ne voyait pas grand-chose dans le fortin et essayer de faire sortir l'odeur à humidité qui imprégnait tout, était mission impossible. Le jour ne pénétrait qu'à travers de petites meurtrières qui devaient être fermées avec leur volet de défense quasiment toute la journée. Donc ils vivaient dans une semi-pénombre et la garde à la mitrailleuse, dont l'opérateur avait, ainsi que le serveur, la tête à l'extérieur, prenait des airs de promenade, même par mauvais temps. Au moins, ils

respiraient et échappaient pour quelques heures à l'atmosphère étouffante faite de soldats enfermés et mal lavés et de la transpiration de ce début mai qui apportait les premières chaleurs.

10 mai 1940

Toute la nuit ils avaient entendu le canon au loin vers le nord. Le sergent prit les mesures d'alerte. Chacun était à son poste, pourtant personne ne voyait rien et surtout personne ne pouvait imaginer ce qui se passait. Dans un sens tant mieux, s'ils avaient compris la réalité, ils auraient détalé comme des lapins. Toute la journée, le bruit sourd continua et on avait l'impression que ça se rapprochait. Les hommes ne fermèrent pas l'œil de la nuit si ce n'était par intermittence. La peur commençait à être palpable. Le jour suivant le bruit se poursuivit toute la journée. Ils avaient l'impression que la terre tremblait. Mais bien sûr ce n'était qu'une impression due à leur imagination. Étant enfermés dans ce bloc de béton leur visibilité était nulle, toutes les meurtrières protégées et obscurcies par les volets de défense, la seule information qu'ils avaient était celle donnée par les servants de la mitrailleuse qui, à cause de la brume et d'un léger brouillard, imaginaient plus qu'ils voyaient. La nuit se passa de la même manière et ils ont eu l'impression qu'à un moment de la nuit le bruit était sur eux. Les servants, croyant voir soit des feux ou des lumières, créaient une ambiance de panique

indescriptible. Puis peu à peu le bruit s'éloigna et au matin ils avaient l'impression qu'il venait du sud.

Vers 10 heures, la radio cracha quelques phrases et la seule chose qu'ils comprirent était qu'ils devaient se replier vers leur base. Dès l'ordre donné, ils sautèrent dans le camion et prirent la direction du sud-est. Ils avaient l'impression d'apercevoir des mouvements qui pouvaient être assimilés à des troupes ennemies. Mais était-ce leur imagination qui leur jouait des tours ? Toujours est-il que la route était dégagée et qu'ils revenaient le plus vite possible vers la caserne. La radio continuait à cracher des ordres que personne ne comprenait. En arrivant au casernement on aurait dit une fourmilière. Là, ils apprirent que les Allemands étaient passés à côté d'eux et qu'ils allaient tellement vite qu'ils avaient dû s'arrêter à une dizaine de kilomètres de Ohain pour attendre le reste des troupes. Et tout ça sans avoir tiré un seul coup de feu. Le sergent revint avec des nouvelles. Il fallait encore aller vers le sud jusqu'à l'autre garnison et là on ferait un regroupement pour lancer la contre-attaque. Arrivés à l'endroit du ralliement Paul eut la surprise de retrouver Michel Marie et d'être incorporé avec sa section à celle qu'il commandait. Après avoir discuté avec un peu tout le monde, ils se rendirent compte qu'en fait personne réellement ne connaissait la position ni des troupes allemandes ni de leurs propres soldats. Ils se mirent en route et au bout d'une heure de camion, s'arrêtèrent dans une ferme. Les

instructions étaient de se retrancher et de défendre la ferme qui était perchée sur une colline. Ils creusèrent des trous d'homme et enterrés dans leur terrier, ils commencèrent à attendre. Toutes les défenses étaient orientées vers le nord. Mais Paul n'était pas persuadé que les Allemands ne soient que vers le nord. Effectivement à l'aube suivante ils attaquèrent. Mais ils le firent de tous les côtés. Tant du sud que de l'est et même du nord. La bataille dura peu, deux heures après ils se retrouvèrent encerclés de toutes parts et le capitaine donna l'ordre de se rendre. De sa section, Paul savait qu'elle n'avait pas eu beaucoup de pertes : un mort et deux blessés. Ils levèrent les mains bien haut et regardèrent ces hommes qui étaient leurs ennemis, mais qui malgré leur uniforme impressionnant, ne paraissaient guère différents d'eux. Ils furent regroupés, mis en colonne par quatre et obligés de marcher vers on ne sait où.

Chapitre XIII

Paul était juste à côté de Michel Marie. Ils se regardaient les deux et Paul raconta ses aventures de trois derniers jours. De son côté Michel Marie n'avait vu l'ennemi que quand il avait été fait prisonnier. Les deux étaient sans arme et sans paquetage, laissés à la ferme, et avaient l'air plus déconfits qu'autre chose, alors que tous leurs camarades semblaient résignés et perdus. Un garde tous les 100 mètres surveillait le troupeau des prisonniers. À un virage de la route, la sentinelle étant une cinquantaine de mètres en avant, Paul regarda Michel Marie puis le fossé profond qui bordait le chemin et qui était plein de broussailles. Un regard suffit à exprimer leur pensée. Un coup d'œil devant, un coup d'œil derrière et ensemble ils sautèrent dans la rigole et se glissèrent instantanément dans les roseaux. Leurs camarades proches leur jetèrent un regard. Mais ceux qui étaient 10 mètres derrière ne les voyant déjà plus, les

ignorèrent. Ils restèrent tapis là, dans la vase, jusqu'à la fin du défilé des prisonniers. Une fois la route déserte ils s'enfuirent vers un petit bois qui était à quelques centaines de mètres. Là, essoufflés ils regardèrent passer les engins militaires qui suivaient la colonne de captifs. Ils se firent une cache dans les buissons et attendirent que toutes les troupes aient défilé. À voix basse ils purent discuter.

– C'est bien beau, disait Michel Marie, mais maintenant on fait quoi ?

– Dis, c'est toi le lieutenant.

– D'accord, mais ce n'est pas prévu dans les manuels.

– L'évasion, c'est quand même prévu, non ?

– Oui, mais ça ne dit pas ce qu'il faut faire après.

Inconsciemment ils savaient qu'ils devaient rejoindre les troupes françaises. Mais où se situaient-elles ? Paul suggéra d'aller vers le sud jusqu'à ce qu'il retrouve l'armée française.

Ils attendirent le soir et se remirent en marche. Paul donnait la direction sud-sud-ouest. Ils marchèrent toute la nuit et se trouvèrent pour la journée une cabane dans une vigne où les ouvriers rangeaient leurs outils. Ils avaient bu à une source par contre la faim commençait à les tirailler. Ils réussirent à dormir et le soir se remirent en route. En approchant une ferme, ils allèrent jusqu'au potager et Paul arracha des légumes avant que, alerté par le chien, le paysan ne sorte de son habitation. Ce n'était pas beaucoup mais faudrait s'en

contenter. Vers la fin de la nuit, ils tombèrent sur une ferme qui devait être abandonnée et se servirent de la grange comme dortoir. Au moins ils ne sentiraient pas la chaleur de la journée.

– Et si on retournait vers chez nous, demanda Paul, il y aura peut-être quelqu'un qui pourra nous renseigner et au besoin s'il faut attendre un peu je saurai où nous réfugier.

– Moi je ne peux pas aller chez moi. Tu t'imagines ce que dirait mon père. « Moi j'ai fait la guerre… Pas votre simagrée de bataille… »

– Écoute, allons vers là-bas, après on verra bien.

Ils mirent 11 nuits pour arriver en vue du village de Paul. Ils n'avaient pas eu tout le temps la chance de trouver un potager et même plusieurs fois ils durent dormir dehors dans des buissons, n'ayant pas aperçu de grange. Et pendant tout ce périple, ils ne durent se cacher qu'une fois ayant entendu des bruits de moteurs, mais qui en fait, n'avaient rien à voir avec une armée quelconque.

Ils arrivèrent en pleine nuit chez Paul. Les chiens commencèrent à aboyer, cependant dès qu'ils le reconnurent laissèrent juste échapper un gémissement de bonheur. Malgré l'heure tardive Pierre apparut à la porte de la pièce le fusil à la main.

– Qui c'est ? Ou je tire.

– C'est moi Paul…

– Rentre… Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas tout seul ?

Paul s'avança dans la pièce et quand Pierre découvrit que son compagnon était Michel Marie il fronça les sourcils.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– On s'est échappés et on a faim.

Germaine qui venait d'entrer, en entendant ces mots s'empressa d'apporter une miche de pain et mit du bois pour raviver la cuisinière.

Pierre regardait inquiet les deux garçons et attendait avec patience qu'ils racontent leur histoire. Les deux se regardaient un peu intimidés par les parents. Puis Paul se lâcha et décrivit tout ce qui lui était arrivé. Pendant ce temps, Germaine avait réussi à faire une omelette avec un gros morceau de lard qu'elle commençait à servir aux garçons. Paul ayant tellement faim, n'avait même pas remarqué la pâleur de sa mère qui les regardait.

– Et vous allez faire quoi ? demanda Pierre.

– Ben… Demain on ira à la gendarmerie voir s'ils savent nous donner des indications. Les Allemands sont arrivés jusqu'ici ?

– Non, dit Pierre. Ils ont été arrêtés un peu au nord. Mais de toute façon si on fait sauter les ponts ils auront du mal à passer.

Après s'être calé l'estomac, les deux jeunes tombaient de sommeil et ils allèrent se coucher dans l'ancienne chambre de Paul. Les parents sachant qu'à cette heure-là ils ne pourraient plus dormir se regardèrent en se demandant ce qu'il allait bien se

passer. Pierre avait acheté une radio. Un de ces meubles énormes qui diffusait de la musique et des informations.

Le lendemain Paul se rendit à la gendarmerie. Ils furent incapables de lui donner plus d'instructions n'en ayant pas eux-mêmes. Ils lui conseillèrent de rester chez lui. Dès que la situation serait plus claire, ils le tiendraient au courant. Michel Marie n'osait pas aller se présenter au château. Il décida de rester un temps avec Paul. Les moissons arrivèrent. Pierre était à la fois content d'avoir son fils et inquiet pour l'avenir. D'un côté, après l'armistice, l'ordre de démobilisation allait bientôt arriver et d'un autre côté on parlait déjà de rationnement… Rien de bien rassurant, en effet…

Chapitre XIV

Commençait le passage de l'exode. Des colonnes de familles fuyaient vers le sud, vers la zone libre. Peu passaient par la ferme et les rares qui s'arrêtaient avaient de quoi se restaurer pour continuer leur route. Germaine voyait tous ces gens avec une tristesse infinie. Même s'ils avaient eu une affluence de réfugiés, elle se tarit toute seule quand il ne resta qu'un passage et que les routes nationales commencèrent à être bombardées. Cela dura jusqu'en septembre où là une fois tous les ponts démolis ils devaient aller beaucoup plus à l'est pour traverser.

Fin juillet effectivement arriva l'ordre de démobilisation pour Paul. Quant à Michel Marie s'il avait eu du courrier il l'aurait eu au château, donc il ne pouvait être au courant. Pourtant un jour il prit son courage à deux mains, se rendit chez lui et demanda à Paul de l'accompagner. Son père les accueillit avec froideur. Gaétan avait du mal à

comprendre cette nouvelle guerre. Il n'y avait plus de bataille et il n'admettait pas l'armistice. D'un côté il était content de revoir son fils à la maison, mais quelque part ce dernier représentait l'image de la France d'aujourd'hui, défaitiste et courbée sous le joug allemand. En plus de nouveau il n'avait plus de main-d'œuvre et il se sentait pénalisé, même si, à priori, tout le monde était dans son cas. Michel Marie eut beaucoup de mal à supporter les jérémiades de son père et ils préférèrent repartir chez Paul. Ce dernier avait eu l'occasion de croiser la sœur de Michel Marie. Celle-ci ne lui accorda qu'un regard rapide. Déjà étant légèrement plus âgée qu'eux, ses parents lui avaient inculqué la notion de classe et de fait, elle avait bien appris ses leçons. La seule chose était l'amour qu'elle avait pour son frère qui l'emplissait d'inquiétude vis-à-vis de celui-ci. Paul garda un bon souvenir de cette jeune fille en robe luxueuse qui les regardait de toute la hauteur de son mètre 70. Son père les laissa partir en cachant son mécontentement. La seule chose positive est que Michel Marie avait reçu lui aussi son ordre de démobilisation.

Chez Paul ils purent faire les moissons jusqu'au mois de septembre. Vers le quinze, les premiers Allemands arrivèrent au village. Pierre les vit un jour qu'il était au marché. Ils n'étaient pas très nombreux, une vingtaine, mais les habitants commençaient à en avoir peur. Commencèrent aussi les cartes de

rationnement. Pierre qui avait déjà connu ça ne s'en inquiéta pas outre mesure. La seule chose qui le préoccupa fut le rationnement de tabac. Il fumait la pipe et en son for intérieur décida que l'année suivante il en planterait un carré pour sa consommation personnelle. Le reste, hé bien ils referaient du troc comme déjà ils avaient fait. Ce qui l'inquiétait plus était la réflexion d'un des employés de la mairie qui lui dit qu'il allait devoir inscrire au registre tout le monde, même les démobilisés. En rentrant, Pierre resta pensif. Peut-être Paul courrait le danger d'être de nouveau fait prisonnier si les Allemands le découvraient. Ils décidèrent alors que les jeunes iraient chez un cousin qui vivait une dizaine de kilomètres au sud dans la zone encore libre. Le lendemain Paul et Michel Marie partirent le cœur un peu lourd, mais on comprenant la nécessité de fuir devant l'avance allemande. Germaine les vit s'en aller et son angoisse recommença.

Paul et Michel Marie continuèrent leur périple vers le sud. Ils arrivèrent chez le cousin qui les accueillit de façon un peu mitigée. Il était content d'avoir de la main-d'œuvre pas chère, mais d'un autre côté on disait que les Allemands seraient bientôt là. Au bout d'une semaine, les deux compères décidèrent de reprendre la route vers le sud avec une adresse d'un cousin du cousin qui était en zone libre. Ce dernier avait un troupeau de chèvres et il manquait de personnel pour s'en occuper. Donc Paul et Michel Marie furent

convertis en bergers. Cela leur laissait beaucoup de temps pour discuter entre eux et Michel Marie raconta son enfance au château et la fierté qu'il avait de faire partie de cette famille. Ils parlèrent un peu de sa sœur, seulement ils n'avaient pas reçu tout à fait la même éducation. Paul lui, lui parla du travail de la terre et de la mécanique qu'il aimait par-dessus tout. Des relations que leurs pères respectifs avaient eues il n'en fut pas question. Aucun des deux parents n'avait raconté l'histoire exacte de ce qui s'était passé. Le temps s'écoula et l'hiver arrivant ils ne purent sortir le troupeau. Paul en profita pour entretenir et même réparer les quelques machines de la ferme. Michel Marie lui, enseignait aux enfants du cousin à lire et à compter, les classes ayant toutes fermé.

Ils réussirent à passer une année et demie de cette façon. Paul envoya une lettre et en reçut une en retour. Sa grand-mère était morte en janvier. Son oncle s'était marié et continuait à s'occuper de la ferme. Ils auraient un bébé pour Pâques. De son côté Pierre fatiguait beaucoup, heureusement c'était la saison froide et les travaux étaient ralentis. Germaine avait été malade bonne partie de l'hiver. Le médecin avait dû venir plusieurs fois et elle ne s'arrêtait pas de tousser. Les Allemands continuaient à occuper le village. Les cartes de rationnement avaient commencé leur valse même si ça ne les gênait pas trop. Ils donnaient aussi des nouvelles des voisins, des gens dont Paul ne connaitrait bientôt plus la vie. De son

côté Michel Marie avait aussi des nouvelles de sa famille. Ses parents continuaient leur vie toute en jérémiades. Le seul moment où Paul releva la tête fut quand Michel Marie lut le peu qu'avait écrit sa sœur.

En juin 1942 les Allemands arrivèrent dans le village. Le cousin leur apporta l'information et leur dit de ne pas trop s'inquiéter, ils ne révisaient aucun document. Pour cela ils furent donc étonnés quand la gendarmerie arriva jusqu'à la maison et leur demanda leurs papiers. Mais malgré la présentation de leur livret militaire et de la feuille de démobilisation, ils les emmenèrent jusqu'au poste où là, un et une sous-officier allemand examina d'œil attentif les documents. Il invita les deux hommes à s'asseoir et sortit de la pièce. Il revint dix minutes après avec un gradé.

– L'unteroffizier demande si vous êtes nés ici.

– Non.

– Dans quel endroit êtes-vous nés ?

Après avoir décliné leurs lieux de naissance, le gendarme les traduisant à son collègue, ils virent que les deux soldats échangèrent quelques phrases en allemand.

– Nous devons vérifier vos dires. Savoir que vous n'êtes pas des prisonniers échappés ou des déserteurs. Vous irez en cellule jusqu'à ce que nous ayons une réponse. Nous gardons vos livrets.

En cellule ils se trouvèrent avec une dizaine de personnes de tout horizon, mais sensiblement du même âge. Les uns étaient accusés de désertion,

d'autres de suspicion de résistance et enfin d'autres ne savaient pas du tout ce qu'ils faisaient là.

Ils s'accommodèrent pour dormir. Ils durent partager une paillasse et une couverture qui avait dû couvrir un cheval tellement l'odeur était forte. Même si le temps était clément il faisait froid dans la cellule. Paul et Michel Marie n'étaient vêtus que de leurs habits de berger pieds nus dans leurs sabots. Mais peu à peu la chaleur humaine réchauffa l'atmosphère.

Chapitre XV

Ils stagnèrent trois semaines dans la cellule. Certains prisonniers étaient partis d'autres arrivés. Personne ne savait exactement où ils allaient et quand ils partaient. Quelques-uns étaient là depuis des mois et n'avaient aucune idée de leur destin. Deux fois par jour, on leur servait une espèce de soupe claire aux choux où de temps en temps flottait quelque chose qui paraissait être de la viande. Un matin le sous-officier vint les chercher et sans plus d'explication les mit avec une vingtaine d'autres prisonniers au milieu de la cour. Il pleuvait et ils durent attendre jusqu'à l'après-midi pour qu'un camion les embarque pour les emmener dans un camp à côté de la gare. Toujours sans explication ils les parquèrent dans un grand bâtiment où ils se retrouvèrent avec une centaine de prisonniers. Ils restèrent là trois jours jusqu'à ce qu'on vienne les chercher et les faire monter dans un wagon où ils restèrent une journée et une nuit complète. Bien

sûr chaque fois qu'ils déménageaient personne ne leur donnait ni à manger ni à boire. Les gardes étaient accompagnés de chiens et on aurait dit qu'ils ne parlaient qu'allemand. Le lendemain les wagons se mirent en route. Après avoir roulé pendant trois jours, voyage entrecoupé d'arrêts inopinés et sans avoir eu une goutte d'eau ni un gramme de nourriture, ils s'arrêtèrent.

Dans le compartiment les gens étaient tellement serrés qu'ils ne se rendirent pas compte que plusieurs d'entre eux étaient morts d'inanition, et ils le virent seulement quand ils descendirent du wagon. Ils vinrent les chercher le lendemain en milieu d'après-midi, les mirent en rang et ils commencèrent à marcher. Ils marchèrent toute la nuit et au matin arrivèrent devant un camp entouré de barbelés avec des miradors à chaque coin. Ils furent parqués à côté d'un bâtiment et durent attendre que les autorités enregistrent tous les détenus. Ils passèrent devant une table où il y avait trois gradés qui leur demandaient des renseignements en remplissant des fiches.

Quand tout le monde fut inscrit, ils les emmenèrent dans un grand hangar où il y avait des rangées de lits de chaque côté sur trois étages. Ils durent choisir chacun un lit sur lequel ils trouvèrent une écuelle et une cuillère. Après un moment vint un soldat avec une cantine qui leur servit une soupe et un morceau de pain. Les prisonniers étaient tellement contents d'arriver quelque part, qu'ils se couchèrent

sans demander leur reste. Le lendemain ils découvrirent leur univers. Après un rassemblement dans la cour et le comptage des prisonniers, ils furent libres… De ne rien faire. Le hangar dans lequel ils dormaient était entouré d'un carré d'herbe lui-même fermé par des barbelés. Ils voyaient quelques bâtiments qui paraissaient avoir la même distribution. On pouvait apercevoir les prisonniers des autres constructions, mais la distance interdisait de leur parler.

Tous ceux qui étaient dans le dortoir de Paul venaient d'arriver, donc personne n'était au courant des coutumes du camp. Les gens tournaient en rond et la plupart essayaient de faire connaissance avec leurs compatriotes. Quelques gars du pays se retrouvaient et se donnaient des nouvelles. D'autres étaient complètement apathiques et ne réagissaient pas à leur environnement. La soupe arriva vers midi. Toujours le même brouet et peut-être des morceaux de légumes flottaient dedans. Et la ronde autour du bâtiment recommença. Heureusement le temps était plutôt clément, sinon il aurait fallu rester dans le hangar et Paul s'imaginait que ce devait être moins agréable.

Plusieurs jours passèrent et un matin ils furent convoqués un par un, dans un bureau, où devant trois personnes ils durent compléter leur fiche. Des trois l'une d'elles était un prisonnier français qui parlait allemand et traduisait les propos des interrogés.

Comme la pénurie de main-d'œuvre touchait aussi l'Allemagne, ils utilisaient les captifs pour colmater les absences de personnel. Paul eut le choix entre une usine et une ferme. Il choisit la ferme tandis que Michel Marie décida lui d'aller à l'usine.

Trois jours après, ils firent monter dans un camion une dizaine de prisonniers ainsi que deux surveillants et se rendirent à une métairie située à quelques kilomètres. Là un paysan leur distribua des tâches de nettoyage ou de bêchage. Bien sûr il ne parlait qu'allemand, cependant le travail de la terre restait le même partout et ils comprirent vite les instructions données par le fermier. À midi ils s'arrêtèrent et la femme du paysan leur servit un plat avec des légumes et un morceau de lard. Voilà déjà quelques semaines que Paul ne mangeait pas aussi bien et à sa faim. Ce repas lui redonna des forces, en plus du travail qui, même s'il était dur, restait une besogne agricole, à l'air libre, comme il en avait fait pendant des années, lui faisait voir la vie presque d'une autre manière. Le soir au retour ils échangèrent leurs impressions avec Michel Marie.

– Tu vois l'usine, c'est un truc à la chaîne, mais, bon le boulot n'est pas trop tuant. Il y a beaucoup de femmes qui travaillent à l'atelier de montage, cependant j'ai été incapable de savoir ce qu'on assemble, elles parlent toutes allemand. C'est tellement divisé en section que personne ne sait très bien ce qu'il y a au bout. Il y a déjà des prisonniers de

l'autre bâtiment, mais ils sont beaucoup plus surveillés que nous.

Une fois que Paul lui eut raconté sa journée Michel Marie le regarda avec envie quand il décrit le repas de midi. À lui, ils lui avaient donné une tranche de pain avec une espèce de pâte qui aurait pu ressembler à de la viande et qui n'avait aucun goût, mais même ça, c'était meilleur que la soupe qui leur fut servie le soir. Le temps des moissons arrivait. Michel Marie fut embauché pendant une quinzaine pour aller travailler avec Paul et quand ce fut fini il retourna avec regret à l'usine. L'automne arrivait et Paul demandait ce qu'il pourrait bien faire en hiver. Dans un hangar il aperçut des engins agricoles qui paraissaient abandonnés. En petit nègre il essaya de savoir en discutant avec le paysan quel était le problème. D'après ce qu'il comprit, le fils de la maison qui s'en occupait était parti à la guerre et, comme lui, il n'y connaissait rien, elles restaient là en attendant des jours meilleurs. Paul demanda la permission de les réviser. L'agriculteur enchanté, mais quand même suspicieux, le regarda inspecter les mécaniques. Paul, après un temps d'observation essaya d'expliquer au paysan qu'il fallait démonter certains engins, nettoyer et réparer certaines pièces et les machines pourraient remarcher. Son interlocuteur eut l'air de le comprendre et son visage s'éclaira d'un grand sourire…

– Gut… sehr gut… shöne.

Paul vit qu'il avait gagné la partie et le lendemain il fut convoqué au bureau. Là on lui signifia qu'il resterait l'hiver ou au moins la période qu'il lui faudrait pour remettre en état les machines, alors que presque tous les autres collègues iraient à l'usine. En son for intérieur Paul se dit qu'il mettrait suffisamment de temps pour passer la saison froide. De son côté Michel Marie avait pris la responsabilité d'un groupe de prisonniers et leur organisait le travail. Paul commençait à parler quelques mots en allemand. Il avait un peu de mal à considérer le couple d'anciens comme des ennemis. Il avait plus l'impression que c'était de sa famille et il partageait leur souffrance pour l'absence de leurs deux fils. Loin de lui l'idée d'avoir pitié ou un autre sentiment du même genre, cependant il les comprenait. Et puis la terre était la terre quelque soit l'endroit où l'on se trouvait. En plus il pouvait de temps en temps ramener de la nourriture au stalag, qu'il partageait entre Michel Marie et quelques autres prisonniers de leur village.

Mi-janvier 1943, en pleine nuit, les sirènes d'alerte se mirent à hurler. Ils apprirent le lendemain matin qu'une évasion avait eu lieu dans un des bâtiments. Tous les travailleurs durent rester au camp. La discipline se resserra et pendant 15 jours la poigne allemande sévit sur le camp. Ils réussirent à retrouver les fuyards et ils les fusillèrent devant tout le monde. Cela choqua énormément les prisonniers. D'un seul coup la guerre avait repris son visage odieux. Même si

dans son bâtiment la discipline n'avait guère changé on sentait bien dans le camp le changement d'attitude de tous. Autant de la part des Allemands pour qui tout le monde devenait suspect autant de la part des prisonniers qui commençaient à considérer que le droit d'évasion est le premier devoir du captif. Pour Paul ça le chagrinait. Encore une fois il comprenait les deux parties et même si son cœur penchait du côté de ses compatriotes il se sentait gêné. Michel Marie lui était franchement du côté prisonniers. Il avait du mal à supporter les exigences de l'usine et, ne sachant toujours pas ce qu'ils fabriquaient, arrivait à imaginer n'importe quoi. Des ouvriers qui travaillaient avec lui parlaient déjà de sabotage. Même si Michel Marie n'était pas convaincu, il leur prêtait oreille. Paul évitait de discuter sur ce sujet avec lui, des fois il se sentait ou couard ou traitre à la patrie.

Chapitre XVI

Ils furent interdits de sortie deux mois. À un moment la discipline se relâcha et le courrier put être reçu. Paul avait envoyé une lettre chez lui et il eut la surprise d'en recevoir une. Hélas ce n'étaient que des mauvaises nouvelles ! Sa mère n'avait pas supporté sa dernière crise et s'était éteinte voilà déjà un mois. La voisine donnait très peu d'information du père. Pourtant Paul, lisant entre les lignes, sentait que son père était au plus mal. Pourquoi n'était-il pas là-bas pour l'aider et le réconforter ? De son côté, Michel Marie avait reçu une lettre. C'était sa sœur qui lui écrivait et qui lui racontait la vie du château.

– Tiens elle demande ce que tu deviens, dit son compagnon en apercevant Paul.

– Pas possible… Elle m'a remarqué ?

– Faut croire. Tiens regarde elle l'a écrit là, et il lui tendit la lettre.

Paul essaya de lire, toutefois l'écriture lui sauta

aux yeux. Une écriture bien dessinée, déliée très agréable, et il s'imaginait plus la sœur en train d'écrire que la signification du texte.

– Bon, c'est gentil.

Il lui raconta pour sa mère ce qui attrista profondément Michel Marie.

– Tu vois quand j'te dis qu'on n'est pas chez nous. Faut s'échapper.

Paul ne répondit pas. Même si l'envie de partir était très tentante un tel voyage n'était pas possible en cette saison.

Fin mars ils purent reprendre les travaux à l'extérieur. Paul fut dans un premier temps content de retrouver la ferme. Mais il devinait que quelque chose s'était cassé. Il regardait les vieux comme des étrangers. Il n'arrivait pas à en faire des ennemis, mais il sentait, depuis qu'il avait vu l'exécution, que c'étaient malgré tout des personnes hostiles à la France. Leurs enfants étaient en campagne en France, et s'ils leur arrivaient malheur est-ce que les vieux ne le culpabiliseraient à lui, même s'il n'avait rien à voir. Donc leurs propos furent plus distants. En été ils firent les moissons et Michel Marie vint leur donner un coup de main.

– Tu sais tes vieux je ne suis pas sûr qu'ils t'aiment quand même. Ils te tolèrent et s'ils avaient à choisir tu ne ferais pas le poids.

– Je commence à m'en rendre compte. Mais il me reste encore du travail à faire sur les machines et puis

la bouffe que je récupère est importante. Ça nous maintient. Au printemps on verra. Et puis nous, on est occupés.

C'était un fait. L'inoccupation au camp était une vraie cause de dépression. Ne rien avoir à faire de la journée, tourner indéfiniment dans cette cour, que même l'herbe avait déserté, était une source de conflits variés. La seule occupation des prisonniers était de manger un peu plus que l'ordinaire et pour cette raison éclataient des bagarres pour un oui ou pour un non. Être bien vu des kapos était devenu le sport national et tout était bon pour arriver à leur fin, dénonciation, jalousie, vol, etc. Paul s'estimait heureux de pouvoir partir toute la journée et le soir il essayait de s'isoler avec Michel Marie pour ne pas se mélanger aux autres. Heureusement personne n'était au courant que ce dernier était lieutenant ce qui lui aurait causé beaucoup de problèmes et son transfert de bâtiment.

Pour Noël ils reçurent du courrier de leur famille. Pierre malgré tous ses malheurs continuait avec la ferme. Ils se voyaient souvent avec son frère et son neveu, mais on sentait que l'équilibre émotionnel était instable. Paul n'avait plus que jamais envie de rentrer chez lui. Au château la situation avait l'air de s'améliorer. Son père avait trouvé des ouvriers d'un peu toutes les nationalités pour travailler dans ses propriétés. Sa sœur repassait le bonjour à Paul, qui s'imaginait qu'elle faisait ça parce que son frère parlait de lui dans ses lettres.

L'hiver finit et Paul termina de réparer tous les engins du paysan. Malgré tout il en était fier. Il avait dû refaire des pièces et tout le parc de machines marchait impeccable. Michel Marie recommença à le harceler pour leur évasion. Il fallait seulement qu'ils fassent un peu de réserves de nourriture et qu'ils se procurent une carte de la région. Pour les provisions Paul n'aurait pas trop de soucis et pour la carte le problème fut solutionné par son copain qui en trouva une dans un bureau de l'usine une fois qu'il apportait des bordereaux et qu'il n'y avait personne, fait extrêmement rare. Donc l'intendance résolue tout se réduisait à faire près de 200 kilomètres en territoire allemand et faire au moins 400 kilomètres en zone française, qu'ils pensaient occupée, jusqu'au village. Après, on verrait. Paul se débrouilla pour passer à plusieurs reprises une ou deux nuits à la ferme. Comme le garde avait l'habitude de les emmener et comme il avait l'impression que les paysans faisaient confiance à Paul, il le laissa « découcher » plusieurs coups de suite. Le mois suivant, Paul, prétextant des travaux lourds à effectuer sur une machine réclama de l'aide et ils restèrent une fois une nuit et ensuite deux nuits. Tout était prêt pour l'envol.

Ils choisirent un jeudi où ils savaient que les gardes ne s'inquiéteraient pas avant samedi et que la fin de semaine la discipline étant plus lâche. Ils commenceraient leurs recherches le lundi soir quand le planton viendrait les chercher et qu'il n'y aurait

personne. Ils allèrent à la ferme et dirent au garde qu'ils restaient là jusqu'au samedi, et celui ayant tourné les talons ils prirent leurs provisions et prirent la route. Paul avait repéré à quelques kilomètres une cabane du paysan inoccupée où ils passèrent la journée, se mettant en route à la tombée du jour. En cette saison les nuits étaient longues ce qui leur permettait de faire du chemin. L'avancée n'était guère facile, car à chaque bruit de moteur il fallait se cacher dans les fossés ou derrière un buisson. Mais ils marchaient vite et au bout d'une grande semaine ils arrivèrent en territoire français qui en fait ne se différenciait pas énormément de la partie allemande. Mais il y avait en France et déjà ça leur donnait un peu plus d'allant. Les jours suivants furent plus difficiles, on aurait dit que les Allemands roulaient tous vers l'est. Les interruptions nocturnes étaient plus courantes. Une nuit après une dizaine de jours côté français ils durent se jeter au dernier moment derrière un talus qui bordait une rivière. Par malchance, Michel Marie avait du mal à se retenir et à éviter de glisser. Il fit même rouler une pierre qui résonna en tombant dans l'eau. À ce bruit le convoi qui était composé de deux motos et d'une jeep s'arrêta. Un des soldats descendit de son engin et vint jusqu'au bord de la rivière.

– Qui va là ?

Et, comme personne ne répondait.

– Qui va là ou je tire.

Et il tira une rafale en direction du fleuve.

– Ce doit être un animal, si ça ne répond pas, lui cria un autre soldat en allemand.

Mais l'ennemi ne bougeait pas. Paul jeta un coup d'œil vers son compagnon. Il vit ce dernier déraper lentement dans la rivière et il avait l'impression qu'une mare de sang s'étendait à l'endroit où il glissait. Jetant un coup d'œil vers le haut et voyant que le soldat était à une vingtaine de mètres en amont il se laissa couler dans la rivière jusqu'à Michel Marie. Quand il s'approcha de lui, il se rendit compte qu'il ne bougeait pas. Il s'immergea totalement dans l'eau et en nageant le plus silencieusement possible, il se fit emporter par le courant une centaine de mètres. Là, avec peine, il remonta le corps sur la berge, mais il faisait tellement noir qu'il ne voyait rien du tout. Il entendit la sentinelle crier encore plusieurs fois puis les motos démarrer et s'éloigner. Le silence les enveloppa de nouveau. Le cœur du soldat battait par contre il n'avait aucune réaction. Dans la soirée ils étaient passés à côté d'un groupe de maisons où il avait vu de la lumière, il décida d'y revenir pour y voir un peu plus clair. Il prit Michel Marie à bras-le-corps et moitié le portant moitié le traînant, il retourna jusqu'à la ferme qui cette fois-ci était complètement dans le noir.

À leur arrivée, les chiens commencèrent à aboyer et la lumière s'alluma à une fenêtre. Paul posa son fardeau sur le sol et s'avança vers le paysan qui sortait à moitié de la ferme. Il lui expliqua la raison de son apparition et l'homme, qui avait entendu des coups de

feu, lui dit d'entrer tout en regardant autour de lui. Une fois dans la salle où la fermière était arrivée ils allongèrent le corps sur la table. Ils découvrirent qu'il avait une blessure à la tête dont le sang avait déjà arrêté de couler. Sa respiration était régulière même si sur le côté une tache rouge commençait à s'étendre. Le paysan décida d'éteindre la majorité de lumières pour qu'on croie que la ferme dormait. Le fermier envoya son jeune fils chercher du secours.

Une heure plus tard, le médecin arrivait. Après avoir examiné la plaie de la tête, il lui enleva l'uniforme pour regarder la blessure sur le côté qui ne lui parut pas trop grave.

– Vous étiez au bord de la rivière ?

– Oui.

– On a l'impression qu'il a bu une bonne tasse. Vous l'avez sorti de l'eau ?

Et Paul raconta ce qu'ils avaient vécu.

– Ben il a eu de la chance. Si vous ne le sortiez pas sûr qu'il se noyait. Enfin… Il ne va pas tarder à reprendre conscience… Je reviendrai plus tard refaire le pansement…

Le docteur parti Paul ne savait pas trop quoi dire aux paysans.

– On repartira après la visite du médecin demain.

– On verra si votre copain peut faire le voyage. En attendant faut aller coucher, on va vous mettre dans la chambre. Vous me donnez un coup de main pour le transporter ?

Paul s'exécuta et ils portèrent le blessé jusqu'au lit dans la pièce voisine. Le paysan lui souhaita bonne nuit et sortit.

Paul fut réveillé de bonne heure par les gémissements de Michel Marie. Il s'approcha du lit et en lui touchant le front se rendit compte qu'il avait de la fièvre. Dehors il faisait encore noir et il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était. Au bout d'un long moment, après avoir entendu du bruit dans la cuisine il ouvrit la porte et vit que les paysans étaient déjà levés et faisaient le café.

– Je crois bien que mon ami a un peu de fièvre.

– Le médecin devrait venir vers 9 heures. Vous voulez du café ? Même si ce n'est pas du vrai, ma femme se débrouille pas mal.

Paul s'assit à la table et reçut un grand bol de liquide brun et deux morceaux de pain avec des tranches de saucisson.

– Faudra rester caché jusqu'à ce que le médecin vienne.

– Vous pensez qu'il va se taire ?

– Vous savez avec toute la résistance qui circule dans le coin vaut mieux être discret… Et vous, vous venez d'où ?

Paul lui raconta leur périple. Non, il ne faisait pas partie de la résistance et il désirait se rendre chez lui. Vers 10 heures le médecin arriva et au vu de sa tête Paul sentit que ce ne seraient pas de bonnes nouvelles.

– Je crois qu'il en a pour un bon mois ou deux…

Je vais lui donner quelque chose pour la fièvre qui devrait redescendre dans la journée et des sulfamides sur la blessure. Je reviendrais dans deux ou trois jours.

Paul se sentait pris au piège. Il ne pouvait pas partir avec son compagnon d'armes et rester là caché pendant tout ce temps à la charge des paysans, lui paraissait aussi difficile. Ce fut la paysanne qui lui suggéra une solution.

– Attendez qu'il se réveille et puis allez jusque chez vous. Tant qu'il ne sort pas d'ici, il est en sécurité et dès que vous pouvez, vous venez le chercher ou s'il peut repartir tout seul il vous rejoindra avant.

– À ce moment-là on pourra voir si quelqu'un va dans votre région, ajouta son mari.

Paul attendit donc que Michel Marie reprenne connaissance, ce qui arriva fin d'après-midi. Paul lui raconta toutes leurs aventures.

– Alors je suis bloqué ici, gémit le blessé. Tu vas faire quoi, toi ?

– Je peux difficilement rester là, caché et sans rien faire. Ils ne pourraient pas nourrir autant de bouches inutiles. Je pense que je vais repartir vers la maison et dans un ou deux mois je reviens te chercher sauf si entre-temps tu peux arriver jusque chez nous…

– Oui, je crois que c'est la meilleure solution, répondit le jeune homme, ça ne me plaît pas beaucoup cependant je n'ai pas le choix. Au fait il t'a dit quoi le médecin ?

Et Paul lui expliqua ce qui lui avait raconté.

– Si je comprends bien si tu me laissais dans la flotte je me noyais ?

– Ben, c’est ce qu’il a dit.

– Donc tu m’as sauvé la vie ? Je vais avoir une dette envers toi.

– Écoute, pour l’instant l’important est que tu guérisses. Quand je reviendrai, on verra. Je partirai ce soir.

– Je te donnerais une lettre pour mon père et une pour ma sœur… Et bonne route.

Chapitre XVII

Paul, après avoir remercié les paysans, prit la route. La nuit il croisait chaque fois moins de patrouilles et même une journée entière, il n'en vit qu'une seule, ce qui lui permit en une semaine d'arriver jusque chez lui.

Son père le retrouva avec joie, et avec tristesse lui parla de la fin de sa mère. Paul regretta de n'avoir pas été là, néanmoins comme ces dernières années il n'avait pas été maître de son destin… Ils passèrent grande partie de la nuit à discuter chacun racontant les morceaux de vie qu'ils avaient vécue et essayant de jeter de nouvelles bases où s'accrocher pour continuer.

– Il y a encore beaucoup d'Allemands au village ?

– Depuis que les ponts ont été bombardés, ils sont restés au nord. Ça leur fait trop loin pour traverser et avec ces bruits de débarquement on ne les voit pas trop. Faut pas fanfaronner, seulement moi, ça doit bien faire six mois que je n'en vois pas un seul dans le coin.

On approchait de fin avril. Un matin Paul décida d'aller porter ses lettres chez Michel Marie. Gaétan

l'accueillit sur le pas de la porte et eut bien du mal à le faire rentrer.

– Bon, alors vous avez des nouvelles de mon fils ?

– Oui, Monsieur. Il est dans une ferme, blessé, mais le docteur pense qu'il sera sur pied dans un petit mois.

– Il a eu quoi ?

– Il a été touché dans une embuscade…

À ce moment entra la sœur de Michel Marie, Catherine.

– Bonjour. Vous êtes Paul l'ami de mon frère ?

– Oui. J'ai un message pour vous.

– Bon, coupa le père, Monsieur me racontait l'histoire de ton frère.

– Je pense qu'il vous a tout décrit dans sa lettre…

– Et pourquoi n'êtes-vous pas resté avec lui ? Vous l'avez abandonné ?

Paul avait du mal à comprendre l'agressivité de Gaétan.

– Je l'ai laissé avec des paysans dans une ferme. Il est bien soigné et d'ici peu je pourrais aller le chercher… Je ne l'ai jamais…

Et puis à quoi bon expliquer à cet homme qui le regardait de haut et en plus qui avait l'air de l'accuser ?

– Je vous laisse l'adresse de la ferme si vous voulez lui écrire ou faire autre chose…

– Merci mon bon. Au revoir…

Catherine regarda Paul d'un air d'excuse pour son

père. Paul haussa les épaules et retourna chez lui.

Son paternel était absent quand il rentra. Il fit un tour dans la ferme histoire de voir l'état général des bêtes et des machines. Même si l'ensemble n'était pas abondant l'aspect global était propre et en état de marche. Paul se faisait un plaisir de recommencer à travailler à la ferme. Le soir, la voisine était venue faire à manger et s'était réjouie du retour de Paul.

– Tu sais ton pauvre père est resté bien seul depuis la mort de la mère. Il a bien su s'occuper, mais on sentait que le cœur n'y était pas. Mais bon maintenant tu es revenu, ça va peut-être s'arranger.

– Je suis allé jusqu'au pré du moine… Faudra voir la clôture demain, on peut plus faire paître les bêtes avant de la réparer.

Et de travaux en travaux un mois passa. Paul commençait à songer comment faire pour ramener Michel Marie quand la deuxième quinzaine de juin arriva la nouvelle du débarquement des alliés. La fin de la guerre n'était plus qu'une question de temps.

La semaine suivante, Paul avait sorti une machine dans la cour et était plongé dans la mécanique quand Catherine arrêta son vélo à côté de lui.

– Bonjour.

– Bonjour, lui répondit Paul tout étonné de la voir chez lui.

– Je voulais venir pour deux choses. Déjà, m'excuser pour l'accueil de mon père.

– Mmmmm.

– C’est une vieille personne qui a du mal à comprendre tout ce qui se passe. Pourtant dans le fond ce n’est pas un mauvais bougre.

Paul l’examinait, ne l’écoutant que d’une oreille plus tôt distraite. Il regardait ses yeux, sa bouche dire des mots, la tête un peu dans les nuages…

– Et puis j’ai lu la lettre de mon frère et… Vous lui avez sauvé la vie ?

– Ben il aurait fait la même chose à ma place…

– Peut-être, oui je pense, car vous êtes de vrais amis. Mais n’empêche que vous m’intriguez et j’ai voulu vous connaître un peu mieux…

– Je ne suis pas spécialement intéressant, vous savez. Je n’ai pas eu beaucoup d’instruction…

– Qu’est-ce que ça à voir ? Il ne faut pas être instruit pour avoir une belle âme. Racontez-moi vos aventures avec mon frère.

Paul s’essuya les mains et ils firent quelques mètres jusqu’à un banc qui était à l’abri d’un marronnier où jadis s’entretenaient ses parents. Là il lui raconta une partie de leurs péripéties. Une bonne heure passa sans qu’ils s’en rendent réellement compte. Ils levèrent la tête quand Pierre arriva et la regarda d’un drôle d’air. Catherine profita de l’interruption de cette arrivée pour s’esquiver.

– Je vais revenir… Vous n’avez pas fini de raconter.

– Bon, quand vous voulez…

Le soir en mangeant Pierre lui demanda qui c’était.

– La sœur de Michel Marie.

– Drôle d'engeance que ces gens-là.

– Pourquoi ? Michel Marie est un brave garçon et sa sœur aussi.

– Oui, mais le père…

Paul laissa la phrase en suspens, attendant que son paternel en dise plus. Chaque fois qu'il amenait la conversation sur le thème du châtelain il sentait qu'il n'allait pas jusqu'au fond des choses.

– Il y a un problème avec leur père ?

Pierre tarda un bon moment avant de répondre. Puis d'un seul coup il se lâcha. Il lui raconta les combats de 14, le retour de la guerre, sa demande pour l'aider pour la ferme et le rachat que le châtelain avait fait. Il lui parla de la dette que celui-ci avait envers lui. Paul sentait toute l'amertume de son père. Il était un peu étonné qu'il n'en ait jamais parlé. Il ne savait pas trop quoi dire et d'un autre côté il comprenait l'attitude du châtelain vis-à-vis de Paul.

– Maintenant faudrait que je te décrive exactement ce qui s'est passé avec le fils du comte.

– Pourquoi tu ne m'as pas tout raconté ?

– En fait si je le laissais dans la rivière il se serait noyé presque à coup sûr… Et puis après je l'ai emmené jusqu'à la ferme. Bah ce n'était pas très loin ! Mais l'histoire se répète un peu non ?

Pierre regardait son fils et restait silencieux. Une de plus. Cette fois cette famille avait trop de dettes morales envers eux… Ça devait mal finir cette

histoire. Et dire que Germaine n'était plus là pour le conseiller…

– Et cette fille ? Elle fait partie du château… On n'a jamais rien eu de bon de cette famille…

Paul préféra se taire, de par l'amitié avec le garçon qui avait duré le temps qu'ils étaient soldats. En dehors de ça ils n'avaient pas beaucoup d'affinités, quant à sa sœur pour l'instant… Ben rien, il fallait qu'il se persuade qu'il n'y avait rien du tout et les choses seraient plus faciles. Il rendit visite à son oncle et récupéra la vieille guimbarde de son grand-père. Elle n'allait pas très vite et faisait un bruit d'enfer cependant Paul savait qu'il pouvait la remettre en état. Il y passa ses journées et au bout d'une semaine il put accompagner son père au marché.

Le village reprenait vie. Les ponts bombardés avaient été rafistolés et les paysans pouvaient faire de nouveau des affaires. L'épuration, même si elle avait été légère, était terminée. Il y avait eu peu de réelle occupation allemande et ainsi peu d'occasions de marché noir ou de fraternisation avec l'ennemi. Les gens s'efforçaient de « passer à autre chose », de pleurer leurs morts, d'accueillir les soldats qui revenaient des camps de prisonniers ou de la résistance.

Le mardi suivant, Paul retrouva Catherine au marché. Elle conduisait la voiture du château. Elle proposa à Paul de le ramener et en passant, d'aller voir un moulin qui était en vente et sur lequel son père avait des vues.

Arrivés à la meunerie il n'y avait personne. Ils restèrent un long moment à discuter et comme à chaque fois que Paul était avec cette femme il désirait demeurer avec elle. Comme Paul avait émis l'idée d'aller chercher Michel Marie, Catherine se proposa de l'accompagner et de prendre sa voiture. Ils restèrent encore un moment puis décidèrent revenir. Ils prirent rendez-vous pour le vendredi suivant. Catherine passerait le prendre.

En rentrant, son père l'attendait avec un signe interrogateur sur le visage.

– Je vais aller avec elle chercher son frère…

– Mmm.

– Vaut mieux prendre sa voiture parce que la nôtre…

– Comme tu veux.

– J'ai promis de le reprendre.

– Bah, il se serait bien débrouillé tout seul. Mais si tu as donné ta parole, même si c'est à ces gens-là… Enfin t'es grand garçon.

Paul sentait son père gêné ou peut-être peiné, il avait du mal à savoir.

Le vendredi de bonne heure Catherine vint le chercher. Paul prit le volant et ils partirent vers la ferme où était Michel Marie. Vers midi ils s'arrêtèrent sous un arbre auprès d'un ruisseau et Catherine sortit un panier de pique-nique. Il leur fallut très peu de temps pour se créer une réelle intimité. De là où ils étaient, ils ne voyaient pas la route, où de toute façon

personne ne passait, et ils auraient pu se croire seuls au monde. Toute la morgue de Catherine avait disparu. Au contraire elle regardait Paul avec des yeux presque amoureux.

De son côté Paul, qui avait toujours admiré Catherine n’avait pas besoin qu’on le pousse pour qu’il s’approche d’elle. Leur premier baiser s’échangea juste après le repas. Ils passèrent un long moment à se découvrir et quand ils s’en rendirent compte il ne restait pas grand-chose de jour. Ils reprirent la route. À quelques kilomètres en traversant une agglomération et sans trop se consulter Paul arrêta la voiture devant un hôtel. Ils descendirent et demandèrent deux chambres. Après dîner ils firent un tour dans le village et au retour, au moment de se séparer, ils restèrent naturellement dans la même chambre. De toute la nuit ils n’échangèrent que peu de mots. Pour eux l’important était ce qu’ils ressentaient et, peu importait le passé ou le futur, seul le présent comptait. Pour Paul ce fut une nuit enchanteresse.

Au matin ils se remirent en route, des étoiles plein les yeux de Paul. Ils arrivèrent en fin de soirée à la ferme. Le soldat sortit de la maison et en découvrant sa sœur et son ami il laissa éclater sa joie. Après les embrassades Catherine alla voir les paysans en aparté et, pensa Paul, les récompensa pour le dérangement causé par son frère. Ils s’arrêtèrent à la première auberge, prirent trois chambres et descendirent dîner. Pendant le repas Michel Marie se

rendit compte que quelque chose se passait entre les deux autres. Il s'en réjouit, pourtant il ne dit mot, il voyait sa sœur tellement rayonnante… Chacun monta se coucher et un moment après Catherine se glissa dans la chambre de Paul et ils passèrent la nuit ensemble.

Le lendemain pendant le voyage le garçon posa la question si leur père était au courant. Catherine laissa échapper un éclat de rire.

– Bien sûr que non, tu t'imagines ? lui rétorqua Catherine.

– Et tu feras comment ?

– Je ne sais pas… On va peut-être me bannir, m'exiler ou peut-être me mettre au bûcher…

Elle le prenait sur le ton de la plaisanterie. Mais Paul imaginait tout le désespoir qu'avait cette situation. Cette femme, d'une autre catégorie sociale, n'ayant pas le même âge que lui, s'était donnée à lui en dehors du mariage… Mais, quand elle parlait de bannissement, il ne pensait pas que les choses iraient jusque-là.

Ils déposèrent Paul chez lui et continuèrent leur chemin. Les semaines suivantes, Paul fut très occupé avec son père. Les moissons arrivaient et il fallait faire feu de tout bois. À l'automne il croisa Michel Marie au marché et lui demanda comment s'était passé son retour et… Comment allait Catherine. Son retour s'était bien passé quant à sa sœur, son père l'avait envoyée à Paris chez des cousins, quand il avait su ce

qui s’était passé entre Paul et elle. Il s’était pris d’une telle crise de rage, mais personne ne savait exactement ce qu’ils s’étaient dit. Le soir même Catherine avait pris le train. Non il n’avait pas l’adresse de sa sœur, non il n’avait pas de nouvelles, non ça serait une mauvaise idée de venir chez lui voir son père. Pour l’instant il n’y avait rien à faire si ce n’était qu’attendre. Peut-être qu’elle écrirait à Paul. Ce dernier sentit que son copain n’avait aucune envie de continuer la conversation.

Il rentra chez lui en broyant du noir. Heureusement le travail à la ferme était très prenant et ne lui laissait aucun répit. Son père écoutait la T.S.F. Paul avait l’impression que pendant la guerre son père avait écouté radio Londres. Ça avait peut-être été sa manière à lui de faire de la résistance ou de se sentir plus proche de son fils.

Un soir de marché il avait décidé de rester au village avec des copains de régiment quand il croisa de nouveau le frère de Catherine.

Les deux avaient déjà bien arrosé la journée et ils discutaient au comptoir de l’hôtel de la place.

– J’ai bien des problèmes, avec tout le terrain qu’a mon père. En plus j’ai envie de monter une usine pour fabriquer des pressoirs et j’aurais du mal à tout faire, déclara le fils du châtelain. Et pour vous des problèmes ?

– Non, pour nous ça va. On arrive à s’en sortir avec les terres.

– J'ai une dette envers toi. T'as envie de venir travailler avec moi ?

– J'ai déjà un travail…

– En fait je veux partir de la maison. Parce que mon père devient très hargneux depuis que ma sœur a quitté le château. Tu n'as pas eu une bonne idée avec cette affaire-là.

– Comment ça ? Ce n'était pas qu'une idée. On était bien ensemble.

– Tu veux rire ? Combien de temps ça a duré ? Il n'y avait aucune chance pour vous deux. Catherine devait épouser le gars du Raboin mais sûrement pas toi…

– Tu veux dire que tous vos problèmes c'est de ma faute ?

– Presque… Enfin mon père le voit comme ça. De toute façon elle a complètement disparu. Elle est partie de chez les cousins et ils ne savent pas où elle est. Il y a que le paternel qui a eu des nouvelles. Mais bon de toute manière si vous n'aviez pas fricoté ensemble ça ne serait pas arrivé…

Paul réfléchit un moment et sans rien dire tourna les talons et quitta le bar.

Chapitre XVIII

Courant de l'automne Paul ne rencontra plus Michel Marie. Il continuait à faire le marché et restait tard dans la nuit à boire avec ses copains. Son père finissait par revenir avec un voisin. Il s'était fatigué de l'attendre. Paul y était aussi le samedi soir et parfois le vendredi et là il ne rentrait que le dimanche pour emmener son père à la messe et au cimetière. Aller au cimetière ne le dérangeait pas trop. L'esprit vide il restait devant la tombe familiale et peut-être priait-il. Par contre, aller à la messe pas question. Il préférait le bistrot et attendait que son père sorte de l'église. Pierre voyait son fils et ne le reconnaissait pas. Dans la famille personne n'avait eu spécialement un penchant pour la boisson. Mais là Paul exagérait. Le samedi et dimanche passe encore, mais chaque fois plus dans la semaine il sentait que son fils avait bu. Déjà à table ils n'échangeaient pas trois mots hors des instructions pour le programme du lendemain. Pierre

essayait de lui donner un maximum de tâches à faire en espérant que le travail chasserait toutes les images qui trottaient dans la tête de son fils. Pour Noël la voisine avait préparé un repas spécial. Paul s'assit et dévora sans dire un mot.

– Tu sais, lui déclara son père, il faut qu'on parle.

– Ha oui, et de quoi ?

– Ben, de ce qui t'arrive.

– Il ne m'arrive rien.

– Je t'avais dit que tout ce qui sort de cette famille c'est une drôle d'engeance…

Paul leva les yeux vers son père et paru ne pas le voir.

– Il n'y a pas que ça…

– Et quoi d'autre ?

– Ben avec les copains on s'amuse bien…

Pierre voulait lui dire que son temps un jour finirait, qu'il était très fatigué et qu'il aurait aimé se reposer un peu plus. Mais dans cet état-là, il ne pouvait pas se permettre de se relâcher, Paul ne suivrait pas son travail. Il regardait son fils et devinait ce qu'il lui arrivait, pourtant il n'avait pas les mots maternels pour le consoler. Il avait bien essayé d'en apprendre plus sur la fille du châtelain. Or c'était comme si elle n'avait jamais existé. Personne au village n'était au courant de rien et même les gens de Saint-Georges, à qui il posait des questions, n'en savaient pas plus. C'est à peine s'ils voyaient le châtelain et sa famille qui allaient dans un autre

village à la messe. Comme s'il s'était passé quelque chose, disaient-ils. Parbleu, Pierre supposait que la sœur était partie, chassée par Gaëtan. Maintenant ce qu'il ne savait pas c'était la part de responsabilité qu'avait Paul dans cette affaire. Et dès qu'il essayait de mettre la conversation sur le tapis Paul se renfermait et ne disait plus un mot.

Les échanges entre le père et le fils s'espaçaient et il y avait seulement le dimanche matin quand ils descendaient au cimetière qu'ils étaient encore un peu ensemble. Ha ! Si Germaine avait été là… Elle aurait pu lui parler. En attendant, il souffrait en silence.

Les deux travaillaient ensemble, ils mangeaient ensemble, ils allaient le dimanche au cimetière ensemble, mais malgré tout ils n'échangeaient pas trois mots sur leurs difficultés personnelles. Pierre voyait son fiston s'enfermer chaque jour un peu plus et toutes ses tentatives d'approche se révélaient vaines. Paul de son côté allait chaque fois plus au bistrot et il s'était fait une bande de copains soiffards qui passaient leur fin de semaine à boire. Pierre arrivait à le faire travailler, pourtant il ne parvenait quand même pas à l'intéresser. Il travaillait, mais on aurait dit qu'il n'avait plus d'âme. Était-ce de la faute du départ de cette jeune fille ? Et pourtant des jeunes filles il y en avait au village et même certaines demandaient des nouvelles de Paul quand ce dernier n'allait pas au marché. Et quelque part Pierre lui qui avait tellement aimé Germaine comprenait un peu qu'on puisse souffrir par amour.

Les moissons et l'automne passèrent et en hiver Paul passait de plus en plus de temps au bistrot. Pierre râlait chaque fois plus, cependant comme il avait moins de travail à lui donner, il ne pouvait pas argumenter grand-chose quand Paul manquait deux ou trois jours et qu'il mettait une bonne journée à dessoûler. Une fois il essaya de lui en faire la réflexion. Paul tourna les talons sans rien dire et fut absent quatre jours. Donc il prit la résolution d'attendre le printemps et le retour des beaux jours.

Chapitre XIX

Un dimanche de janvier 1946, les copains de Paul l'embarquèrent dans un autre troquet et quand son père sortit de la messe, il fut incapable de le retrouver. Comme les voisins n'étaient pas là, il décida de rentrer à pied.

Paul revint dans la nuit du dimanche, et quand il se leva le lundi matin il trouva curieux que son paternel ne soit pas là. Il inspecta des écuries. Les chevaux étaient là et toutes les bêtes aussi, même si les vaches meuglaient lamentablement en attendant la traite. Inquiet, il commença à faire le tour de la ferme en l'appelant, cependant personne ne répondait. Il se demanda comment son père était rentré la veille, avant de prendre la voiture et d'aller chez les voisins qui ne l'avaient pas vu. Il prit la décision d'aller au village chercher des nouvelles et après plusieurs réponses négatives décida d'aller à la gendarmerie. Là un planton lui confirma que son père avait eu un

accident, qu'une voiture l'avait renversé sur la route et qu'il avait été emmené a l'hôpital à Saint Georges. Arrivé là-bas, on lui annonça que son père était dans un état très délicat. Il demanda à le voir.

Quand il rentra dans la chambre, sa première impression fut l'aspect fragile de son paternel. Couché dans un lit tout blanc, presque tout enveloppé de bandes il paraissait tellement petit que Paul eut un coup au cœur. Pierre avait les yeux fermés et Paul resta assis à côté de lui un bon moment en lui tenant la main. Ce geste d'affection était, non seulement rare, mais exceptionnel. Dans la famille le contact entre hommes n'existait pas, même pas la bise, de temps en temps une tape sur l'épaule, en revanche jamais une vraie marque de tendresse. Il tenait la main de son père qui était rêche et calleuse. Les mots qu'il aurait voulu dire à celui-ci se bousculaient dans sa tête. Pourquoi doit-on taire tous ces sentiments que l'on ressent vraiment et que par pudeur, personne n'exprime ? À vrai dire il ne savait pas grand-chose de ses parents. Quelle avait été leur vie ? Pourquoi existait-il un contentieux ou tout du moins une histoire avec le châtelain ? Paul sentait une angoisse l'envahir lorsqu'il regardait son père. Il voyait un homme fatigué, un peu triste et la force de la nature qu'il paraissait quand il était dans sa ferme, aujourd'hui semblait effacée.

Et d'un seul coup Paul pensa que s'il était revenu le chercher après la messe il n'aurait peut-être pas eu

cet accident. C'était de sa faute s'il était là. Allait-il s'en sortir ? Il ne paraissait pas trop en forme. Et il allait faire quoi si son père ne s'en sortait pas ? Il se sentait d'un seul coup abandonné des gens qu'il aimait. Sa mère, puis Catherine et maintenant lui. De quoi serait faite sa vie s'il était seul ? Et pourquoi le laissait-il seul ? Il y avait encore tellement de choses à faire, tant de choses à dire, tant de choses à vivre. À l'intérieur de lui-même il rageait, sans bien savoir pour quelle raison exacte. L'absence de Catherine, voir son paternel là et avec qui il ne pouvait pas communiquer. Fallait dire que ces dernières années il s'était passé trop de choses pour vraiment avoir le temps d'en parler. Avant la guerre il était trop jeune pour vouloir essayer de comprendre son père et de toute façon, il jugeait ses parents immuables et aussi sûrs que la terre qu'ils travaillaient. Et puis la guerre, qui à la fois était la même et une autre que celle vécue avant. À quoi bon en parler si ce n'était pas la même chose ? Quand il était rentré, il y avait eu cette histoire de Catherine, même si de tout ça ils n'en avaient pas dit un mot. Peut-être Paul aurait dû faire l'effort de discuter avec cet homme qui au fond, depuis la mort de sa femme vivait en solitaire et ne côtoyait pas grand monde. Paul sentait qu'il aurait dû s'approcher de lui et lui crier « Papa je t'aime », mais est-ce que le vieux aurait compris ? De toute manière quand il se rétablirait il lui dirait. Ce n'était pas normal qu'ils ne se parlent presque pas, ils étaient de la même famille

et, dans leur famille, ils n'étaient pas nombreux.

L'infirmière vint lui demander de sortir. Elle avait des soins à faire. Il quitta l'hôpital et se dirigea vers le bistrot qui était sur la place. Il avait besoin d'un remontant. Au bout d'un certain temps il fit un effort et rentra voir son père. Dans la chambre rien n'avait changé. L'infirmière lui indiqua où était la salle d'attente si Paul voulait rester. Il demeura un moment auprès de son père et comme le temps lui paraissait long il ressortit et retourna au bistrot. Il mangea un morceau et continua à boire. Quand le cafetier voulu fermer il alla vers la salle d'attente essayer de passer la nuit.

Au matin lorsqu'il retourna dans la chambre le drap était tiré sur la tête de Pierre. Paniqué Paul appela l'infirmière qui après l'avoir longuement regardé lui déclara un peu sèchement.

– Il est mort vers 4 heures du matin dans son sommeil. Depuis l'accident il n'a jamais repris connaissance il ne souffrait pas et il s'est éteint comme ça tout seul.

Paul avait envie de hurler. Était-ce ce qu'avait dit l'infirmière « Mort tout seul… » ou était-ce qu'il se sentait encore plus responsable de ce qui s'était passé ? Heureusement son oncle et sa femme arrivèrent. Paul dut reprendre un peu sur lui pour les recevoir et leur expliquer. Ensemble ils allèrent jusqu'à l'administration pour faire les formalités et il fut convenu que le corps du père serait transporté le

surlendemain pour être enterré au cimetière du village. Paul resta chez l'oncle sachant que le voisin s'occupait des bêtes. Le surlendemain eut lieu l'enterrement. Beaucoup de gens du bourg étaient présents, Pierre avait connu quand même beaucoup de monde. Michel Marie et son père saluèrent Paul. Celui-ci était tellement dans un état second qu'il ne se rendit à peine compte de ce qui se passait autour de lui.

Après il retourna à la ferme et tourna en rond toute l'après-midi. Le soir il descendit au bistrot du village où ses copains le laissèrent boire jusqu'à le ramener chez lui. Il fut réveillé le lendemain par les meuglements des vaches qui n'avaient pas été soignées. Il fit un effort et alla s'en occuper. Mais il avait beau faire, il ne savait de quel côté attaquer les travaux journaliers. Il faisait froid dehors et à l'intérieur Paul n'avait même pas allumé la cheminée. Il faisait froid dedans aussi et il n'arrivait pas à se réchauffer en lui-même. Fin d'après-midi il retourna au bistrot. Ses copains essayèrent de lui parler. Lui, il demeurait dans un coin l'esprit complètement vide.

Toutes ses valeurs étaient parties. Le dernier maillon qui lui conservait un peu d'équilibre mental venait de l'abandonner. Déjà cette femme, Catherine, qui avait disparu sans même un au revoir. Peut-être ne méritait-il pas plus ? En réalité ils s'étaient connus combien ? Une semaine, deux ? Pour lui chaque instant passé à ses côtés avait été tellement intense

qu'il semblait avoir vécu des années avec elle. Mais elle, qu'avait-elle réellement ressenti ? Elle était bien avec lui. Toutes les conventions lui avaient-elles fait voir que leur liaison était impossible ? Toujours était-il qu'il se sentait abandonné d'elle et qu'il avait rendu les armes sans même avoir eu la possibilité de se battre. Ou peut-être avait-elle pris cet épisode comme un passe-temps, qui certes avait été agréable, du moins il aimait le penser, mais éphémère. Et, quelles que soient les causes de son départ et de sa rupture, elle n'avait même pas eu le courage de lui expliquer. Ou n'avait pas jugé important un éclaircissement, une explication ou peut-être il n'en valait pas la peine.

Ensuite son père avait emporté le peu d'âme et de raison de vivre qui lui restait. La ferme ? Elle lui semblait immense avec une personnalité qu'il ne pourrait jamais dompter. Son paternel avait tellement d'aisance dans ses champs, il le sentait en osmose avec cette terre et ses animaux. Lui s'était toujours senti comme un visiteur et l'important avait été d'aider et non d'agir. Et puis Michel Marie qui l'accusait d'on ne sait quels maux. À quoi se raccrocher ?

Il mit trois jours à refaire un peu surface en s'occupant des bêtes. Mais chaque recoin où il allait dans la ferme lui rappelait son père. Et dire qu'il n'avait même pas pu lui reparler. Il restait tellement de choses en son for intérieur qu'elles n'arrivaient pas à sortir. Chaque endroit, chaque objet lui rappelaient que maintenant il était seul et qu'il fallait qu'il avance. Il

resta ces trois jours sans aller au café, mais au soir du quatrième il ne résista pas. Il ne réussit pas à revenir et dormit dans une cabane de cantonnier et quand il se réveilla il retourna au bistrot. Le patron avait averti son oncle qui vint le chercher et le ramena à la ferme.

Cette attitude dura deux mois. Paul buvait pour s'étourdir et rien ne l'intéressait. Son oncle le poussait à commencer les labours et à réfléchir à ce qu'il allait planter au printemps. Pour Paul c'était parler dans le vide. Depuis quelques mois il se sentait abandonné de tous. Il n'était même pas allé au cimetière. Catherine, puis Michel Marie et ensuite son père, il jugeait n'avoir plus rien à espérer. Mais fallait bien s'occuper de la terre. S'il n'y avait pas de récolte, il n'aurait pas d'argent. Il commença par vendre les vaches, les chèvres et les cochons à son oncle pour être un peu moins esclave des bêtes. Ce qui lui fit un petit pécule qu'il dépensa allégrement au bistrot. C'est sûr tant qu'il payait à boire il avait plein de nouveaux copains, ce qui lui créait l'illusion d'être entouré. De nombreuses fois ses anciens amis le ramenèrent à la ferme où pendant une journée ou deux il cuvait son vin. Il reçut une lettre du notaire qu'il n'ouvrit même pas, d'ailleurs il ne lisait aucun courrier, mais il jetait toujours un coup d'œil sur l'expéditeur avant de l'empiler sur le buffet. De Catherine rien, pas de lettre, aucun signe de vie.

Il avait rallumé la cheminée, il conservait encore une bonne provision de bois, se faisait cuire des

morceaux de cochon salé, qui dataient de l'année dernière et restait là de longues heures à regarder les flammes jusqu'au moment de retourner au bistrot. Arriva le printemps et il ne sema rien. Il n'en avait plus le goût.

Un jour au village il croisa le notaire qui le traîna presque de force jusqu'à son étude pour lui lire le testament de son père. Il ne l'écouta qu'à peine, signa ce qu'il y avait à signer et sortit sans bien s'être rendu compte de ce qu'il avait fait. De temps en temps, il allait jusqu'au cimetière, mais même là il s'apercevait que ce n'était pas maintenant qu'il aurait des réponses. Il essaya de faire un bout de jardin, cependant ses légumes n'avaient pas fière allure. Il finit par se déplacer jusqu'à l'épicerie et se faire une provision de vin ce qui, d'après lui, lui ferait aller un peu moins au bistrot et dépenser moins d'argent. Il lui restait encore quelques poules ce qui améliorait un peu son ordinaire.

Il essaya quand même de semer un peu. C'est à peine s'il se souvenait des gestes simples du travail il obtint un résultat plutôt mitigé. Son oncle venait le voir régulièrement et il repartait encore plus triste, sans avoir réellement pu parler avec Paul. Il se rendait compte que la ferme dépérissait et ça choquait son âme de paysan pourtant il savait qu'il ne pouvait rien faire.

Au mois de juillet, son oncle lui demanda un coup de main puisqu'il n'avait pas de moisson à faire.

Il laissa les poules au soin de la voisine et partit chez son oncle.

– Qu'est-ce que tu vas faire avec la ferme ? lui demanda celui-ci un soir à table.

– Comment ça qu'est-ce que je vais faire ?

– Ben, tu ne t'en occupes pas. Moi je ne peux pas te donner un coup de main alors…

– Alors quoi ?

– Ben, je pense que tu devrais vendre et ça te ferait un capital si tu veux faire autre chose, de la mécanique ou autre chose, je ne sais pas moi…

Chapitre XX

À vrai dire Paul n'avait jamais réfléchi à la question. Il vivait par inertie et n'avait jamais fait un projet pour l'avenir, ce qui était rare pour un paysan qui essaie toujours de penser à ce qu'il va faire l'année d'après, même plus loin dans le temps. Paul travaillait avec son oncle très dur. Il ne buvait quasiment plus et un matin décida d'aller voir le notaire pour discuter d'une vente éventuelle. Celui-ci l'écouta et lui dit que, malgré l'état de l'exploitation aujourd'hui il pourrait peut-être, quand même, en tirer un bon prix. Paul retourna chez lui. Il parla avec la voisine et négocia un prix pour les poules et les lapins qui restaient à la ferme. Il mit dans des caisses tous les papiers de son père qui traînaient, chargea dans la camionnette ce qui restait de nourriture et alla s'installer avec son oncle. Au mois d'octobre, le notaire le fit avertir qu'il avait un acheteur, qui offrait un prix légèrement plus bas que ce qu'il demandait. Paul et son oncle allèrent

jusqu'à l'étude pour donner leur accord. Là ils surent que l'acheteur était le châtelain, encore une fois. Ils signèrent les papiers et Paul revint chez son oncle, l'esprit d'un côté libre de la charge de la ferme et d'un autre côté perturbé par le nom du nouveau propriétaire.

L'histoire se répétait sans fin. Déjà son père et Gaëtan, puis le rachat des parcelles au prix plus bas. Ensuite Michel Marie et lui… Et Catherine qui s'introduisait là au milieu de toutes ces injustices. Et pourtant les châtelains avaient une drôle de dette vis-à-vis de sa famille, était-ce là une manière de les payer ?

En triant la caisse de papiers qu'il avait rapportés il tomba sur plusieurs choses. Déjà des photos de ses parents. Une de lui à son baptême avec des gens qu'il ne connaissait même pas, et une au moment des moissons avec son oncle et il pensa reconnaître ses anciens voisins. Et il trouva écrites sur un morceau de papier quelques lignes : Yvon Lequervadec, cordonnier à Plougastel. C'était qui cet Yvon ? Son père n'en avait jamais parlé, mais s'il avait conservé l'adresse ça devait être important pour lui. Ça fit réfléchir Paul qui décida aller voir cet Yvon et savoir pourquoi son père avait gardé cette adresse. De toute façon rien ne le retenait ici. Il n'y avait pas grand-chose à faire en hiver et ça lui changerait les idées avant qu'il retourne avec ses copains au bistrot.

12 février 1947

Paul prit le chemin de la Bretagne avec sa camionnette qu'il avait complètement révisée. Le samedi matin il arrivait en face de la cordonnerie.

– Bonjour, pourrais-je voir M. Lequervadec ?

– C'est moi, lui dit une personne derrière le comptoir.

– Je m'appelle Paul Baumier et je suis le fils de Pierre Baumier.

Son interlocuteur le regarda longuement depuis derrière son établi et resta profondément silencieux.

– J'ai trouvé votre adresse dans les papiers de mon père et comme il ne m'a jamais parlé de vous je venais me renseigner.

Yvon se poussa hors de son établi et là Paul se rendit compte qu'il était en fauteuil roulant. Yvon s'approcha, toujours en silence de Paul.

– Tu ressembles à ton père. Tu as le même regard. Qu'est-ce qu'il devient ?

– Il est mort l'année dernière.

– Ha, je suis désolé. Viens, on ferme la boutique et on va pouvoir discuter.

Paul regardait cet invalide qui devait avoir l'âge de son père et se demandait quelles avaient pu être leurs aventures. Ils firent une centaine de mètres dans la rue en silence Paul poussant le fauteuil d'Yvon. Arrivés devant une maison qui donnait sur la mer, ils entrèrent. Une fois à l'intérieur la femme d'Yvon, surprise de l'heure d'arrivée de son mari, accommoda

celui-ci en face de la baie et apporta deux cafés.

– C’est le fils de Pierre.

– Ha… Et elle le regarda plus intensément. Bienvenue chez nous… Et votre père ?

– Il est mort l’année dernière.

– Dommage, j’aurais bien aimé le connaître. Yvon m’en a beaucoup parlé. Bon, je vous laisse…

Paul continuait à être intrigué par la relation de son père avec cet homme.

Et Yvon commença à raconter. Il décrivit à Paul ces mois passés à l’hôpital. L’amitié qu’il avait eue avec Pierre, la sensibilité de ce dernier et sa grande humanité, tout ce qu’ils avaient souffert à la vue de ces blessés.

Paul commençait à comprendre pourquoi son père ne lui avait jamais parlé de ces épisodes-là. La femme d’Yvon revint et leur dit que le déjeuner était prêt. Après le repas elle déclara qu’elle allait jusqu’à la boutique comme ça, ils pourraient continuer à discuter.

– Et le châtelain, il s’en est tiré ? demanda Yvon.

Là, Paul commença à raconter ce qu’il savait du retour de la guerre et des aventures que son père avait eues avec Gaëtan.

– Bah ! J’lui avais bien qu’il aurait dû la laisser crever sa sardine, déjà qu’il a failli finir en prison et maintenant ça…

Et Paul continua à lui raconter ce qui s’était passé avec Michel Marie. Yvon bouillait de colère.

– Mauvaise engeance que ces gens-là.

Tiens c'était bizarre la même phrase que son père.

– Mais il n'y a pas que du mauvais.

Et il parla de Catherine, mais ne put finir, car la soirée était bien entamée et la femme d'Yvon revenait avec deux petits enfants.

– Mes petits-fils, dit Yvon, plein d'orgueil. J'ai eu un fils avant de partir à l'armée et une fille au retour qui doit avoir à peu près votre âge, le petit c'est à elle. On n'a pas fini de discuter et comme demain c'est dimanche vous restez là.

Paul en était ravi. Il découvrait un aspect de la vie de Pierre qu'il ne connaissait pas du tout et il sentait que ce cordonnier avait beaucoup respecté son père. Et d'un autre côté, il voyait une famille qui malgré le handicap du chef de clan était heureuse. À chaque enfant qui venait, Yvon le présentait avec fierté « Le fils de Pierre, celui qui m'a fait ma première chaise ». Et on le félicitait. C'est sûr le cordonnier avait beaucoup parlé de son paternel, et en bien, au vu des regards des enfants. Pourquoi Pierre n'en avait-il pas dit un mot ? Peut-être qu'il avait essayé de se confier et que lui, Paul ne l'avait pas écouté. Il dormit serein et le lendemain matin fit un tour jusqu'à la mer qu'il voyait pour la première fois. Il était content d'être venu. Il apercevait un aspect de la personnalité de son père qu'il méconnaissait. Et ça le rendait heureux.

Il retourna chez le cordonnier et devant un café Paul raconta Catherine, la mort de son père, son

épisode de la boisson et la vente de la ferme.

– Votre père serait à la fois triste, de la vente de la ferme surtout à ce gars-là, mais aussi fier que vous ayez pu surmonter cet épisode de la boisson et maintenant avoir la possibilité d'une vie normale. Qu'est-ce que vous savez faire ?

Paul lui raconta sa passion pour la mécanique…

– Ha, j'ai un copain qu'a un garage, ça vous dit d'aller le voir ? Nous pourrons nous y rendre demain matin.

Chapitre XXI

Le lendemain ils allèrent à pied voir l'ami d'Yvon. Après quelques échanges il accepta de prendre à l'essai Paul. Il avait même une petite chambre au-dessus de l'atelier où le garçon pouvait loger en attendant de voir. C'est ainsi qu'il s'installa à Plougastel. Sa vie se partageait entre le garage et les dîners chez le cordonnier. À sa boutique il lui avait bricolé un établi plus pratique pour le travail de l'handicapé. « Tel père tel fils » disait celui-ci en souriant. Au bout d'un mois, le garagiste lui confirma son embauche. Paul chercha un petit logement que les enfants du cordonnier meublèrent et la fille d'Yvon lui posa même les rideaux. Il écrivit à son oncle pour lui raconter sa nouvelle vie et lui donner son adresse. Celui-ci lui répondit en lui disant qu'il y avait de nouveaux fermiers dans son ancienne ferme et qu'ils travaillaient pour le châtelain. À ces mots, Paul sentit une porte se refermer sur son passé et un poids s'enlever de son cœur.

Les mois suivants passèrent entre travail et visites au port où il emmenait le cordonnier. Les discussions avec lui continuaient et Paul aurait aimé que tous ces échanges il les ait faits avec son père avec qu'il avait partagé tellement peu. Le samedi il allait au bal du village et il y rencontra une jeune fille native de la ville. Ils se fréquentèrent pendant six mois et ils commençaient à parler mariage quand il reçut une lettre de son oncle lui faisant part de la mort de sa tante. Il demanda un congé à son responsable et prit sa nouvelle voiture une juva 4.

Le lendemain à l'enterrement de sa femme un vieux monsieur le questionna.

– Vous êtes le fils de Pierre ?

– Oui, Monsieur.

– Vous aimez encore la mécanique ?

– Je travaille comme mécano.

– J'ai vendu la première machine à votre grand-père et après je lui ai livré une moissonneuse-batteuse. Vous vous souvenez ? Vous vouliez la conduire à tout prix. Je viens d'ouvrir un grand magasin d'engins agricole à Puyrensac. C'est mon fils qui s'en occupe et il est toujours à la recherche de mécanos, si ça vous dit.

– Pour l'instant j'ai du travail, mais pourquoi pas ?

– Venez quand vous voulez, on en discutera.

Paul n'avait guère l'intention de quitter Plougastel. Mais en sillonnant la région, il se dit qu'il

aimait bien la mer, pourtant que ces terres-là il les avait à fleur de peau, et quelque part, revenir dans la région, pourquoi pas ? Il en parla avec son oncle qui ne lui dit que du bien du magasin et que ça serait peut-être intéressant d'aller le voir en partant.

Paul fit un détour pour bavarder avec le fils du patron. Celui-ci avait déjà été averti par son père et lui fit miroiter monts et merveilles s'il faisait l'affaire. Paul lui dit qu'il allait réfléchir. En revenant à Plougastel, Paul reprit sa vie habituelle. Il discuta avec sa « promise » qui ne s'opposa pas au projet. Ils prirent une fin de semaine pour voyager jusqu'à Puyrensac et le grand bourg plut beaucoup à Giselle. C'est certain la mer était loin, cependant avec la voiture ils pourraient remonter quand ils voulaient. Au retour Paul posa la question au cordonnier. Celui-ci lui dit qu'il ne fallait pas hésiter. Là où il était, il restait un apprenti alors que dans le magasin il pouvait être responsable de la mécanique. S'il voulait, ils iraient en parler avec son copain le patron de Paul. Celui-ci ne fit aucune difficulté. Il fallait juste lui donner le temps de se retourner. Ça lui laissait une quinzaine pour préparer le mariage avec Giselle. Il répondit au magasin qu'il acceptait leur offre. Comme sa fiancée n'avait pas de famille, les formalités furent écourtées. Trois semaines plus tard, avec comme témoins le fils du cordonnier et une amie de Giselle, ils se marièrent et allèrent en voyages de noces à Puyrensac. Là ils trouvèrent une petite maison à l'écart du village avec un bout de

terrain et Paul commença à travailler. Son travail lui plaisait. Le fils du patron après l'avoir testé pendant deux mois lui confia la responsabilité de la mécanique. Il avait 10 ouvriers sous ses ordres et devait faire des dépannages dans toute la région.

Un jour il dut faire, obligé, un déplacement au château de Michel Marie. À son arrivée, la première personne qu'il vit était son ancien ami.

– Tiens, t'es pas mort ?

– Ben non, tu vois. Je viens diagnostiquer la moissonneuse.

– Pourquoi tu y connais quelque chose ?

Ravalant sa déception Paul répondit.

– Je m'occupe de la mécanique au magasin.

– Ha… T'es parti ?

Paul se demanda s'il le faisait exprès ou s'il n'était pas au courant.

– J'ai vendu la ferme l'année dernière et tu dois bien le savoir, c'est ton père qui a acheté en profitant de l'occasion. Bon maintenant je peux voir la machine ?

Michel Marie regarda Paul et ne dit pas un mot. Était-il au courant ou non ? Paul ne sut que répondre. Après avoir diagnostiqué la machine, il quitta le château sans avoir revu le frère de Marthe uniquement son employé. Ce fut la seule fois où il revit quelqu'un de cette famille et ce, pendant de longues années.

Ils vivaient heureux, retournant quelques fois à

Plougastel où ils revoyaient avec plaisir le cordonnier et sa famille ainsi que les amies de Giselle.

En janvier 1950, Giselle était enceinte de 8 mois et eut le malheur de vouloir monter sur un tracteur que Paul avait amené à la maison pour faire des essais dans un champ voisin. Elle glissa et tomba. Paul l'emmena tout de suite à l'hôpital où les médecins décidèrent de la faire accoucher. L'opération se passa bien pour le bébé, cependant Giselle eut beaucoup de complications et dut rester plusieurs mois internée. Le bébé était rieur malgré qu'il ne soit pas très gros. Il paraissait maladif et malgré les négations des médecins les parents le couvaient toute la journée. En plus sachant que Giselle ne pourrait pas avoir d'autre enfant, ils surveillaient leur progéniture jalousement.

Gilbert grandit et à 2 ans il eut une grosse attaque de fièvre. À l'hôpital ils lui diagnostiquèrent une infection dans un rein. Il fallait lui enlever sinon il y avait un risque de contamination à l'autre. Les médecins affirmèrent que l'on pouvait très bien vivre avec un seul, mais qu'il va falloir le surveiller constamment son évolution. Paul, qui se sentait être né de nouveau après toutes ses aventures suite à la mort de son père, eut très peur de rechuter. Giselle sentit le danger et l'entoura de toute son affection. Mais quelque part il croyait que le sort s'acharnait contre lui et la visite qu'il avait faite chez Michel Marie n'avait pas arrangé les choses. Il avait raconté une partie de l'histoire à Giselle omettant bien sûr de

décrire exactement les relations qu'il avait eues avec Catherine. Giselle avait peut-être compris plus que Paul imaginait, avec son intuition féminine, mais si c'était le cas elle n'en avait pas soufflé un mot.

Le temps passait et Gilbert grandissait. Deux fois par mois, ils devaient aller à l'hôpital où ils le contrôlaient et où il suivait un traitement qui allait durer au moins quatre ou cinq ans. Paul, lui s'installait dans sa vie. Il grossissait suite aux repas de Giselle et commençait même à perdre un peu ses cheveux. Peu importait, hors les soucis de santé de Gilbert ils étaient heureux. Ce qui était gênant avec ce problème était de surveiller une éventuelle rechute. C'était une épée de Damoclès au-dessus de leur tête, et même si le temps qui passait faisait éloigner la menace, celle-ci restait bien présente dans leur esprit. Au travail le fils du patron avait ouvert un autre atelier et s'absentait très souvent. Lors de ces absences, Paul était responsable du magasin et sa vie économique s'était bien améliorée. Ils avaient racheté un bout de terrain juste derrière chez eux et comme un client satisfait lui avait offert quelques plants de vigne Paul refit un potager et au fond planta ses ceps. Ils ne donnaient pas beaucoup de raisin et celui-ci était acide, cependant il reprenait goût à la terre et ça lui faisait un bien immense.

Quand Gilbert eut huit ans, les médecins arrêtèrent son traitement, néanmoins ils durent continuer à aller à l'hôpital pour passer des examens

tous les deux mois. Ils surveillaient tout accès de fièvre même si c'était un rhume, mais malgré tout Gilbert grandissait et on devinait déjà qu'il serait grand et fort comme tous les hommes de la famille Baumier. Giselle devait surveiller son régime du coup elle préparait tellement de petits plats à son mari que celui-ci commençait à avoir de l'embonpoint.

Le châtelain était venu au magasin, mais Paul avait demandé à un de ses employés de le recevoir. Effectivement quand il vit ce grand gaillard, maigre comme un clou et la manche vide de son bras, il sentit une bouffée de colère voire de haine envers lui, pensant à tout le mal qui avait été fait au nom de la sacro-sainte tradition et même si sûrement le châtelain le payait encore aujourd'hui ayant perdu sa fille, Paul voyait toute la dureté de cet homme. Quand celui-ci apprit qu'ils avaient ouvert une deuxième succursale, il dit haut et fort qu'il ne reviendrait plus ici, sinon qu'il irait se servir dans l'autre. « Bon débarras » pensa Paul.

Chapitre XXII

Quand Gilbert commença ses études secondaires, Paul aurait bien voulu qu'il continue avec la mécanique. Mais depuis tout petit, fallait-il y voir son contact régulier avec les hôpitaux, Gilbert avait l'esprit ouvert vers la profession de santé. « Bon, il sera médecin » pensait Paul et avec ironie il sentait que si son fils avait besoin de soins, au moins il saurait à qui s'adresser. Effectivement dans sa scolarité tout ce qui était technique ne l'intéressait pas du tout, il se tournait vers les sciences et presque tous les livres qu'il lisait traitaient d'aventures de médecins ou d'infirmiers. Paul essayait de passer le maximum de temps avec son fils et surtout de communiquer avec lui, pour ne pas répéter ce qu'il avait vécu avec son père.

Les deux découvrirent le vélo. Ils faisaient de grandes balades ensemble et parfois Giselle se joignait à eux. Ça leur permettait de parler et comme Paul était très attentif à tout ce qui touchait à son fils et

qu'il était ouvert à toute discussion, Gilbert se confiait à lui et lui racontait tout de sa vie, ses espoirs et ses peines d'adolescent. Paul sentait que c'étaient des moments privilégiés et regrettait qu'il n'ait pas eu la même complicité avec son père. C'est avec logique que Gilbert entra, après avoir passé son bac à 16 ans à l'école d'infirmier. Il en avait pour trois ans.

En mai 1968 la France fit sa révolution. Comme Gilbert étudiait, il fut dispensé du service actif jusqu'en 1970. Là il fut appelé et fit sa conscription dans la cavalerie au secteur vétérinaire. Fin 1972, il sortit de l'armée et avec Patrice, un copain de fac décida de s'engager dans un groupe qui venait de se créer et s'appelait médecins sans frontières.

Pour leur première mission, après être passés par le siège à Paris, Gilbert et Patrice partirent au Nicaragua suite au tremblement de terre. Au début, Gilbert eut un peu peur de ce continent où tout lui semblait étranger et surtout où il ne parlait pas la langue. Ils faisaient partie des premiers infirmiers qui partaient avec des médecins. Le mouvement était récent et il y avait encore peu de candidats.

Après un passage en Afrique, pour une mission humanitaire c'était la première catastrophe naturelle que MSF affrontait. Ils arrivèrent à Managua le 10 octobre 1974, une dizaine de médecins et trois infirmiers, ainsi qu'un peu de matériel médical. À leur arrivée, leur avion fut dévié sur un aéroport voisin et le reste du chemin s'effectua en camion de l'armée. Ils

débarquèrent dans un camp situé à une dizaine de kilomètres de Managua où toutes les organisations médicales étaient regroupées. Gilbert fut un peu ébahi par le fourmillement qui se déployait autour de ces tentes. Ils avaient besoin du maximum de ressources, tant humaines que matérielles, car Managua avait été détruite à presque 80 %.

Il fallait enterrer les morts, soigner les blessés et les hôpitaux n'existaient plus. Un centre de la croix rouge coordonnait toute l'aide qui arrivait. Heureusement, car personne n'aurait su par quel bout commencer. On entendait anglais, espagnol et Gilbert qui ne parlait que peu anglais et pas du tout espagnol se sentait déboussolé. Patrice se trouvait un peu plus à l'aise ayant déjà passé des vacances en Espagne et comprenant un peu l'anglais. Ils furent recrutés par une infirmière, qui en anglais leur désigna des tâches de premiers soins à faire. Il ne fut même pas question de discuter avec elle, déjà par la carrure de la personne qui devait faire le double en largeur de Patrice et en hauteur était de la taille de Gilbert. Ils travaillèrent toute la journée dans les tentes du campement et quand arriva le soir et que l'on leur assigna un emplacement où dormir, ils ne se posèrent pas trop de questions et après un repas avalé à la cantine en plein air ils se couchèrent et s'endormirent aussitôt.

Le lendemain et les jours suivants ils furent affectés aux mêmes tâches. Gilbert voyait tous ces gens souffrir

dans leur chair et surtout se sentant abandonnés de Dieu, eux qui étaient tellement catholiques et, en plus, avoir la hantise que la terre tremble à nouveau. Gilbert demanda à connaître 3 ou 4 mots d'espagnol pour essayer de réconforter ces pauvres gens et quand il ne savait pas, leur parlait en français, car il voyait que rien que le son de sa voix calmait un peu les patients. C'était une véritable boucherie. Les brancardiers de la croix rouge apportaient les victimes et très souvent les posaient là où les médecins protestaient le moins, et repartaient vers d'autres missions. On entendait les praticiens crier dans toutes les langues, la plupart que Gilbert ne connaissait pas. Les volontaires étaient parfois pleins de sang, autant que les patients. C'étaient encore ces derniers qui faisaient le moins de bruit. Ils se contentaient de gémir et de prier. Des problèmes commençaient à surgir et paraissaient insurmontables. En premier la place, même si certains blessés pouvaient être évacués vers un camp militaire un peu plus éloigné, les brancardiers en amenaient plus qu'ils pouvaient en emmener. Heureusement on était en été et les nuits apportaient un peu de fraîcheur. Dans la journée il faisait très chaud et les mouches bourdonnaient constamment. Ensuite l'eau potable. Le réseau de la ville étant détruit l'armée avait apporté des citernes. On rationnait l'eau pour les urgences et toute la journée ils vivaient avec la soif.

Une journée Gilbert et Patrice furent réquisitionnés pour aller en patrouille dans le centre-

ville. Là ils découvrirent un paysage apocalyptique. Ce n'était qu'amas de gravas et une poussière stagnant au-dessus de tout. Des pans de mur continuaient à s'effondrer, en plus que ceux que l'armée abattait pour accéder aux blessés qui étaient sous les décombres. Chaque fois plus ils retiraient des cadavres qui étaient empilés au bord de la ville, mais ça aussi ça commençait à être un vrai problème. On parlait déjà d'épidémie et de devoir brûler les morts. Ils travaillèrent toute la journée à chercher des habitants quelconques enterrés dans les immeubles effondrés. Travail très désagréable, car la plupart du temps les corps étaient déchiquetés et retirés en morceaux. Le soir ils étaient tellement hébétés qu'ils ne dînèrent même pas et qu'ils allèrent directement se coucher. Heureusement que le lendemain on ne vint pas les chercher et ils purent reprendre leurs activités normales. L'infirmière les envoya accompagner un convoi de blessés à l'autre camp et là ils durent y rester plusieurs jours. Les patients qui y arrivaient étaient triés en plusieurs qualités suivant leur degré de blessures. Ceux qui avaient récupéré et qui étaient valides repartaient vers le centre-ville aider les sauveteurs. On gardait les blessés qu'on pouvait soigner sur place et les autres étaient dirigés vers d'autres hôpitaux. Les communications entre les médecins étaient curieuses. Comme ils parlaient en au moins 4 langues, ils avaient inventé un code couleur suivant le degré de blessure du patient. De toute

façon, on aurait dit une vraie tour de Babel. Comme certains médecins du groupe français rentraient au pays, Gilbert et Patrice purent écrire une lettre à leur famille.

Quand Paul reçut le courrier, il le lut avec Giselle. Au bout d'un moment il dut s'arrêter, les sanglots l'empêchant de parler. Ils se sentaient tellement mal d'être avec leur petit bonheur alors que leur fils voyait toutes ces horreurs. Mais l'impression générale de la lettre les rassura sur l'état mental de Gilbert. Il souffrait pour ces gens-là, toutefois il ne paraissait pas souffrir dans sa chair.

À force de côtoyer tous ces blessés, les deux compères s'étaient forgé une carapace, non d'indifférence, car il était impossible de regarder ce drame avec des yeux de spectateur, mais de professionnel. Cela leur permettait de donner des soins en s'impliquant le moins possible.

Pourtant il y eut des cas où la sensibilité prit le dessus. Un des cas fut cette petite fille qui errait dans les décombres, pleine de sang et qui s'échappait dès qu'un brancardier ou un médecin s'approchait d'elle. Patrice fit un essai et au son de sa voix la gamine s'arrêta et le regarda dans les yeux. Le garçon, n'ayant plus de mots en espagnol lui parlait en français et la fillette lui répondait en espagnol. Ce n'est pas sûr que les dialogues aient une réelle correspondance, mais ce qui comptait le plus était ce qu'ils ne se disaient pas, et qu'exprimaient leurs yeux. La terreur panique de la

petite fille qui lui montrait une poupée à moitié cassée et la voix de l'infirmier qui lui prodiguait des paroles pour la consoler de malheurs qu'il ne connaissait même pas, mais qu'il devinait. La petite fille finit par lui prendre la main et le conduire vers un tas de ruines où ils retrouvèrent plusieurs formes à demi enterrées qu'il supposa être la famille de la petite. Celle-ci obligea Patrice à aller vers les corps, les toucher comme s'il avait pu ou leur rendre vie ou déclarer définitivement la fin. Comme rien ne se passait, elle l'entraîna loin de cet endroit et au bout d'un moment se laissa soigner. Mais elle ne lâcha pas la main de l'infirmier, qui dut attendre tard dans la nuit qu'elle s'endorme profondément pour lui rendre sa liberté, car à chaque fois qu'il essayait, elle se réveillait. Le lendemain son premier geste avait été de chercher son sauveur, et pendant une semaine jusqu'à ce qu'une infirmière de la croix rouge lui ait expliqué de nombreuses fois qu'il fallait qu'elle l'accompagne, elle suivit Patrice partout où il allait. Ce dernier en fut très marqué et des années plus tard il repensait encore à ce regard noir, éteint pour les autres et pourtant si expressif pour lui.

Pour Gilbert ce fut différent. Il suivait une équipe de pompiers qui avaient entendu du bruit dans les décombres d'une maison à deux étages. Une fois dégagés les pierres et madriers qui obstruaient le passage ils arrivèrent jusqu'à une cave où ils trouvèrent une femme avec son bébé. Les deux étaient dans un état de dénutrition important. Ça faisait déjà

quatre jours qu'elle était enterrée sous les décombres. Il faisait très chaud et la mère, qui était en train de faire la lessive, avait gardé un récipient d'eau et en mouillait régulièrement les lèvres du bébé sans avoir touché une goutte d'eau de la bassine. Par gestes elle indiqua le mur où elle était appuyée. Les sauveteurs cassèrent la paroi à coups de pic et derrière découvrirent un corps. Ils pensèrent tout de suite au mari de cette femme. Cet homme était appuyé contre le mur de séparation, mort. La paroi était pleine de traces de sang comme des griffures. En regardant le cadavre du mari, ils se rendirent compte que ses mains avaient été usées sur toutes les premières phalanges et tout le monde pensa la même chose. Ce garçon s'était cassé les doigts voulant creuser pour rejoindre sa famille. Tellement creusé qu'il en avait laissé des morceaux. Gilbert voyait tout le désespoir de cet homme qui, sachant que sa famille était à un mètre de lui et ne pouvant les retrouver, aurait tout fait pour passer cet obstacle que peut-être avait-il lui-même monté. Sa femme vint voir le corps et resta de longues secondes devant, le regard vide, sans une plainte, sans rien dire se demandant ce qu'ils avaient bien pu faire pour mériter cela.

Gilbert écrivait toujours de nombreuses lettres à ses parents où il racontait presque tout ce qu'il remarquait, ménageant quand même un peu sa mère. Au début tout le monde venait relater des anecdotes qui étaient toutes aussi horribles les unes que les

autres. Et peu à peu ou les gens s'étaient habitués ou peut-être simplement par pudeur humaine, ils essayaient autre chose, de parler de l'autre monde dont ils étaient un peu coupés pour l'instant. Ils avaient uniquement la radio en espagnol et de cette manière pouvaient suivre les nouvelles mondiales.

Ils se lièrent d'amitié avec un docteur. Pauline était une jeune femme de 27 ans assez jolie qui avait participé depuis le début à Médecins Sans Frontières. Les trois s'entendaient à merveille pourtant entre elle et Gilbert était passé un autre courant que personne ne comprenait très bien. On aurait dit de la tendresse. Quand ils parlaient, ils avaient l'impression qu'ils se connaissaient depuis toujours. Ça faisait très bizarre pour lui de discuter avec quelqu'un de sexe féminin sans que le jeu de la séduction n'intervienne de trop. Soit parce qu'elle avait quelques années de plus que lui, soit que l'expérience de son métier obligeait Gilbert à l'admirer et à l'écouter. Mais vu les circonstances de ce travail, ils ne pouvaient avoir que des conversations professionnelles et ne disposaient d'aucun instant d'intimité où ils auraient pu parler d'eux-mêmes. Quand arriva le moment du départ pour Gilbert et Patrice, ils échangèrent leurs adresses respectives avec les médecins, pensant qu'ils n'avaient peu de chances de se revoir. Du moins c'est ce qu'ils croyaient.

Chapitre XXIII

Ils revinrent en France et chacun retourna à ses occupations. Gilbert trouva un poste à l'hôpital voisin et reprit le train-train de son ancienne vie. Cet épisode l'avait marqué et il en parlait beaucoup avec ses parents. Paul en particulier aimait ces conversations où son fils se livrait complètement, lui expliquant ses ressentis face à la douleur humaine. Gilbert avait besoin de raconter, d'évacuer ce qu'il avait vécu là-bas pour exorciser tout ce qu'il avait vu sans réellement l'avoir regardé. Paul l'écoutait et quelque part enviait son fils d'avoir quelqu'un à qui se confier, lui, qui avait vécu bonne partie de son adolescence muet ou avec des amis de bistrot. Ceux-ci entendaient, mais n'écoutaient personne si ce n'était que leur propre malheur. Avec sa mère Gilbert parlait beaucoup plus de ce qu'il avait pu voir de beau dans cette aventure, quitte à enjoliver un peu la vérité. Mais cette période de calme lui était nécessaire. Il avait besoin d'effacer bon nombre

d'images de ses souvenirs. Il mit près de deux ans pour se nettoyer la tête. Durant cette période il reçut une lettre de Pauline qui était à Genève et ils se virent plusieurs fois avec Patrice qui projetait de se marier. Il avait connu une infirmière et ensemble ils comptaient monter un cabinet privé. Mais pour lui, finies les aventures de médecin sans frontières. Il laissait ça « aux jeunes ». Gilbert fréquentait une aide-soignante cependant leurs projets s'arrêtaient aux sorties et n'allaient pas plus loin. Gilbert avait loué une petite chambre près de l'hôpital et revenait chaque fin de semaine chez ses parents. Ils les voyaient doucement vieillir. Toujours aussi amoureux l'un de l'autre ils vivaient très complices. Son père continuait à perdre ses cheveux et malgré le « Tu sais c'est héréditaire » il ne s'inquiétait pas trop. Il avait une bande de copains à l'hôpital et aucun des services où il passait ne le rebutait. En fait peut-être un, celui des personnes en fin de vie. Les infirmières qui travaillaient dans ce service étaient toutes un peu fêlées ou si elles ne l'étaient pas avant, elles le devenaient. C'était très dur de s'occuper de quelqu'un dont on savait qu'il allait mourir. De ne pas s'attacher, de ne pas avoir de compassion, de ne pas souffrir parfois comme eux ou du moins d'essayer de les accompagner dans leur souffrance. Il savait que pas mal de ces infirmiers dans leur vie dehors de l'hôpital, avaient un penchant pour la boisson. La plupart étaient célibataires, c'était un poste qu'on donnait aux débutants ou aux infirmiers en « punition ».

Celles qui étaient célibataires restaient en général jusqu'au mariage voire jusqu'à leurs fiançailles et après, pressées par leur compagnon elles demandaient un changement de secteur. Gilbert heureusement était seulement détaché à ce service en attendant qu'un nouveau arrive. Sa mission dura cinq mois. Il finissait par en faire des cauchemars et fut bien content lorsque le remplaçant apparu. Cet épisode le fit réfléchir et il regarda ses parents d'un autre œil. Il n'avait aucune envie de les voir démunis mentalement et dans l'incapacité d'accomplir les actes les plus simples de la vie. Ou peut-être simplement d'accepter l'idée de leur mort. Ça lui faisait peur.

Une partie de la deuxième année, il la passa à faire un stage avec l'idée de retourner auprès de médecins sans frontières. En septembre il reçut une lettre de Pauline lui disant qu'elle repartait au Honduras. Il y avait eu un ouragan là-bas et ils avaient besoin de monde. Gilbert n'avait pas fini son stage et lui répondit qu'il lui restait encore trois mois pour finir. Vers mars 1975, il reçut une autre lettre de Pauline qui repartait vers la guerre au Cambodge aider la population qui fuyait les Khmers rouges. Gilbert finit son stage et vers fin 1975 il renvoya sa demande pour Médecins Sans Frontières. Il reçut une réponse mi-mars en même temps qu'une lettre de Pauline lui disant qu'elle avait vu sa candidature et qu'elle l'avertirait dès qu'elle aurait des nouvelles. Il reçut une convocation en juillet, accompagné d'un mot de

Pauline qui lui disait qu'elle était déjà sur place.

Gilbert reçut sa feuille de route pour être à Beyrouth le 12 septembre 1976. Il lui restait environ trois semaines. Il en profita pour lire tout ce qui lui tombait sous la main sur ce conflit. Sa première impression fut plutôt confuse, il découvrit que c'était une guerre de religion où un tas de pays avoisinants étaient mêlés. Ce qu'il comprit tout de suite c'était la souffrance de tous ces réfugiés autour de Beyrouth qui continuaient à être bombardés. Il en parla à son père qui après l'avoir écouté en silence lui dit « à la guerre, il n'y a ni vainqueur, ni vaincu il n'y a que des victimes ». Il sentait la tristesse dans la voix de Paul. Il avait vécu la guerre et maintenant son fils allait la voir de près. Même si ce n'était pas comme combattant il s'imaginait bien que les bombes ou les coups de feu ne choisissent pas leur cible et que personne n'est épargné. Ça ne servait à rien de lui donner des conseils de prudence, ce que fit Giselle, mais il sentait que son fils le prenait comme un devoir et il le laissait aller, l'inquiétude remplissant son cœur.

Gilbert atterrit au sud de Beyrouth le 13 septembre 1976. Au sortir de l'appareil, une chape de chaleur s'abattit sur lui. En un temps record il sentit que tous ses vêtements étaient trempés. Ils étaient une dizaine à avoir pris l'avion avec lui et un camion les attendait pour les emmener jusqu'au camp. Celui – ci se situait dans le quartier d'Aramoune, au sud de l'aéroport. Une grande étendue de verdure abritait les tentes de la

Croix-Rouge et du Croissant Rouge. D'immenses drapeaux couvraient tous les espaces disponibles ce qui n'empêchait pas à chaque incursion des milices de craindre qu'un obus égaré ne tombe sur le camp. Dès son arrivée, Gilbert fut dirigé vers le secteur où travaillaient les médecins français dont Pauline. Lorsque cette dernière vit apparaître Gilbert, un grand sourire éclaira ses traits. Elle paraissait avoir vieilli plus que lui. Même si ses yeux étaient pleins de joie, Gilbert lisait sur son visage les traces de tous ses combats contre la misère ou la mort. Ils s'embrassèrent chaleureusement.

– Comment s'est passé ce voyage ?

– Comme d'habitude ces avions militaires sont de vrais coucous. Tu n'entends rien et puis tu es ballotté dans tous les sens. Et en plus la chaleur… Mon Dieu c'est toujours comme ça ?

– Non l'été est fini, avant c'était bien pire… Heureusement la mer n'est pas loin et comme cet après-midi je suis en repos je t'y emmène. Viens, je vais te montrer ton logement.

Ce n'était pas une tente, mais un four, pensa Gilbert en pénétrant dans cet univers de toile qui allait être le sien. Il posa son sac et suivit Pauline jusqu'au local qui servait de cantine. Après un repas bien épicé où Gilbert fut obligé de trier un peu, il avait peur de manger trop de piment, Pauline décida de prendre une jeep et d'aller jusqu'à la mer qui était à quelques kilomètres. La plage bien sûr était déserte et ils purent

s'asseoir sur un rocher et contempler la mer.

– C'est un endroit bizarre. Une guerre bizarre. Chaque combattant a raison et ces luttes de religion sont très injustes. On a à côté l'un de l'autre un catholique, un musulman et même un Kataëb. Chacun parle sa langue pourtant ils sont tous égaux devant la souffrance. Ce qui est le plus terrible c'est que tu les rafistoles et tu sais que demain, s'ils se retrouvent face à face ils vont de nouveau s'entre-tuer.

Gilbert sentait dans le ton de la voix de Pauline, un peu d'amertume et aussi une grande fatigue. Pourtant elle aimait son métier, mais dans un pays qui changeait si souvent de couleur religieuse, elle ressentait le désespoir des gens face à cette situation.

– Tu sais j'ai connu Beyrouth voilà quelques années et c'était une ville magnifique. Aujourd'hui une bonne partie est détruite et même le long de la côte dans les quartiers riches tout le monde a déserté le peu de maisons qui restent. Ceux qui ont pu sont partis vers l'Europe, surtout vers la France d'ailleurs, et le peu d'habitants qui restent, sont dans les faubourgs pauvres, au nord et se font régulièrement bombarder. Tu verras que lorsqu'on franchit les portes du camp il n'existe plus ni religion, ni race, ni même nationalité. C'est seulement une fois remis sur les pieds qu'ils retrouvent toute leur haine. Et on en a même vu qui sont passés au camp plusieurs fois et qui sont retournés à la bagarre… Mais assez parlé de moi. Qu'êtes-vous devenus, les duettistes du Nicaragua ?

– Patrice est en train de se marier avec une infirmière. Il me l'a dit, finies toutes ces aventures, il va installer un petit cabinet avec sa femme et vivre leur vie.

– Et toi ?

– Ben je suis là. J'ai fait un stage pour venir ici, mais je ne sais pas encore ce que me réserve l'avenir. En fait je n'ai pas trop de projets, on verra plus tard.

C'était curieux on se serait cru à 1 000 lieues de tout. Un calme impressionnant régnait et on entendait le bruit des vagues.

– Ne te laisse pas tromper. Ils attaquent en fin de soirée ou tôt le matin. On dirait que dans la journée ils ont trop chaud.

Tranquillement ils rentrèrent au campement. La balade, apparemment avait fait du bien à Pauline, qu'on voyait un peu plus relâchée. Ils dînèrent à la cantine et à la tombée de la nuit les tirs de mortiers commencèrent. Ils étaient lointains, pourtant pour Gilbert c'était la première fois. À chaque grosse déflagration on aurait dit que l'air manquait pendant quelques instants. Il s'imaginait tout à fait être pris sous le feu des mortiers. Il imaginait la terreur que cela devait être. Ou peut-être, comme ça faisait déjà un bout de temps que ça durait, les gens s'étaient habitués. Les adultes devaient raisonner, en revanche les enfants… Eux devaient vivre avec leur peur et encore une fois l'insouciance de l'enfance était tuée par cette guerre. Que resterait-il dans quelques années de ce cauchemar dans l'esprit des

petits ? Quelle haine pourrait subsister au fond de leur cœur, de leur âme ?

Le bombardement dura jusqu'à la nuit tombée. Puis apparurent au nord les premières lueurs d'incendie. Le ciel était rouge et l'on avait l'impression de sentir une odeur bizarre, de brûlé peut-être, mais pour Gilbert indéfinissable. Le camp ne paraissait pas s'inquiéter outre mesure, les volontaires devaient avoir l'habitude. Gilbert repensait au mélange de races et de langues qu'il voyait autour de lui. Des blonds qui venaient du nord avec un langage incompréhensible, des plus bronzés qui parlaient arabe ou des affairés qui parlaient anglais ou français. Une belle petite colonie française, enfin francophone, parfois il entendait l'accent canadien ou suisse. Et tous ces gens essayaient de vivre en faisant leur travail, point final. Il avait déjà connu ça au Nicaragua où s'impliquer dans le drame qui les entourait leur coupait tous leurs moyens. Quand ils étaient pris par surprise et qu'ils s'apitoyaient sur un destin c'était tellement difficile après de remonter la pente, qu'il valait mieux ne pas commencer à glisser.

Les bombardements reprirent juste avant l'aube. Gilbert se réveilla en sursaut avec un mauvais goût dans la bouche. Il finirait bien par s'y habituer, mais en attendant il continuait à sursauter. Il se leva et se dirigea vers la cantine où il prit plusieurs tasses de café. Les cuisiniers étaient de la région et ils tenaient le bar ouvert jour et nuit, le camp ne s'arrêtant jamais. Pauline vint le rejoindre.

– Tu as eu droit au réveille-matin ?

Gilbert la regarda. Elle paraissait plus fraîche que la veille.

– La balade d'hier m'a fait du bien. C'est une des premières fois que je sors du camp. Je vais t'expliquer la démarche pour tes premiers jours qui seront essentiellement orientés vers la connaissance des installations et des procédures à suivre. Dans un premier temps il faudra passer à l'infirmerie, qu'il détermine ton groupe sanguin et pour remplir un questionnaire pour les allergies, etc. Ensuite tu reviendras me voir et je t'affecterai à une équipe.

Gilbert passa donc la journée à faire toutes les démarches nécessaires. Il eut le temps d'envoyer une lettre à ses parents et leur décrire ses premiers moments au Liban. Le lendemain on lui donna une affectation dans un bloc. Son principal travail consistait à préparer les blessés qui allaient subir une intervention programmée. Encore une fois il fut surpris de la diversité des patients et des médecins. C'était presque incompréhensible que tous ces gens puissent communiquer entre eux, alors que la plupart ne parlaient pas la langue de leur interlocuteur.

Il était dans un service relativement calme. Ce n'était pas les urgences où il savait qu'il irait dans quelque temps. Ses patients avaient déjà été soignés et ils passaient par ce service pour terminer des opérations effectuées sur le terrain ou aux premiers soins. Ici il ne régnait pas une effervescence

d'urgence, mais plus tôt une activité de bloc d'hôpital. Mais Gilbert savait que c'était trompeur et que dans les services d'accueil et d'urgences, où travaillait Pauline, tout était orchestré par la proximité de la mort et, justement, la prise de décision urgente qu'il fallait constamment prendre.

À midi quand il alla déjeuner il ne vit pas Pauline et la rencontra seulement le soir. Pendant le repas il avait commencé à discuter avec un médecin canadien et un autre chilien. Ils parlaient en espagnol et Gilbert, grâce à ce qui il avait appris, arrivait à suivre la conversation. Le thème habituel des femmes était à l'honneur. Ils s'entretenaient de la « Petite Française » qu'ils trouvaient très agréable. Gilbert sentit un pincement de jalousie devinant qu'il s'agissait de Pauline, mais quelque part ils n'étaient rien que des amis, alors…

Chapitre XXIV

Gilbert fut envoyé plusieurs fois en mission au nord qui subissait les plus gros bombardements. Il y retrouva l'ambiance de Managua avec les épaves des en ruine, les gens qui gémissaient enterrés juste en dessous, les membres déchiquetés, les corps souffrants mille misères et encore une fois le désespoir de la disparition d'un être cher. À Managua on pouvait encore évoquer le destin, enfin une force divine qui accablait les humains de ses représailles. Ici on savait que c'était les hommes qui tuaient d'autres hommes. Peut-être même des personnes qu'ils avaient connues, avant la guerre. Les gens étaient tellement mélangés que certains voisins étaient devenus des ennemis. Et tout le monde se lamentait sur cette injustice qui, au nom d'un autre Dieu ou on ne sait quelle raison, faisait des anciens amis les ennemis d'aujourd'hui. Gilbert fit des allers-retours pendant 15 jours entre les quartiers nord bombardés et le camp. C'est lors d'une

de ces missions qu'ils tombèrent dans une embuscade. La jeep qui allait en tête du convoi reçut un obus et prit feu immédiatement. Elle explosa littéralement. Des éclats de ferraille volèrent de tous côtés et un de ces projectiles traversa le pare-brise et toucha le crâne de Gilbert. Celui-ci s'évanouit immédiatement et se réveilla sous la tente des urgences. Pauline était penchée sur lui.

– Ta blessure n'est pas très grave, mais on a tardé un peu pour aller vous chercher. Tu as perdu beaucoup de sang. On t'a fait une transfusion et un beau pansement. Sinon tu peux aller te reposer. En sortant, il discuta avec les brancardiers qui étaient à l'intérieur de l'ambulance.

– Ben, tu as eu de la chance… Les gars de la jeep ils y sont tous restés et le conducteur est aussi mal en point. Mais il va s'en sortir.

Gilbert était un peu étourdi et décida de s'allonger sous sa tente. Il y passa l'après-midi et le soir put se lever et aller manger à la cantine. Là il retrouva Pauline.

– Tiens, l'éclopé, ça va ?

– À peu près.

– Tu sais que tu as un groupe sanguin relativement rare, comme moi d'ailleurs.

– Ouais, j'ai dû le savoir depuis qu'ils m'ont enlevé mon rein.

– Ils t'ont enlevé un rein ?

Et Gilbert raconta la maladie qu'il avait eue étant

petit. Pauline l'écoutait l'air inquiet.

– Mais maintenant c'est fini, je n'ai plus de problème.

– Avec ça, il faut toujours se méfier… Je vais te faire des examens plus poussés. Tu viendras me voir demain.

Le lendemain et les jours suivants Gilbert resta couché. Il se sentait fatigué et quand Pauline venait le voir on lisait dans ses yeux une inquiétude grandissante. Lorsqu'il se jugea assez en forme pour sortir il fit un tour jusqu'à la tente de Pauline.

– Ça va mieux ?

– Je me sens encore très fatigué. Ça doit être la perte de sang.

– Non je ne pense pas. Je vais te faire des examens.

Après avoir été ausculté dans tous les sens il retourna enfin à la tente où il s'endormit jusqu'au lendemain. À son réveil Pauline était là, l'air préoccupé.

– J'attends encore des résultats, cependant il est possible que ton rein soit attaqué.

– …

– Il faut voir ce que tu as réellement et envisager toutes les possibilités. J'aurais les résultats après-demain.

Gilbert passa les deux jours, moitié couché moitié traînant autour des tentes sans vraiment reprendre la forme.

– J'ai plusieurs nouvelles, lui dit Pauline, à un moment où il prenait un café à la cantine. A priori ton rein est attaqué, mais on a les bons médicaments pour le guérir temporairement. Mais quelque part, il va falloir envisager une greffe. Et là c'est très bizarre. Comme je savais que tu étais fils unique, j'ai fait une recherche pour un don compatible et le fichier donne mon nom. C'est vraiment un cas curieux. En général ce sont des personnes très proches qui sont compatibles. J'ai envoyé les analyses à Paris pour confirmation. On aura la réponse dans une quinzaine, de toute manière avec le traitement que je t'ai donné il n'y a pas une urgence absolue. Repose-toi, va te promener, surtout ne fais pas d'effort.

Gilbert, de toute façon, en aurait été incapable. Il se sentait vidé de toutes ses forces et avait même du mal à faire une petite balade. La semaine qui suivit, il continua de se traîner et il y eut juste une journée où Pauline l'emmena au bord de la plage et où il reprit un peu de force. Pauline le couvait du regard à la fois inquiète et intriguée par ce dossier de compatibilité. « Enfin on verra bien quand on aura les résultats… »

Les résultats arrivèrent deux semaines après. Ils confirmèrent la compatibilité entre les deux et conseillaient de faire l'opération à Paris dans un grand hôpital. Pauline vit, avec les médecins du groupe, qu'elle pourrait s'absenter dans trois semaines. Elle programma son retour et celui de Gilbert. Ce dernier partirait un peu avant ce qui permettrait qu'on le

prépare à l'opération. Pauline arriverait 10 jours plus tard. Gilbert était un peu intrigué par l'attitude de Pauline vis-à-vis de l'intervention.

– Pourquoi fais-tu ça ?

– Pourquoi pas ? En réalité j'ai du mal à me l'expliquer. Je sens comme si je devais le faire. Je n'ai pas de raison précise ni même l'ombre d'une idée de raison. Mais j'ai l'impression que ce doit être comme ça, voilà.

Autant pour Pauline le problème semblait résolu, autant pour Gilbert ça lui créait un cas de conscience. Que quelqu'un qu'il connaissait à peine put faire un geste comme ça, le déroutait. Même si entre eux il existait une certaine affection cet acte sortait du cadre habituel de l'amitié. Comment allait-il accepter ce don venant d'une étrangère ? C'eût été anonyme peut-être aurait-il eu moins de scrupules. Mais là il connaissait le donneur et celui-ci donnait une partie de lui… C'était très impressionnant. Pourquoi le faisait-elle ? Même si ses raisons, qu'elle avait évoquées déjà, lui paraissaient à elle très cohérentes, à lui ça le dépassait. Pourtant elle était médecin et le sacrifice de soi devrait être relativement courant, encore plus dans ce genre d'organisation. Là le don était physique et très personnel. Comment la regarderait-il après ? Il aurait en lui une partie d'elle-même. Sans oublier ce sentiment que sans cette greffe il ne pourrait continuer à vivre… Il lui devrait la vie ? Comment se payaient ce service et cette dette ? Y avait-il un prix

pour ce dévouement ?

Les questions se bousculaient dans sa tête. Pendant plusieurs jours il évita Pauline. Celle-ci se rendit compte des hésitations de Gilbert. Ça ne la dérangeait pas outre mesure cependant ça l'inquiétait, car elle savait que le temps commençait à lui être compté. Mais il fallait qu'il prenne une décision en son âme et conscience et elle le voyait tellement indécis…

Gilbert finit par ne plus avoir de choix et c'est un peu en se sentant obligé qu'il annonça à Pauline qu'il partait pour Paris. Celle-ci accueillit la nouvelle en souriant légèrement.

– Bien… On se voit dans 10 jours…

Chapitre XXV

Gilbert avait écrit à ses parents qui n'avaient pas eu le temps de lui répondre. Au moins ils savaient où il allait. Arrivé à l'hôpital on l'installa dans une chambre et le lendemain matin la batterie d'examens commença. Ils durèrent une grande partie de la journée, ce qui fut éprouvant. Le jour suivant au réveil il eut la surprise de voir ses parents qui avaient fait le voyage. Sa mère s'assit à côté de lui et se mit à pleurer.

– Maman, calme-toi, tout va bien. Ça va bien se passer, ne t'inquiète pas.

Malgré tout Giselle n'était pas rassurée.

– Et qui est-ce cette femme ?

– Je t'en ai parlé maman, c'est mon chef de service.

– Et elle peut te donner le rein ?

– Elle a fait tous les tests et il n'y a pas de problème…

– N'empêche…

Son père ne disait rien. Il regardait fixement Gilbert et essayait de lire dans l'esprit de son fils. Ce dernier évitait de le regarder pour peut-être empêcher de se poser à lui-même des questions. Ses parents allaient rester une nuit et rentrer chez eux le lendemain après-midi. Avec son père il ne put avoir un réel moment d'intimité ce qui dispensa Gilbert de répondre à d'autres inquiétudes.

– Bon, on va y aller. On reviendra pour l'opération.

Gilbert fut presque soulagé de les voir partir. Il ne voulait pas trop discuter avec son père et sa mère était tellement inquiète qu'elle transmettait son angoisse. Heureusement, les examens reprirent en fin de matinée et empêchèrent Gilbert de trop réfléchir. Par contre le soir la télévision ne réussit pas à le faire sortir de ses pensées. Il retournait dans sa tête toujours la même interrogation : pourquoi ? Pourquoi faisait-elle ça ? Quelle était sa motivation profonde ? Elle déclarait ne pas avoir de raison spécifique et même si faire le don de soi dans ce métier était chose entendue, il cherchait une explication à cet acte. Et il passa la semaine en retournant le problème sous toutes ses formes et sans trouver réellement de solution, jusqu'à l'arrivée de Pauline. Elle arriva deux jours avant l'intervention.

– Alors comment on se sent ?

Pauline avait une voix professionnelle ce qui perturba encore plus Gilbert.

– Ça va. Ils m'ont préparé pour l'opération. Je n'ai

jamais eu autant de prises de sang, d'analyses et de trucs en tous genres.

– Pour moi ça commence cet après-midi et demain à l'attaque…

– Pauline…

– Quoi ?

– Merci pour tout ce que tu fais…

– Tu veux rire, on en a déjà discuté. Le principal c'est ta santé, pour le reste on verra plus tard.

Elle l'embrassa sur le front et sortit de la chambre. Gilbert commençait à être très nerveux. L'intervention du lendemain l'inquiétait. En fin de matinée arrivèrent ses parents qui restèrent là, sans presque parler, dévorant des yeux leur fils unique. Gilbert les regardait, content qu'ils soient là. L'après-midi, ils firent quelques pas dans le jardin et les siens repartirent, promettant de revenir le lendemain.

Une fois tout seul l'inquiétude pour l'opération ressurgit. Même si les risques étaient limités et que l'on commençait à avoir l'habitude de ce genre d'intervention, il y avait quand même, dès qu'on parlait d'anesthésie un certain danger. Heureusement l'infirmière vint lui apporter son repas et lui donna des cachets pour lui faciliter l'assoupissement. Il se força un peu et sombra dans le sommeil. Au réveil il y eut un tel ballet d'infirmières, de médecins et autres personnes dont Gilbert ne put définir la fonction, qu'il n'eut même pas le temps de réfléchir. Sans même y penser, il se retrouva sur le brancard qui l'emmenait en

salle d'opération. Dans la pièce à côté, sur un brancard similaire au sien, il vit Pauline qui tourna la tête et lui sourit. Il esquissa une grimace qui voulait être un sourire, mais déjà il se sentait sombrer dans l'inconscience.

Il se réveilla dans un local blanc. Sa gorge était sèche. Il avait très soif. Comme il commençait à bouger, une infirmière toute masquée se pencha sur lui.

– Alors voilà notre patient qui revient vers nous. L'opération s'est bien passée. On va bientôt vous ramenez.

Gilbert émit quelques sons.

– Vous avez soif ? C'est normal après l'anesthésie, on vous donnera à boire plus tard.

Gilbert redoubla d'efforts et réussit à articuler.

– Pau… Iine.

– Ha… Votre donneur ? Elle va bien. Elle est déjà sortie de l'anesthésie et elle est en salle de réveil.

Un garçon de salle vint chercher Gilbert pour l'emmener dans sa chambre où l'attendaient ses parents. Sa mère poussa un soupir de soulagement quand elle le vit revenir les yeux ouverts. Après avoir bu deux gorgées d'eau, il se rendormit jusqu'au lendemain matin. Ses parents étaient à la même place comme s'ils n'avaient pas bougé. Gilbert encore un peu dans le brouillard réussit à leur dire que tout allait bien et que s'ils voulaient rentrer ils pourraient lui téléphoner dans la soirée.

Une fois les parents partis et que l'infirmière soit passée faire les soins Gilbert referma les yeux et se rendormit. En fin d'après-midi il se réveilla un moment pour apercevoir le chirurgien qui discutait avec l'infirmière et ses assistants.

– Alors, pas trop vaseux ? Pour nous, tout s'est bien passé. Le donneur a récupéré et rapidement je pense qu'elle viendra vous voir. Maintenant, toute la question est de savoir comment votre corps décide d'accepter ce nouvel habitant. Mais sincèrement pour vous il était temps. On va analyser votre rein, mais a priori il était vraiment dans un état déplorable. Ne faites pas d'efforts… Mais vous devez connaître les protocoles, vous êtes du métier.

Une fois tout le monde parti, Gilbert retomba dans son néant.

Trois jours après en se réveillant la première chose qu'il vit, furent les yeux de Pauline fixés sur lui.

– Ça va ?

– Oui, merci. Et toi ?

– Pas de problème. Comme tu vois, j'ai pu me lever. C'est sûr je ne ferais pas un marathon, mais dans un jour ou deux, ça ira.

– Pauline…

– Oui.

– Encore une fois merci…

– Laisse tomber, on a le temps d'en parler, je vais rester une dizaine de jours en observation à l'hosto.

Comme l'infirmière entrait avec son chariot

Pauline décida de sortir.

– À bientôt, dit-elle à la ronde.

– À bientôt docteur, lui répondit l'infirmière.

– Ha… Vous êtes au courant, lui demanda Gilbert ?

– Bien sûr, tout le monde en parle dans le service.

– Que disent-ils ?

– Non… Rien de spécial si ce n'est que la personnalité du docteur est bizarre.

Pour Gilbert c'était le moins qu'on puisse dire.

– Elle est de votre famille ? questionna prudemment l'infirmière.

– Non, c'est mon responsable à Médecins Sans Frontières.

– Ha bon, je disais ça pour la compatibilité… Ça fait longtemps que vous la connaissez ?

– En gros, deux ans…

– He bien, elle a fait un sacré geste.

Comme Gilbert ne répondait pas, elle vit qu'il ne donnerait pas plus d'informations et repartit avec son chariot de soins.

Gilbert resta éveillé dans son lit. Il n'y avait pas qu'à lui que cette aventure paraissait bizarre. Il faudrait qu'il arrive un jour à savoir le fin mot de tout ça. Il ne pouvait pas deviner que bientôt il saurait la fin de l'histoire ou plutôt le début.

Pendant les trois semaines qui suivirent, il resta la plupart du temps allongé moitié éveillé moitié endormi. C'était normal, disait l'infirmière, avec

toutes les drogues qu'on lui donnait. De toute façon il était si plein de tuyaux et de sondes que cela aurait été trop compliqué pour se détacher. Il mit trois jours à écrire une lettre à ses parents. De toute manière il n'avait pas grand-chose à raconter. Il ne voulait pas parler de Pauline même s'il savait que son père aussi s'interrogeait sur elle. D'ailleurs, elle vint le voir une fois ou deux mais Gilbert avait l'impression que le contact entre les deux était moins fort qu'avant l'opération ce qui l'intriguait encore plus. La dernière semaine elle passa lui dire qu'elle partait en repos chez sa mère, près de Rouen. Elle lui donna son adresse en lui faisant promettre que dès qu'il serait sorti, ils organiseraient quelque chose pour se retrouver. Gilbert promit tout ce qu'elle voulut et aussitôt qu'elle fut partie il se sentit un peu plus léger. Tant qu'il n'aurait pas élucidé ce mystère-là, il resterait sur ses gardes.

Chapitre XXVI

Après être sorti du service des soins intensifs, Gilbert passa dans une chambre avec 6 personnes. Ses parents revinrent le voir et son père lui dit qu'il l'attendait avec impatience.

– Faudra bien compter trois mois avant qu'ils me lâchent. Ils doivent être sûrs que j'ai bien accepté la greffe, même si pour l'instant tout va bien il faut que tout se consolide. Mais ils ne sont pas du tout inquiets.

– Et ton médecin ? lui demanda son père à un moment où sa mère s'était absentée.

– Qu'est ce que tu veux dire ?

– Ben, on aurait peut-être aimé la connaître. Au fond elle t'a quand même sauvé la vie.

– Oui, je sais et je lui en suis reconnaissant.

– Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Tu vois ça fait déjà un bout de temps que je me pose la question et je n'ai pas trouvé de raison normale. Je lui ai même demandé et elle m'a dit que

ça devait être fait, mais je ne pense vraiment pas qu'elle avait une raison explicable pour ça.

– Alors ?

– Alors rien. On va se revoir et j'essaierais d'en savoir plus, mais sincèrement je doute qu'elle ait une autre explication.

Ils arrêtèrent la conversation comme Giselle revenait. Celle-ci était contente. Elle allait bientôt récupérer son fils et le tenir à la maison, elle aurait enfin tous ses hommes chez elle, et pour un bon bout de temps.

Avant le départ de Pauline, ils avaient tous les deux eu une discussion.

– Il y a mon Australien qui m'attend dehors.

Gilbert se souvenait d'un grand bonhomme tout en sourire malgré la situation, qui tournait autour de Pauline.

– Oui, il t'aimait bien.

– Il est venu me rendre visite quand on m'a opéré et depuis je l'ai revu plusieurs fois. On a bien sympathisé.

– Tant mieux il est très gentil.

– Alors on verra bien. Et toi ? Tu vas rentrer chez toi. Tu vas retrouver tes petites copines.

– Dans le fond, je n'en ai pas trop, je n'ai jamais eu beaucoup de temps…

– Maintenant tu l'auras pour te balader, avec un peu de chance tu trouveras quelqu'un.

– Mes parents sont venus et ont souhaité que tu

viennes quand je serais rentré à la maison.

– Pourquoi pas ? En plus je pense que ma mère a de la famille dans ta région. Ça fera une occasion et comme ça, tu la connaîtras.

– Bon, dès que je suis là-bas on se téléphone et on organise quelque chose.

À ce moment une tête passa par l'entrebâillement de la porte et Gilbert reconnu le fameux médecin australien. Pauline le vit et lui fit un petit signe. Elle embrassa Gilbert et rejoignit son soupirant.

Gilbert resta encore plus désorienté. Il était évident que Pauline était amoureuse de ce jeune homme. Il en ressentit une pointe de jalousie, et pourtant… Jamais Pauline n'avait évoqué l'idée d'une relation entre eux, autre que celle qu'ils avaient. Même lui n'y avait jamais pensé. Alors quoi ? Déjà, pourquoi être jaloux ? De quel droit ? Et il en revenait chaque fois à la même question « Pourquoi avait-elle fait ce don ? » Encore une fois Gilbert restait dans le brouillard le plus profond. Son voisin de chambre le regarda en souriant.

– Jolie fille.

– Mmmm.

– C'est ta copine.

– Non.

– Ta sœur ?

– Non, c'était mon chef en mission.

– Ha et c'est elle qui t'a donné le rein ?

– Ben oui.

– Dis donc t’as de la chance. Tu dois avoir un rein de course maintenant.

Gilbert arrêta la conversation avant qu’elle ne dégénère. De toute façon, il ne parlait guère avec ses collègues de chambrée. Il s’était trouvé un tas de livres intéressants à la bibliothèque et passait son temps à lire. La télévision ne l’intéressait pas beaucoup et il la regardait avec les autres uniquement quand il y avait un programme que tout le monde voyait. Et de loin il préférait, dès que le temps se prêtait, aller se balader dans les environs même si c’était en ville et il découvrait toujours une petite rue ou une placette pittoresque.

Vers mi-mai, il passa un examen et les médecins furent persuadés qu’il pourrait bientôt rentrer chez lui. Il en fit part à ses parents sachant que ceux-ci étaient impatients de l’avoir chez eux. Début juin son père vint le chercher et le 12 il était à la maison.

Sa mère l’attendait avec un repas pantagruélique ayant décidé qu’à l’hôpital on mangeait mal et qu’il avait maigri. Elle l’entourait tellement de soins qu’elle était à la limite de l’étouffer. Mais Gilbert se laissait faire sachant que pour elle s’occuper de ses hommes était le bonheur parfait. Et valait-il mieux trop que pas assez d’affection ? D’un autre côté elle ne tarissait pas d’éloges envers cette femme qui avait sauvé son fils. Il fallait qu’elle en parle plusieurs fois par jour et n’eut de cesse que lorsque Gilbert envoya une lettre invitant Pauline chez eux. Celle-ci répondit qu’elle pourrait

être là-bas vers le 10 juillet, elle ferait la route avec sa mère, le médecin australien étant réparti en mission.

Les semaines suivantes, Gilbert fit de nombreuses balades dans la région, à pied. Il devait aller une fois par semaine jusqu'à l'hôpital et là son père l'accompagnait. Ils continuaient à bavarder tous les deux sans jamais mettre sur le tapis des thèmes trop sérieux. Paul sentait que son fils avait besoin de légèreté et il évitait tous les sujets qui auraient pu être objet de discussion trop animée. Comme ça l'harmonie était respectée et Gilbert lui en savait gré.

Giselle vivait heureuse. Elle voyait ses hommes ensemble au foyer et tous les jours remerciait cette inconnue qui avait redonné la vie à Gilbert. Elle avait hâte de la connaître, mais quelque part au fin fond d'elle-même n'était-elle pas jalouse que quelqu'un d'autre ait participé à la survie de son fils ? Malgré tout elle acceptait ce fait et surtout elle se posait la question sur ce qui aurait pu se passer si Gilbert n'avait pas eu cette chance. Que serait-il arrivé avec elle, avec Paul ? Ce dernier malgré sa force apparente était fragile et même s'il ne le disait pas, elle le sentait. Ils allaient de temps en temps sur la tombe de ses parents et pendant quelques jours elle avait peur pour lui. Peur qu'il rechute, qu'il retombe dans les phantasmes qu'il avait connus lors du décès de son père. Elle sentait bien qu'il y avait autre chose que la mort et la perte de sa ferme, qui avait plongé Paul dans cet abîme d'alcool. Mais Paul n'en parlait pas et

quand elle lui posait la question il répondait évasivement. Les nuits suivant une visite au cimetière elle avait entendu plusieurs fois Paul parler dans son sommeil d'une dette. Mais au réveil quand elle le questionnait, il marmonnait et changeait de sujet. Pourtant elle l'avait incité à revoir ses copains de régiment, il n'avait pas d'amis et cela la gênait.

Paul était allé à plusieurs reprises jusqu'au bistrot de sa jeunesse. Déjà la clientèle avait changé. Ensuite des amis qu'il côtoyait à cette époque il n'y en avait que deux ou trois qui étaient toujours là. Et à force de passer leur temps dans l'alcool, ils avaient le cerveau qui ne fonctionnait plus très bien. Paul ne buvait quasiment plus. Des fois avec un client il prenait un verre ou deux et aussi le dimanche midi, mais il avait trop en mémoire la déchéance de sa jeunesse pour retomber dans ce travers. Et puis une fois au bar, il avait croisé Michel Marie. Leur rencontre avait été plutôt froide et ils n'avaient échangé que quelques banalités sur le temps. Il ne tenait pas trop à le croiser de nouveau. La nuit d'après il avait rêvé de leurs aventures et il avait mis plusieurs jours à oublier ces mauvais rêves, d'autant plus qu'il avait dû murmurer dans son sommeil, car le matin Giselle lui avait dit qu'il parlait d'une dette… Il lui avait raconté presque tout de cette affaire. Mais comment lui expliquer la relation qu'il avait eue avec Catherine ? Paul pensait, peut-être à tort, qu'elle ne comprendrait pas.

Il emmena Gilbert quand il dut aller faire un devis

pour réparer une machine que son neveu avait achetée. Ce fut une occasion pour repasser devant son ancienne ferme et Gilbert sentit que son père rageait un peu d'avoir abandonné cette ferme que le grand-père avait gagnée de haute lutte. Gilbert connaissait peu l'histoire de ces terres et attendait toujours le moment d'en discuter avec lui, mais quand l'occasion s'en présentait il sentait son père se rétracter comme un escargot dans sa coquille, et n'avait guère le cœur pour insister. Pourtant il faudra qu'un jour il sache… Paul préférait parler du cordonnier et de Plougastel que de La Croisée et ça Gilbert le respectait.

Pour Paul, évoquer cette époque-là avec son fils était délicat. S'il confessait toute la déchéance qui l'avait amené jusqu'à Plougastel avec Gilbert, est-ce que celui-ci jugerait son père et le prendrait pour un alcoolique ? Déjà il n'était pas fier de cette période-là, il aurait préféré effacer tout ça. Et puis comment expliquer la relation, qui s'était transformée en haine de la part de la famille de Michel Marie, alors qu'eux, tant Pierre que lui, n'avaient fait que du bien à ces gens-là. Était-ce à cause de ce qu'ils leur devaient ? La dette… La fameuse dette que le père rabâchait et qui était restée impayée. Pierre en parlait beaucoup tandis que Paul avait décidé de l'oublier.

Pourtant Paul n'avait jamais rien demandé alors qu'il avait été traité comme un banni. Était-ce pour l'histoire de Catherine ? Là aussi, il ne comprenait pas sa disparition soudaine et l'absence complète de

nouvelle lui laissait un mauvais goût dans la bouche. Comment expliquer ça aussi bien à Giselle qu'à Gilbert ? Ça constituait un passé où il avait eu un coin de paradis pour lui tout seul, même si avoir connu Giselle avait été pour lui une rédemption. Peut-être qu'un jour il faudrait qu'il en parle à son fils, dans le fond ça faisait partie de son histoire et Paul ne voyait rien que Gilbert ne puisse lui reprocher, car lui-même ne se reprochait rien du tout.

Chapitre XXVII

Un jour, au lendemain d'une visite au cimetière, Gilbert, après avoir écouté sa mère se plaindre des rêves de Paul, profita de l'absence de celle-ci pour parler avec son père.

– Tu as encore rêvé cette nuit ?

– Ben, oui comme toutes les nuits.

– Oui, maman m'a dit que tu parlais encore de cette dette.

– Ha… Elle t'en a touché un mot ?

– C'est quoi cette histoire de dette, et avec qui ?

Paul réfléchit un bon moment avant de répondre. Ils étaient dans le jardin et Gilbert avait apporté une chaise pour voir travailler son père. Ce dernier s'assit sur un tronc à côté de son fils et commença à égrener ses aventures sans trop le regarder en face.

– L'histoire débute voilà une cinquantaine d'années avec ton grand-père. Il avait sauvé la vie du châtelain à la guerre. Au retour tout le monde fit comme s'il ne

s'était rien passé. Papa disait que le châtelain avait une dette envers nous et râlait toujours du manque de considération de ce dernier. Mais il ne nous raconta pas grand-chose. Pendant la Deuxième Guerre, sans savoir l'histoire entre les parents j'ai été compagnon d'armes de Michel Marie, le fils de Gaëtan, et lors de notre dernière évasion je lui ai aussi sauvé la vie. Au retour de la guerre, j'ai connu sa sœur avant qu'elle disparaisse de chez lui. Malgré tout le passif entre les deux familles Michel Marie m'a, un peu, rendu responsable de cette disparition. Un jour, j'ai posé la question à ton grand-père qui m'a raconté ce qui s'était passé avec le châtelain. Ça m'a fait ouvrir les yeux sur l'attitude qu'avait cette famille vis-à-vis de nous. Tu sais qu'à la mort de papa j'ai vécu une période assez désagréable. Je me sentais au fond du trou et n'avais pas grand-chose à quoi me raccrocher. Le père était parti, mon ami m'avait tourné le dos et sa sœur ne m'avait plus donné signe de vie et pourtant je l'aimais…

Paul se tut un moment et Gilbert attendit patiemment que son paternel fasse le tri dans ses souvenirs.

– À elle je n'ai rien à lui reprocher. On n'était pas du même monde et notre aventure était condamnée à l'échec… Mais partir comme ça… Enfin elle devait avoir ses raisons, non ? Et puis la vente de la ferme, le départ et tout ça pendant des années, je l'ai mis sur le dos des châtelains. J'ai eu la chance de connaître ta

mère qui m'a fait réfléchir et j'ai fini par passer outre. Elle m'a donné un fils formidable et m'a rendu l'existence tellement belle que je ne regrette pas le chemin qui m'a emmené vers elle. La seule chose c'est vis-à-vis des parents qui avaient lutté toute leur vie pour cette ferme qui appartient maintenant au châtelain… Papa l'aurait mauvaise… Mais bon, on ne refait pas le passé, et même si cette dette doit tourmenter encore mes nuits, dans la journée je suis si heureux avec vous, de ma nouvelle vie que je n'imagine même pas ce qui se serait passé si on avait encore la ferme. C'est sûr mon destin aurait été différent, pourtant aurait-elle été meilleure ? Aujourd'hui je suis heureux. Je ne dois rien à personne et s'il y a du monde qui nous doit quelque chose c'est leur problème et non le mien.

Paul ne voyait que compréhension dans le regard de son fils. Il était soulagé d'avoir parlé, au moins d'avoir raconté l'histoire dans ses grandes lignes. Les détails appartenaient au passé et mieux valait les laisser dormir. Ils se levèrent ensemble et rentrèrent tranquillement dans la maison. Il regarda son foyer et sentit un orgueil monstre lui remplir le cœur, la maison, son fils devenu un homme, sa femme, une vraie beauté. Dieu avait fini par être clément avec lui.

De la ferme qu'ils avaient achetée voilà quelques années, il ne restait que les murs. Et encore ceux qui donnaient sur la prairie avaient été ouverts et remplacés par une immense baie vitrée. Giselle avait

fait une grande pièce à vivre qui englobait cuisine, salle à manger et salon. Devant la maison elle avait fait faire une terrasse qui surplombait une pelouse et derrière elle avait toujours le potager, quelques arbres fruitiers et quelques poules. Suffisant pour que Paul puisse travailler un morceau de terre sans en être esclave. D’ailleurs à partir du printemps il y passait de longues heures. Giselle le sentait ressourcé et heureux d’avoir touché sa terre. Elle l’aimait tellement ce grand escogriffe plein de gentillesse pour elle et son fils, qu’elle ne vivait que pour eux deux. Elle l’avait senti aussi très soulagé par cette histoire de greffe et intrigué, comme elle, par ce don fait par une inconnue. Mais au fond peu importait, Gilbert était là, avec eux et son avenir ne serait plus peuplé d’inquiétude. Il avait un rein sain et le futur s’était éclairci.

Et arriva le 14 juillet. Toute la maisonnée était levée de bonne heure. Pauline et sa mère devaient être là vers 11 heures. Giselle fit un dernier tour de la maison et jeta un coup d’œil à la cuisine où elle avait préparé un repas de fête qu’ils feraient sur la terrasse.

Elles arrivèrent à l’heure. Pauline descendit la première et alla ouvrir la portière à sa mère. Gilbert s’était approché de la voiture en souriant et Giselle attendait sur le pas de la porte les visiteuses. Paul quant à lui était au jardin. Gilbert s’avança vers Pauline et sa mère et fut frappé par la ressemblance entre les deux femmes et de la beauté de cette dernière.

– Vous avez fait bon voyage ?

– Pas de soucis, Gilbert je te présente ma mère, maman c’est Gilbert.

– Enchanté.

– Ha… Le fameux Gilbert…

– Fameux ?

Gilbert se tourna en souriant vers Pauline. Giselle commençait à descendre pour venir accueillir les invitées. Après les présentations ils montèrent jusqu’à la terrasse et se regroupèrent autour de la table. À ce moment Paul ayant fait le tour de la maison vint saluer les invitées. Il regarda Pauline et apprécia sa beauté et quand il vit sa mère, on aurait dit qu’il était resté paralysé. Gilbert se rendit compte de l’attitude de son père et remarqua que celle-ci avait le même regard fixe.

Sans s’en apercevoir, Pauline continua à faire les présentations.

– Ma mère.

De son côté Gilbert faisait de même.

– Je vous présente ma mère, Giselle et mon père Paul. Maman et papa c’est Pauline et sa mère.

– Madame…

– C’est comment votre prénom ? demanda Giselle.

La mère de Pauline eut un temps d’arrêt avant de répondre.

– Catherine…

Elle dit cela en regardant Paul dans les yeux. Gilbert se rendit compte que quelque chose se passait entre les deux. Il les sentait très troublés.

Ils prirent place autour de la table. Soudain Paul se leva et demanda à son fils de lui donner un coup de main. Ils s'éloignèrent les deux vers l'arrière de la maison.

– Tu sais le nom de famille de Pauline ?

– J'sais pas… Je crois que c'est Le Goff. Pourquoi ;

– Et le nom de jeune fille de sa mère ?

– Il me semble de Villars ou quelque chose comme ça, pourquoi ?

Gilbert regardait son père et le voyait devenir tout pâle.

– Et toi avec Pauline t'as fait quoi ?

– Comment ça, quoi ?

– Oui, votre relation c'est comment ? T'as fait quoi ?

Gilbert était intrigué et commençait à être nerveux face aux questions que lui posait son paternel. D'autant plus qu'il avait l'impression que son père avait un ton très agressif.

– Non… On a toujours été amis… Il n'y a jamais eu rien de plus, pourquoi ?

– Ha… Tant mieux… Tant mieux… Je reviens dans un moment…

Sur ce, il fit demi-tour, monta dans sa voiture et partit.

Gilbert revint avec les femmes qui continuaient à bavarder. La mère de Pauline regarda Gilbert quand celui-ci arriva. Non seulement elle le regarda, mais on aurait dit qu'elle l'auscultait, lui détaillait les traits du

visage et ensuite regardait sa fille.

Gilbert s'assit en face de Pauline et de sa mère, qui tournaient le dos à la route.

– Papa revient dans un moment. Il a un truc à faire.

Pauline continuait à alimenter la conversation. Oui, elle partirait bientôt rejoindre son médecin australien au Liban. Non, Gilbert ne pourrait repartir avant un bout de temps. Oui, sa mère était de la région, enfin à une trentaine de kilomètres d'ici. Oui, elle était partie après la guerre. Non, elle n'était jamais revenue dans le coin. Oui, elle avait amené un dossier que Gilbert devait remplir pour consolider les bases de la compatibilité. Oui, elle aimait bien la région, mais préférait vivre à Paris quand elle était en France. Sa mère habitait près de Rouen et son père était mort d'un accident de voiture voilà cinq ans et elle vivait toute seule étant fille unique.

Le temps passa en bavardages et midi arriva. Giselle commençait à s'inquiéter de l'absence de Paul. Plusieurs fois elle regarda son fils qui ne put que lui faire un geste d'ignorance.

La voiture de Paul s'arrêta en bas de l'allée il en descendit accompagné de deux personnes que Gilbert ne connaissait pas. Une était de l'âge de Paul et l'autre paraissait le père de la première. Il avait des difficultés à marcher et ils durent l'aider pour franchir la dizaine de mètres qui les séparaient de la terrasse. Paul avait un grand sourire comme si réellement il s'amusait. Les

deux inconnus avaient les yeux fixés sur Pauline et sa mère. Comme celles-ci avaient le dos tourné à la route, elles ne pivotèrent la tête que quand ils se trouvèrent tous sur la terrasse. Au moment de se retourner, la mère de Pauline pâlit tellement que Pauline eut un geste vers elle comme si elle allait s'évanouir.

– Je vous présente Gaétan et Michel Marie, dit Paul aux femmes, et se tournant vers les visiteurs, je vous présente Catherine et sa fille.

Paul avait l'air de faire une farce. Faisant demi-tour vers Gilbert en désignant Pauline.

– Je te présente ta demi-sœur.

La stupeur était générale. Après un temps d'hésitation, Catherine en pleurs se jeta dans les bras de son père.

Michel Marie et Gaétan regardaient Pauline, calculaient son âge, regardaient Paul et d'un seul coup les deux hommes se précipitèrent vers Pauline.

Et Gilbert entendit Paul qui disait dans sa barbe.

– Ils l'ont payée leur dette, les chameaux, ils l'ont payée.

Pour Gilbert toutes les pièces du puzzle se mirent en place.

Paul continuait à être radieux. Il fit signe à son fils et prenant sa fille par la main allèrent vers la voiture. Arrivés au cimetière et toujours en silence ils se dirigèrent vers la tombe des parents de Paul.

– Voilà, papa, je te présente ma fille. C'est elle qui a payé la dette, repose en paix maintenant.

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

ISBN papier : 978-2-332-86781-0

ISBN pdf : 978-2-332-86782-7

ISBN epub : 978-2-332-86780-3

Dépôt légal : juillet 2015

Imprimé en France, 2015